

LES CAHIERS DU BOSPHORE
III

Marie-Christine VAROL



BALAT

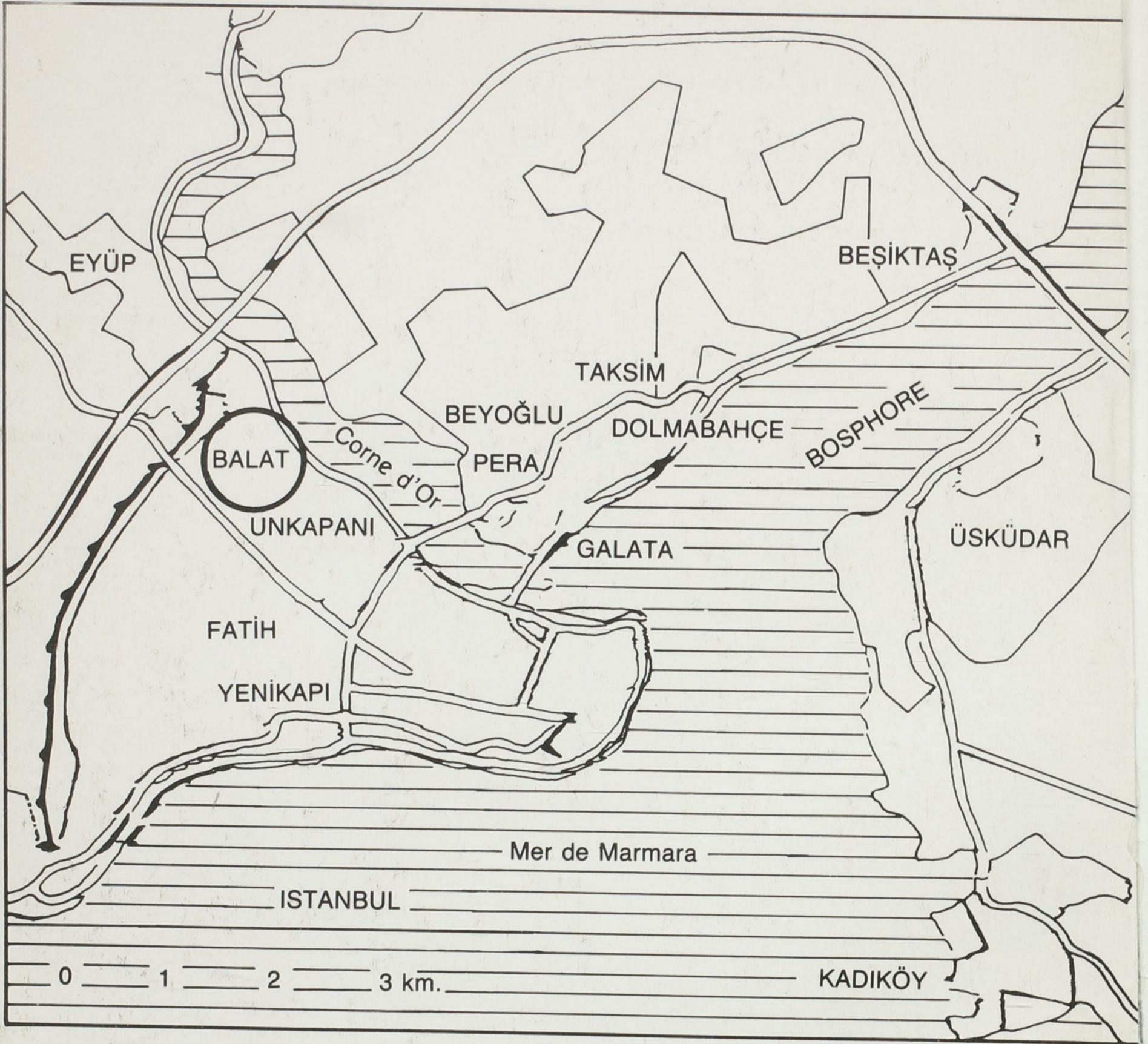
FAUBOURG JUIF D'ISTANBUL

2012

SB

455

ÉDITIONS ISIS
ISTANBUL



LES CAHIERS DU BOSPHORE
III

Marie-Christine VAROL

BALAT

FAUBOURG JUIF D'ISTANBUL

ÉDITIONS ISIS
ISTANBUL





12 SB 455

Publié par les Éditions Isis,
Şemsibey Sok 10/2
81210 Beylerbey - Istanbul
Tel. 321 38 51 - 321 38 47

Achévé d'imprimer avril 1989

Imprimé en Turquie



L'INSTITUT A SALZET

à la mémoire d'Esther
et Marko Danone





L'HISTOIRE A BALAT

Balat est aujourd'hui, un quartier d'Istanbul dont la structure démographique et la topographie historico-culturelle évoluent avec une grande rapidité. Il est peu de lieux qui reflètent autant le riche passé de la métropole que ce modeste faubourg sur la Corne d'Or. Nos connaissances du Balat pré-ottoman se bornent à quelques édifices et nous ignorons presque tout de son histoire sociale et culturelle à l'époque byzantine. Il en va jusqu'à l'origine du nom même qui ne soit discutée. Mais dès le 17^e siècle, Balat n'est plus un simple faubourg périphérique de la capitale ottomane, mais un centre où se trouve concentrée avec toute sa richesse la vie sociale et culturelle du judaïsme ottoman. Ce quartier, maintenant délaissé par la communauté juive, fut un microcosme qui est actuellement en voie de disparition, sans que ses particularités socio-culturelles et ethnolinguistiques aient été étudiées. Après un demi-siècle, ne subsistent que quelques témoignages indirects concernant les us et coutumes, la littérature orale et la langue de ce quartier. Il faut relever ici, la réticence ou pis encore, l'indifférence dont font montre les quelques rares témoins de la vie juive de Balat encore en vie à l'égard du passé de leur quartier.

Toutefois, le judéo-espagnol, idiome des Juifs de l'Empire ottoman, éveilla l'attention de certains hispanisants et c'est par le biais que la linguistique que Marie-Christine Varol a pénétré l'atmosphère colorée de Balat pour par la suite se mettre à la recherche des origines culturelles du judaïsme vivant de Turquie. Débordant du cadre étroit des études linguistiques, elle a tenté de recréer la vie quotidienne des Juifs d'Istanbul.

Balat fut durant les siècles passés le plus important centre juif de la capitale ottomane. Mais dès la fin du siècle dernier, on assiste à un exode graduel des Juifs vers d'autres quartiers de la ville. Plus tard, un fort courant d'émigration vers l'Amérique latine puis après 1948 vers Israël, contribue encore à la diminution de la population juive du quartier. Ainsi de nombreuses coutumes locales disparaissent peu à peu. Certes, à partir du 19^e siècle, Balat, ainsi que le rapportent les voyageurs, était devenu un des quartiers les plus misérables de la ville. Mais une richesse culturelle qui prenait ses racines dans un passé fécond y cotoyait cette misère sordide.

Nous espérons que Marie-Christine Varol va susciter un regain d'intérêt pour l'étude du passé juif en Turquie. Avec cette plaquette elle a pu recréer avec art et habileté l'atmosphère si riche et bariolée de la capitale ottomane.

İlber ORTAYLI

L'HISTOIRE A BALAT

Le village de Balat, au nord-est de la commune de Balat, est un lieu de passage important. Il est traversé par la route nationale n° 10, qui relie Paris à Metz. Le village a une histoire ancienne et a été mentionné dans de nombreux documents. Il a été le théâtre de plusieurs événements importants, notamment la bataille de Balat en 1431. Le village a été détruit pendant la guerre de 1870-1871 et a été reconstruit par la suite. Le village a une population de 150 habitants et est un lieu de vie agréable. Le village a une église qui a été construite au XVIIIe siècle. Le village a une école qui a été construite au XIXe siècle. Le village a une mairie qui a été construite au XXe siècle. Le village a une bibliothèque qui a été créée en 1980. Le village a une salle de fêtes qui a été construite en 1990. Le village a une association de parents d'élèves qui a été créée en 1985. Le village a une association de chasse qui a été créée en 1995. Le village a une association de pêche qui a été créée en 2000. Le village a une association de football qui a été créée en 2005. Le village a une association de tennis qui a été créée en 2010. Le village a une association de basket-ball qui a été créée en 2015. Le village a une association de badminton qui a été créée en 2020.

Le village de Balat a une histoire ancienne et a été mentionné dans de nombreux documents. Il a été le théâtre de plusieurs événements importants, notamment la bataille de Balat en 1431. Le village a été détruit pendant la guerre de 1870-1871 et a été reconstruit par la suite. Le village a une population de 150 habitants et est un lieu de vie agréable. Le village a une église qui a été construite au XVIIIe siècle. Le village a une école qui a été construite au XIXe siècle. Le village a une mairie qui a été construite au XXe siècle. Le village a une bibliothèque qui a été créée en 1980. Le village a une salle de fêtes qui a été construite en 1990. Le village a une association de parents d'élèves qui a été créée en 1985. Le village a une association de chasse qui a été créée en 1995. Le village a une association de pêche qui a été créée en 2000. Le village a une association de football qui a été créée en 2005. Le village a une association de tennis qui a été créée en 2010. Le village a une association de basket-ball qui a été créée en 2015. Le village a une association de badminton qui a été créée en 2020.

Le village de Balat a une histoire ancienne et a été mentionné dans de nombreux documents. Il a été le théâtre de plusieurs événements importants, notamment la bataille de Balat en 1431. Le village a été détruit pendant la guerre de 1870-1871 et a été reconstruit par la suite. Le village a une population de 150 habitants et est un lieu de vie agréable. Le village a une église qui a été construite au XVIIIe siècle. Le village a une école qui a été construite au XIXe siècle. Le village a une mairie qui a été construite au XXe siècle. Le village a une bibliothèque qui a été créée en 1980. Le village a une salle de fêtes qui a été construite en 1990. Le village a une association de parents d'élèves qui a été créée en 1985. Le village a une association de chasse qui a été créée en 1995. Le village a une association de pêche qui a été créée en 2000. Le village a une association de football qui a été créée en 2005. Le village a une association de tennis qui a été créée en 2010. Le village a une association de basket-ball qui a été créée en 2015. Le village a une association de badminton qui a été créée en 2020.

Le village de Balat a une histoire ancienne et a été mentionné dans de nombreux documents. Il a été le théâtre de plusieurs événements importants, notamment la bataille de Balat en 1431. Le village a été détruit pendant la guerre de 1870-1871 et a été reconstruit par la suite. Le village a une population de 150 habitants et est un lieu de vie agréable. Le village a une église qui a été construite au XVIIIe siècle. Le village a une école qui a été construite au XIXe siècle. Le village a une mairie qui a été construite au XXe siècle. Le village a une bibliothèque qui a été créée en 1980. Le village a une salle de fêtes qui a été construite en 1990. Le village a une association de parents d'élèves qui a été créée en 1985. Le village a une association de chasse qui a été créée en 1995. Le village a une association de pêche qui a été créée en 2000. Le village a une association de football qui a été créée en 2005. Le village a une association de tennis qui a été créée en 2010. Le village a une association de basket-ball qui a été créée en 2015. Le village a une association de badminton qui a été créée en 2020.

LE BALAT



Cette monographie se présente comme un guide illustré par de nombreux documents photographiques du faubourg de Balat aux temps où il était encore l'un des principaux faubourgs juifs d'Istanbul, c'est-à-dire à la fin du siècle précédent et dans la première moitié du XX^e siècle, ainsi qu'une évocation de la vie quotidienne de ce faubourg telle que l'a reconstruite la mémoire de ses anciens habitants les plus âgés.

Après un rappel de l'histoire du faubourg où la présence juive remonterait à l'époque byzantine pour y durer jusqu'aux alentours des années 1950, après les grandes migrations vers l'État d'Israël, la signification exacte du terme de "faubourg juif" est reconsidérée dans tout ce qui distingue Balat des ghettos des villes européennes.

En effet, si la population juive y était majoritaire et marquait la vie du faubourg, Balat était un lieu de convivence communautaire où résidaient également des Grecs, des Turcs et des Arméniens.

Chaque quartier y est évoqué à travers ses lieux déterminants, synagogues écoles, échelles, marchés, bains, commerces, cafés ou cabarets. L'aspect de ses rues et des différents types d'habitation qu'on y trouve y est décrit ainsi que les diverses populations qui les habitent et leurs modes de vie. C'est ainsi que sont évoqués les bateliers des échelles, les pompiers volontaires, les fiers-à-bras et les vendeurs de rue, les notables, les rabbins, les commerçants, les couturières, les maîtresses, d'école, les pharmaciens et médecins et bien d'autres qui faisaient toute la variété de la population juive de ce faubourg trop souvent décrit par les chroniqueurs en termes généraux, dépourvus de nuances.

Il est à préciser qu'il existe très peu d'informations sur ce qu'étaient ces quartiers juifs et sur la vie qu'on y menait et que les témoignages oraux des dernières personnes à les avoir connus constituent une source d'informations de toute première importance à l'heure où les traces de la présence juive

dans ces quartiers disparaissent. Le quartier des échelles n'existe plus aujourd'hui, les synagogues, désaffectées sont en ruine, les maisons anciennes font place à des immeubles plus modernes.

La population juive d'Istanbul qui compte à l'heure actuelle 20.000 membres dispersés à travers la ville et qui parle de moins en moins le judéo-espagnol dont la pratique était liée aux formes de vie communautaire des anciens quartiers, est aujourd'hui coupée de ce passé que la présente étude tente de retracer, l'illustrant point par point par des photographies prises par Paul Veyseyre et V. Yenibahar sur les indications de l'auteur, avant les récentes transformations.

Tous nos remerciements vont à nos infatigables informateurs, ceux qui ont parcouru si souvent les rues de Balat en notre compagnie comme ceux qui nous ont longuement raconté ce que fut leur vie dans ce faubourg.

Nous tenons également à exprimer notre reconnaissance à Monsieur le Professeur Haim Vidal Sepiha, notre directeur de thèse pour son soutien.

dans ces derniers départements, le quart
des écoles n'ont plus ouvert, les
autres ont été fermés, soit en raison de
manque de locaux, soit parce que les
maîtres n'ont plus de quoi vivre.

La population pour le département est
composée de 1.200.000 habitants, dont
environ 2 millions de ville et de campagne.
Le nombre des habitants est en constante
augmentation, et les écoles ne peuvent
pas suivre le rythme de la population.
C'est pourquoi il est nécessaire de
prendre des mesures pour améliorer
l'enseignement dans ces régions.

Tous ces renseignements sont à nos
dispositions, et nous sommes prêts à
fournir toute l'aide nécessaire pour
améliorer l'enseignement dans ces
régions.

Vous pouvez également vous adresser
à Monsieur le Directeur de l'Institut
pour plus de détails.

Les renseignements et les documents
sont à votre disposition, et nous
serions heureux de vous les faire
connaître. Le directeur de l'Institut
est à votre disposition pour toute
information.

Après un séjour de plusieurs jours
dans ces régions, nous sommes convaincus
que l'enseignement peut être amélioré
par des mesures appropriées. Nous
serions heureux de vous aider dans
ce but.

En effet, la population est en
croissance constante, et les écoles
ne peuvent suivre le rythme de la
population.

C'est pourquoi il est nécessaire de
prendre des mesures pour améliorer
l'enseignement dans ces régions.
Nous sommes prêts à vous aider dans
ce but.

Vous pouvez également vous adresser
à Monsieur le Directeur de l'Institut
pour plus de détails.



I. LES QUARTIERS DE BALAT

Balat es Bagdad, c'est sur la réalité de cette formule ambigüe, tantôt admirative tantôt ironique qu'il convient de faire la lumière.

Situé sur la Corne d'Or entre Fener et Ayvansaray, le faubourg de Balat s'étend en partie le long de la Corne d'Or de part et d'autre de l'avenue qui a porté les noms de Ayvansaray caddesi, Dubek caddesi et s'appelle maintenant Demir Hisar caddesi, à l'extérieur des murailles byzantines. Il s'étend d'autre part à l'intérieur des murailles parallèlement à celles-ci puis occupe trois autres zones : dans le bas de la colline au-dessus de Ayvansaray et dans la partie haute du faubourg, deux autres quartiers à l'intérieur des murailles près du palais de Tekfur et de la porte Eğri kapı.

Le nom turc des quartiers et des rues variant selon les époques et les plans nous retiendrons plutôt ceux qu'ils portent actuellement ainsi que les dénominations propres aux Juifs. Ajoutons que les récents travaux d'aménagement de la Corne d'Or ont fait disparaître nombre de ces rues et que nous ne savons à l'heure actuelle ce qui doit en subsister.

HISTORIQUE

Balat est connu comme un quartier juif dont l'origine remonterait à l'époque byzantine. Abraham Galante¹ fait état à plusieurs reprises de trois synagogues de l'époque byzantine appartenant à la communauté d'Ohri et situées dans ce faubourg, mais il s'appuie pour cela sur les termes d'un *firman* bien postérieur à la conquête puisque daté de 1694. Cependant la présence d'une population juive à Balat sous Byzance semble tout à fait probable si l'on considère que le quartier de Hasköy situé en face sur l'autre rive de la Corne d'Or, appelé Pikridion à l'époque byzantine, était peuplé de Juifs et que par delà les murailles

¹Cf. Galante (Abraham), *Histoire des Juifs d'Istanbul*, Tome I, Istanbul 1941, p. 162.

s'étendait le cimetière juif d'Eğrikapı, alors porte Kaligaria.

C'est cependant après la conquête que le quartier se développa en raison des transferts de population opérés par le Sultan Mehmet II dans le cadre de la politique de repeuplement de la capitale. C'est ainsi qu'en 1453 vint s'y établir une communauté provenant de Castoria en Macédoine.² Une centaine de familles pauvres émigra sous la conduite de Matatia Tamar et s'installa dans le quartier où elles fondèrent la synagogue Castoria. De la même façon durent être fondées les synagogues de Selanikô et Ichtipol³.

A leur arrivée en 1492 et 1497 les Juifs sépharades expulsés d'Espagne puis du Portugal et d'Italie s'établirent dans les faubourgs de la Corne d'Or à Hasköy surtout, où ils fondèrent les synagogues Mayor, Amon, Córdova et Senyora et à Balat où ils fondèrent les synagogues Guérouche, Neve Chalom, Messina et Montias aujourd'hui disparues.

En 1599 après la disgrâce des Juifs qui battaient la monnaie impériale, les Israélites⁴ de la colonie de Rhodes auraient été relégués à Balat et Hasköy. Balat qui comptait une majorité de synagogues de rite romaniote resta un fief de cette communauté jusqu'au XVII^e siècle où de grands incendies ayant ravagé les quartiers juifs de la ville, les deux communautés durent se partager le même territoire. En 1663 la synagogue de Tchana épargnée par le feu fut vendue à la communauté sépharade par l'entremise du grand rabbin David Elnecave. Les deux communautés se confondent par la suite et les sépharades imposent leur langue sans toutefois déloger totalement le grec qui reste connu des Juifs habitant Balat, ne serait-ce

²Cf. Molho (Michael), *Histoire des Israélites de Kasturiya*, Thessaloniki 1938, p. 20.

³Cf. Galante (Abraham) *Recueil de nouveaux documents inédits concernant l'histoire des Juifs de Turquie*, Istanbul 1949, p. 32.

⁴Cf. Baudin (P.), *Les Israélites de Constantinople-Étude historique*, Constantinople 1872, pp. 19-20.

qu'en raison de leur voisinage avec le quartier grec de Fener et de la présence grecque disséminée dans le faubourg. Notons à ce propos que certaines familles juives de Balat conservaient encore l'usage du grec à la maison au début du siècle et mettaient leurs enfants dans les écoles grecques par "tradition familiale" sans faire eux-même de lien avec une possible tradition romaniote.

Si en 1642 le voyageur juif Samuel Bar David trouve à Balat des karaïtes dont il cite les noms, à la fin du XIX^e siècle, ceux-ci se trouvent regroupés à Hasköy où ils possèdent leur synagogue et leur cimetière.

A la fin du XIX^e siècle, Balat et Hasköy sont les deux principaux quartiers juifs d'Istanbul de par le nombre d'habitants et l'importance administrative. C'est là que se trouvent les deux tribunaux rabbiniques ou *Beth din*, et que logent de nombreux notables : les Grands Rabbins Abraham Levy et Isaac Nahoum, par exemple, résidèrent à Balat.

Quant à l'état du quartier en cette fin du XIX^e, les observations des voyageurs étrangers qu'ils soient juifs ou non, rejoignent celles des chroniqueurs turcs pour nous donner avant tout l'image d'un quartier pauvre, humide et nauséabond. En 1856 Witlich⁵ écrit que Balat est "très humide, manque d'air et de lumière", les maisons y sont "délabrées, tombant en ruines".

E. De Amicis⁶ donne une vision d'horreur du "vaste ghetto de Balata qui s'allonge comme un serpent immonde sur la rive de la Corne d'Or", des "barraques encroûtées de moisissures, des mares de boue noire" et de la population misérable qui y vit.

⁵Cf. Witlich (Mr. le Docteur) *Extraits des archives israélites*, 4 Bulletin de septembre 1856, Paris, Pernaud frères, p. 9.

⁶Cf. De Amicis (Edmondo), *Istanbul* (1874), [traduction en turc du Professeur Beynun Akyavaş], Ankara 1981, pp. 189 à 191.

Reşad Ekrem Koçu quant à lui, cite les observations de Sermed Muhtar Alus faites en 1890 qui rejoignent celles des voyageurs étrangers : "La route était étroite, lamentable [...] Nous comprenions que nous étions arrivés à Balat aux coups de fouet donnés par le cocher pour parvenir à franchir le fleuve de boue [...] Dans les couffes, sur les étals, sur le sol, des citrons, des oranges, des mandarines pourries, des pastèques, des melons, crevés, éclatés des concombres et des maïs montés en graine [...]. Le pauvre peuple les achète parce qu'ils sont bon marché."⁷

Mais il faut bien voir que les descriptions concernent dans tous les cas le quartier de Karabaş et les maisons qui bordent la Corne d'Or dont l'humidité rend le quartier plus insalubre encore et les rues marécageuses. Cette zone a toujours été la plus pauvre de Balat et de tous temps la plus mal famée. Les rues de l'intérieur qui avoisinent la synagogue d'Ahrida sont larges et claires, les maisons construites dans la rue de la synagogue de Tchana, qui datent du début du XX^e siècle sont des constructions de deux étages en briques, crépies de couleurs vives, avec des avancées et des grilles de fer forgé qui témoignent d'une certaine aisance dont certains habitants, parmi les plus âgés, se font souvent l'écho. Les quartiers supérieurs, situés sur les collines sont, eux, plus aérés et ensoleillés. Certaines maisons qui nous furent décrites semblaient loin d'être misérables. La Kasturiya d'ailleurs, a toujours eu parmi les Juifs de Balat, la réputation d'être un quartier plus aisé et plus sain que ceux d'en bas, et l'on se plaisait à dire (jouant sur le double sens de rhume et de descente du mot *abachada*) : *Si tyenez abachada sùvete a la Kasturiya, ya te pasa*. C'est-à-dire : si tu es enrhumé monte à la Kasturiya, cela te passera.

Il ne faut d'ailleurs pas oublier que toutes sortes de catégories sociales se trouvaient

⁷Cf. Koçu (Reşad Ekrem), "Balat", *Istanbul Ansiklopedisi*, Istanbul, p. 1963.

mélangées à Balat, des commerçants aisés jusqu'aux plus humbles colporteurs et chiffonniers. Les premiers habitaient de préférence Dubek, Ahrida, Tahta Minare Ichtipol et Kasturiya, les derniers Sigri, Karabaş ou le quartier de la *Lonca*, sans que cette répartition ait d'ailleurs force de loi.

L'état du quartier a sans doute aussi beaucoup varié selon les difficultés liées à certaines époques ; très pauvre dans l'ensemble à la fin du XIX^e siècle, il se relève un peu au début de celui-ci. Sans doute peut-on voir là les premiers effets de l'œuvre de l'Alliance Israélite Universelle qui a fondé en 1875 dans ce faubourg, une école de garçons et en 1882 une école de filles sérieuses et bien organisées, ainsi que des ateliers d'apprentissage offrant une véritable formation (en 1884 pour les jeunes filles et un atelier de menuiserie en 1889).

Durant la première guerre mondiale le quartier stagne du fait de l'interruption des relations commerciales et de la conscription des Juifs qui font depuis la seconde constitution de 1908, le service militaire, ainsi que les autres minorités. Si certains tâchèrent d'éviter de partir à la guerre en se cachant chez eux avec la demi-complicité des autorités civiles, (les *muhtar* de Balat étaient pratiquement tous juifs), la plupart participèrent au conflit et les *tavan taburu*, les régiments des greniers, furent l'exception. De nombreuses chansons en judéo-espagnol rappellent l'engagement aux côtés des Turcs pendant la guerre, et à la fin de celle-ci la communauté devra mettre en place de nombreuses sociétés de secours pour venir en aide aux veuves.

Autour des années 20, le commerce reprend et le faubourg s'enrichit progressivement. Nombre de maisons élégantes de Balat portent des dates de construction avoisinant 1920, c'est à dire 5680 selon le calendrier hébreu. Quelques familles riches quittent à cette époque Balat pour Kuzguncuk, situé sur le Bosphore du côté

asiatique, considéré alors comme le plus élégant quartier juif d'Istanbul. Mais cette prospérité ne touche que les grands commerçants. Le petit peuple, encore appauvri par la guerre, les veuves prises en charge par les organismes de charité, émigrent progressivement vers le quartier de Galata. D'autre part après la destruction des écoles de l'Alliance de Balat en 1910, certains élèves se sont repliés sur celle de Hasköy, d'autres sur celle de Galata, qui présentait l'avantage d'avoir une section de lycée pour les jeunes filles. Tout ceci explique en partie que l'on ait en 1865 à l'assemblée générale 11 représentants élus par les *hachgahot* (districts religieux) de Balat pour 4 représentants à Galata, et en 1935, 5 représentants à Balat contre 28 à Galata⁸.

Cette émigration se poursuit de façon continue, les autorités religieuses du faubourg suivent son mouvement, et l'on verra ainsi, à titre d'exemple, le *mare de atra* (rabbin responsable d'une *hachgaha*) de Balat Aryentro, M. Moshe Ben Habib, émigrer en 1942 à Galata pour y devenir chef religieux de la communauté de Galata-Pera-Şişli.

À la veille de la deuxième guerre mondiale le faubourg de Balat atteint à une prospérité relative décrite par Sermed Muhtar Alus⁹ lors de son deuxième voyage dont le récit contraste fortement avec sa précédente description : "Une avenue large, tout à fait claire, bordée à droite et à gauche d'immeubles imposants ; des boutiques bien achalandées (...) Devant les maisons des femmes à leur porte, bien vêtues, des enfants sur leurs genoux ou à leurs côtés. Des hommes barbus en chapeau melon, en redingote noire barrée d'une chaîne de montre en or."

⁸Cf. Galante (Abraham), *Histoire des Juifs d'Istanbul*, Tome II, Istanbul 1941, pp. 152 à 155.

⁹Cf. Koçu (Reşat Ekrem), "Balat", *Istanbul Ansiklopedisi*, Istanbul p. 1964.

Les familles prospères abondent entre les deux guerres : Les B. verriers, et les Z. antiquaires, à la Kasturiya, les B. fabricants et exportateurs de tissus à Tahta Minare, les K. fabricants de matelas entre autres qui nous furent cités. Cependant le rappel de 20 classes d'âge lors de la mobilisation de 1940 (*las vente klasas*, très impopulaires parmi les Juifs donnèrent naissance à des chansons satiriques en judéo-espagnol), entraîna l'impossibilité pour un grand nombre de familles de gérer les affaires et les biens.

Le *Varlık vergisi*, l'impôt sur la fortune qui frappa durement les minorités et plus particulièrement les Juifs, de 1942 à 1944, leur porta le coup de grâce. Les B. vendront toutes leurs maisons, d'autres qui solderont tous leurs biens ne pourront éviter pour autant la déportation à Aşkale, entre bien d'autres exemples qui traumatisèrent la communauté. Car le *varlık* n'épargna pas même les vendeurs de rue ni les portefaix de Balat. Ceci explique l'émigration massive à cette époque d'une communauté pourtant attachée à sa ville.

Cette émigration avait sporadiquement commencé entre les deux guerres. Il semble qu'il y ait eu un activisme sioniste assez important à Istanbul dès le début du siècle. La société *Makabi*, société sportive pour la jeunesse juive, parcourait en uniforme les rues du faubourg avec drapeau sioniste et fanfare. Chacune de leurs démonstrations était précédée de l'hymne sioniste *Ha Tikva*, le chant de l'espoir. Quant au message véhiculé par cette organisation, il suffit de lire le compte-rendu d'une de ses fêtes paru en 1913 dans le journal *El Djudyo*, pour se convaincre de ses buts¹⁰. Entre les deux guerres il y eut d'autres organisations, telles que la P.I.C.A., société pour l'établissement d'une colonisation juive en Palestine, fondée en 1924 par Edmond de Rothschild, qui avait

¹⁰Cf. Romero (Elena), *Repertorio de noticias sobre el mundo teatral de los sefardies orientales*, C.S.I.C., Instituto Arias Montano, Madrid 1983, pp. 242 à 244.

un bureau à Tünel. La P.I.C.A. encourageait plus ou moins clandestinement au départ, les éléments les plus pauvres de la population juive. Des personnes influentes de la communauté rendaient visite, de nuit, aux familles dans le besoin, pour les inciter à partir. Toute une émigration clandestine était organisée. Ces sociétés louaient des bateaux à moteur, fournissaient des passeports et facilitaient le passage. À cette époque, le chant de l'*Aliya*, la montée vers Israël, devient très populaire dans sa version judéo-espagnole. Tout ceci explique qu'en 1948 lors de la création de l'État d'Israël, le faubourg de Balat se vide, du quart de ses habitants selon Reşad Ekrem Koçu¹¹, comme l'affirment tous nos informateurs qui ont coutume de dire en évoquant cet événement : *Se alimpyó seko i vedre*, c'est-à-dire tout fut nettoyé, le meilleur comme le pire. On vit, disent certains, des bateaux à moteur bondés, quitter les échelles de Balat et même des bateaux de charge, des *mahona*. Ce qui est sûr, c'est que le quartier de Karabaş perdit presque tous ses habitants qui participèrent à la fondation en Palestine du kiboutz de Gochrim, en Galilée supérieure. Les émigrés provenant du quartier de la Kasturiya s'établirent pour leur part en majorité à Yehudiya, près de Jaffa.

A partir de cette époque, la population juive devient minoritaire à Balat. Le faubourg se peuple progressivement de provinciaux turcs venus de la Mer Noire, plus particulièrement de la région de Kastamonu. Les maisons abandonnées de Karabaş sont occupées par des gitans, venus du quartier de la Lonca. Les nouveaux occupants ne possédant pas les actes de propriété de leur maison, hésitent à y apporter des améliorations. Ce délabrement du faubourg joint à l'encrassement de la Corne d'Or, ajoute encore à son déclin et les dernières familles juives qui dans les années 60 ont réussi à améliorer leur condition émigrent vers le quartier de Şişli.

¹¹Cf. Koçu (Reşad Ekrem), "Balat" in *Istanbul Ansiklopedisi*, Istanbul p. 1964.

Il ne reste aujourd'hui à Balat que quelques rares familles juives concentrées dans le quartier de *Balat Aryentro*. Il s'agit à de rares exceptions près, de familles très démunies, prises en charge par l'association de charité *Matan Baseter*, logées dans des immeubles appartenant à la communauté. Il y reste d'autre part quelques commerces tenus par des Juifs qui résident pour la plupart à Şişli ou Nişantaşı, quartiers bien mieux considérés. On y trouve aussi deux médecins qui y ont leur cabinet en raison de la présence de l'hôpital Or ha Haïm, toujours en fonction. De toutes les synagogues enfin, seule celle de Ahrida est encore en service. Encore le bâtiment principal n'est-il ouvert que pour les grandes fêtes, les offices quotidiens étant célébrés dans le *midrache*, où l'on a bien de la peine à réunir chaque jour le *minyán*, le groupe de 10 personnes, nécessaires à la célébration de l'office.

BALAT - FAUBOURG JUIF

Quant à savoir dans quelle mesure Balat est bien un faubourg juif, il semble qu'il n'y ait là-dessus aucun doute, du moins après la conquête, puisque Balat se trouve au nombre des 17 quartiers juifs cités dans une *Vakfiye* du Sultan Mehmet le Conquérant.¹² Au XVII^e siècle Balat semble être le principal quartier juif d'Istanbul.¹³ L'historien arménien P.G. Inciciyan, tout en notant à Balat la présence des Arméniens qui y possèdent une église et s'appuyant sur les notes d'un changeur d'or de Balat, le *sarrafi* Hovannesyán, n'en déclare pas moins qu'au XVIII^e siècle les Juifs habitent dans leur grande majorité à Balat.¹⁴

Tant pour les divers voyageurs étrangers qui visitèrent Balat au XIX^e siècle (De Amicis, Baudin, Pertusier...), que pour les

chroniqueurs turcs cités par R.E. Koçu, la présence majoritaire des Juifs dans le faubourg ne fait aucun doute. Les Français parlent de ghetto, lorsqu'ils y font allusion. Enfin Balat est bien un faubourg juif dans l'imaginaire populaire, si l'on en croit le folklore.

Ainsi une ancienne chanson satirique qui nous fut rapportée par un monsieur turc très âgé, dit, parodiant l'accent juif qui transforme le "i" en "ı" et le "g" en "y" :

*bir koca kari
aldi paraları
kaçtı yukarı
Tamam üç kuruş verdim
Balata yidiş yeliş*

(Une matrone a pris tout l'argent s'est enfuie en haut (...) J'ai juste donné trois piastres pour Balat aller-retour).

D'autre part nombre de *yahudi fıkrası*, histoires juives racontés par les Turcs, mettent en scène *Balatlı Mişon*, Michon de Balat. Prenons enfin à témoin la célèbre chanson du jeu de *Karagöz* qui mettait en scène un marchand juif : *Balat kapısından girdim içeru* (je suis entré dans Balat après avoir passé la porte) et qui fut fredonnée par tout Istanbul, elle a pour refrain du premier couplet : *andee, andee, vamoş a Balat* et du deuxième *paraki paraki vamoş a Balat*, soit : "Allez, allez, allons à Balat" et "par là, par là, allons à Balat" en judéo-espagnol.¹⁵

Les anciens habitants du quartier que nous avons interrogés qu'ils soient juifs, turcs ou arméniens nous ont confirmé cette présence majoritaire des Juifs dans le quartier jusqu'alentour des années 1950.

Cependant il convient de nuancer ces rapports. En effet l'examen de la carte établie

¹²Cf. Galante (Abraham), *Les Juifs d'Istanbul sous le Sultan Mehmed le Conquérant*, Istanbul 1953, p. 36.

¹³Cf. Mantran (Robert), *Istanbul dans la seconde moitié du XVII^e siècle*, Paris 1962, p. 59.

¹⁴Cf. Inciciyan (P.G.), 18. *Asırda İstanbul*, İstanbul 1976, p. 23.

¹⁵ Cf. Koçu (Reşat Ekrem), "Balat kapusu", *Istanbul Ansiklopedisi*, İstanbul pp. 1970-1971.

par Stolpe au milieu du XIX^e siècle¹⁶ pour le compte du Sultan Abdulaziz montre une population juive majoritaire dans le bas du faubourg dans les zones correspondant à Balat afuera, Siğri-Tahta Minare, Karabaş, Dubek, Balat Aryentro, zones bordant largement de part et d'autre l'avenue Demir Hisar Caddesi, depuis Ayvansaray jusqu'à Fener. Mais il la limite aux alentours des deux synagogues dans la partie haute c'est à dire Kasturiya et İştıpol, et la représente comme sporadique dans la Lonca, partie supérieure de Ayvansaray.

BALAT AFUERA

Karabaş

(Illus. 1-12)

Ce quartier de Karabaş, situé dans la partie du Faubourg nommé *Balat Afuera*, extérieur de Balat par les Juifs commençait au bord de la Corne d'Or par la presqu'île autour de laquelle se répartissent les échelles. Cette situation de Balat en bord de mer lui valut le surnom français de "Balat-sur-mer" ou de "Balat-les-bains" de la part des Juifs établis dans les nouveaux quartiers, tenant à s'en moquer.

Tout d'abord venait la *skala de los kayikes de yemiş*, embarcadère des bateaux trafiquant avec les halles près d'Eminönü, d'où venaient les fruits et les légumes. Venait ensuite la *skala de la lenya*, échelle du bois de chauffage, qui a laissé son nom à la rue qui y menait : *Odun iskelesi sokak*. Suivait la *skala de los vapores*, embarcadère de bateaux qui sillonnaient la Corne d'Or entre Eyüp et Galata. Là encore la rue a gardé le nom et s'appelle *Vapur İskelesi sokak*. Dans cette rue, près de l'embarcadère se trouvaient à la fin du siècle précédent et au début de celui-ci des boutiques de changeurs d'or. Les frères Danone y étaient installés ainsi que la famille

Matalón. On trouvait ensuite, dirigée vers Hasköy la *skala de los kayikes*, d'où partaient les barques pour ce faubourg juif situé de l'autre côté de la Corne d'Or, avec lequel le trafic était continu.

En effet on allait y enterrer les morts dès la fin du XIX^e siècle, après la désaffectation du cimetière de Eğrikapı, surchargé. D'autre part, après l'incendie des écoles de l'Alliance à Balat en 1911, les écoliers durent se rendre à celle de Hasköy. Enfin nombre de familles étaient partagées entre les deux faubourgs qui jouissaient d'ailleurs d'une réputation très semblable. La rivalité permanente entre les deux faubourgs n'en était pas moins vive pour autant. Elle s'exprimait au travers d'apostrophes du style : *Balatli mansevo, Hasköylü pasika*, soit à peu près : "Ceux de Balat, fiers jeunes gens, ceux de Hasköy, petits raisins secs" qu'échangeaient enfants et jeunes gens, d'une barque à l'autre et en toute occasion. Il va sans dire que les gens de Hasköy tournaient le compliment à leur avantage. Cette mise en cause de la ville, voire même du quartier de la ville d'origine, dans les altercations entre Juifs était monnaie courante, et si les Juifs d'Edirne sont réputés orgueilleux et avarés à Istanbul, l'apostrophe *kavayos de Balat* (rosses de Balat) répondait à *kastanyos de Brusa* (marronniers de Bursa), tout aussi flatteur.

La dernière des échelles de la presqu'île de Karabaş était celle des ordures ou *skala del estyerkol* où de larges bateaux, les *mahona* recevaient les déchets et restaient à quai jusqu'à ce qu'ils soient remplis et que l'on aille alors les déverser en pleine mer. Ceci engendrait une puanteur et une profusion de mouches, dont parlent abondamment Sermed Muhtar Aluş¹⁷ et nos informateurs.

¹⁶Cf. Stolpe (C.), *Plan de la ville de Constantinople ainsi que ses confins*, dédié à Sa Majesté Impériale Le Sultan Abdulaziz Chan, Berlin, sans date, carte au 1/10 00.

¹⁷Cf. Koçu (Reşat Ekrem), "Balat", *Istanbul Ansiklopedisi*, Istanbul p. 1962.

La presque-île fut obtenue dans les années 1890¹⁸ par le comblement de la cuvette où se déversaient les égoûts qui traversaient tout Balat, comme un ruisseau qui débordait périodiquement, nécessitant des requêtes du Grand-Rabbinat auprès de la Porte pour qu'on les débouchât et nettoiyât. Pour en finir avec la saleté et l'insalubrité de ces égoûts qui se déversaient au niveau de l'embarcadère pour Hasköy, on fit déverser de la terre et combler le fossé qui fut remplacé par une canalisation couverte débouchant en pleine mer. Sur le large remblai ainsi gagné fut édifié l'embarcadère des bateaux à vapeur. Enfin après le tremblement de terre de 1893, les restes des immeubles détruits et de la porte de Balat furent déversés sur le bord de la côte, ce qui explique que la configuration de celle-ci en 1834 diffère tant de celle de 1934.¹⁹

La population de ce quartier était en majorité composée des éléments les plus pauvres de la communauté : vendeurs de rue, portefaix et surtout bateliers. Ces derniers s'illustrèrent à plusieurs reprises, notamment lors de la construction de ce qu'il est coutume d'appeler *yahudi köprüsü*, "le pont juif" à péage, sur l'initiative privée d'un Arménien, Mıgırdıç Cezayirlioğlu, en 1852 entre Ayvansaray et Hasköy.²⁰ Ils protestèrent contre cet ouvrage et furent soupçonnés lors de l'incendie du pont en 1862, après lequel il ne fut pas reconstruit.

Juifs dans leur grande majorité, les bateliers percevaient la veille pour le lendemain l'argent des courses du samedi, très fréquentes ce jour où les visites de famille sont d'usage, afin que, ne soit pas contrevenu à la règle religieuse qui interdit d'user d'argent le jour du sabbat. D'entre ces *kayıkçı*, se détache la figure haute en couleurs

de Yeşua Kitapçı qui devait son surnom à sa coutume d'obliger ses passagers à lire tout le temps de la traversée les ouvrages religieux qu'il leur remettait. Il était par ailleurs connu comme un fier-à-bras, un *kabadayı* notoire, comme la plupart des bateliers. Personnages très populaires dans la communauté, une petite chanson d'enfant perpétue leur souvenir. Sur le mode de "bateaux sur l'eau", elle a pour paroles :

*Kayıkçı, Balata
pichkadikos del ada.
Tchup, tchup,
a la mar (ter)*

(Batelier, à Balat, petits poissons de l'île plouf, plouf, à la mer (ter).)

Certains de ces bateliers faisaient également partie de l'une des deux brigades juives de pompiers volontaires qu'abritait Karabaş (ce qui nous donne une indication supplémentaire sur la fréquentation du quartier). L'une d'entre elles avait son point de ralliement dans le café ou *kavané* de Zakaryas. Situé en face de la porte de Balat, ce café qui existe encore aujourd'hui est noté sur le plan de Pervititch de 1929 au n° 8 de la rue Odun iskelesi.²¹ Cette brigade composée exclusivement de Juifs était appelée Balat Sinan Kapılı. Elle était placée sous les ordres de Yusef Aviyo. Elle exista jusque dans les années 30, époque à laquelle ces équipes qui créaient plus de trouble qu'elles n'éteignaient de feux furent supprimées.

L'autre équipe de Karabaş avait sa base au café de Perendeoğlu rue Simitçi Veli sokak. Tout au bout de cette rue, vers la Corne d'Or, sur la gauche se trouve un beau groupe de maisons de bois à un étage, peintes de couleurs vives et construites sur le même modèle, avec deux avancées réunies par un balcon au premier étage. Elles sont connues des Juifs sous le nom de *kazas* (maisons) de

¹⁸Cf. Koçu (Reşat Ekrem), "Balat lağımları", *Istanbul Ansiklopedisi*, Istanbul, pp. 1972-1973.

¹⁹Cf. Koçu (Reşat Ekrem), "Balat sahili" in *Istanbul Ansiklopedisi*, Istanbul, pp. 1974.

²⁰Cf. Ortaylı (İlber), *Tanzimatdan cumhuriyete yerel yönetim geleneği*, Istanbul 1985, p. 127.

²¹Cf. Pervititch, *Plan d'assurance*, Corne d'Or-Balat, Istanbul 1929, pl. 27.

Perendeoğlu. Le café faisait l'angle de la première. Son propriétaire fit souvent parler de lui, gardant dans l'imaginaire de la population juive une figure controversée de justicier et de bandit. Il prenait souvent la défense des intérêts de la communauté au cours de batailles l'opposant à des fiers-à-bras turcs ou grecs à cet endroit proche de Fener. Comme la plupart des *kabadayı* de son époque il se battait avec un torchon et il était redoutable à cet exercice. Comme Yeşua Kitapçı, il alliait à ses désordres la plus stricte religiosité. Le samedi il interdisait les jeux dans son café, n'y allumait pas la lumière et ne servait ni thé ni café. Reşad Ekrem Koçu l'évoque à propos des ennuis qu'il fit aux bateliers lâzes qui prétendaient installer sur son fief un café avec musiciens et le soupçonne d'avoir été payé par la communauté juive pour défendre ses intérêts.²² *Perendeoğlu* émigra en Palestine en 1948.

Près du café de *Perendeoğlu* le plan de *Pervititch* signale²³ une école située entre les rues *Makaronaci*, *Balat Kireçhanesi* et l'impasse *Simitçi Veli* sur laquelle nous ne possédons aucune information.

Dans cette partie du quartier les maisons ne comptent pas plus d'un étage, elles ont été construites en brique et sont pour la plupart très délabrées, effondrées ou abandonnées, les rues y sont défoncées et boueuses. On trouve dans la partie située en face de la porte de *Balat* une imposante et curieuse bâtisse d'une seule pièce, de deux étages assez hauts. Elle a un air relativement ancien, construite en briques et en pierres recouvertes d'un crépi teint en rose, la façade percée de fenêtres en rangées régulières, elle garde au rez-de-chaussée des traces d'ouvertures en ogive, comblées puis repercées d'ouvertures rectangulaires munies d'épaisses grilles. Cet

²²Cf. Koçu (Reşad Ekrem), "Balat çalgılı kahvehâneler" *Istanbul Ansiklopedisi*, İstanbul, pp. 1966-1967.

²³Cf. *Pervititch*, *Plan d'assurance*, Corne d'Or-Balat, İstanbul 1929, pl. 27.

immeuble situé à l'angle des rues *Orhaniye* et *Yasakçı*, occupé maintenant par des ateliers, correspond tout à fait dans son aspect à ce que l'on appelait les *yahudhâne*, c'est à dire les immeubles de rapport construits par des juifs ou simplement loué à ceux-ci et particuliers au faubourg de *Balat*. Si l'on en croit les registres du *Bostancıbaşı*,²⁴ vers 1825 il s'élevait dans cette zone de nombreux immeubles de ce type qui avaient pour double avantage de proposer des loyers moins élevés aux familles pauvres et de remédier à la pénurie de maisons à louer dont fait état en 1874 M. Hirsch qui propose de construire un immeuble pour l'école de *Balat* : "trouver une maison à louer étant chose impossible dans ce quartier".²⁵ La raison de cette surpopulation tenait à l'exiguïté du quartier juif devenu insuffisant pour sa population. Rappelons cependant que cette concentration n'était pas due à une obligation quelconque de résidence, la notion de ghetto ne recouvrant aucune réalité dans l'Empire ottoman, mais plutôt au besoin ressenti par les minorités de se regrouper autour des lieux de culte. Le rez-de-chaussée de cet immeuble devait servir, à en juger par l'organisation des ouvertures, d'entrepôts, d'ateliers ou de magasins.

Le quartier, en cours de démolition rapide, garde encore des traces de la présence juive. De nombreuses maisons sont décorées d'étoiles de David, de motifs de fleurs à six pétales qui en sont souvent la variante, ou portent des dates de construction relevant du calendrier hébreu. Au numéro 24 de la rue *Eldiven sokak* ainsi qu'au long de la rue *Karabaş Salhanesi sokak* on peut en voir de nombreux exemples. Il est à noter que cette partie du quartier de *Karabaş*, située en face du quartier de *Dubek* (auquel elle s'est parfois trouvé rattachée) et derrière la synagogue de *Pul Yachan*, est composé de bâtisses de pierres

²⁴Cf. Koçu (Reşad Ekrem), "Balat", *Istanbul Ansiklopedisi*, İstanbul, pp. 1961 et 1962.

²⁵Cf. Hirsch (Mr.) *Bulletin de l'Alliance Israélite Universelle*, 1^{er} semestre 1874, p. 11.

ou de briques crépies de deux étages avec encorbellements, datant du début du siècle, qui malgré leur état actuel très délabré ont dû être des maisons très convenables.

Le nom de Karabaş Salhânesi sokak (rue de l'Abattoir) est le seul souvenir qui reste de l'abattoir propre aux Juifs, c'est-à-dire contrôlé par le tribunal rabbinique, relevé vers 1825 encore, dans le registre du *Bostancibaşı*.²⁶

La synagogue de Pul Yachan (Illus. 10-11)

Au bord de la grande avenue se trouve, derrière un mur de briques et un portail de fer, la synagogue de Pul Yachan, reconstruite à la suite du grand incendie de Dubek et Karabaş de 1911 et à l'heure actuelle convertie en dépôt. Cette synagogue est longuement citée par Abraham Galante : "Poul Yachan ou plutôt Poli Yachan qui signifie ancienne ville c'est-à-dire Istanbul. Cette synagogue qui est située à Balat s'appelait aussi Constandina Yachan."²⁷ Son nom est mentionné "dans la lettre que le rabbin Joseph Colon de Mantoue adressa vers 1480 au rabbin Elie Capsali²⁸ ce qui met en évidence son appartenance au groupe des synagogues romaniotes." Pour Galante elle fait partie des quatre synagogues qui "existaient du vivant de Mahomet II le Conquérant mort en 1481", ce qui pourrait faire remonter leur ancienneté à l'époque byzantine.²⁹ Elle aurait brûlé en 1890 une première fois et aurait été reconstruite en 1902 comme en témoigne un ordre de reconstruction.³⁰ La synagogue de Pul

²⁶Cf. Koçu (Reşat Ekrem), "Balat", *Istanbul Ansiklopedisi*, Istanbul, p. 1962.

²⁷Cf. Galante (Abraham), "Synagogues d'Istanbul", in *Revue Hamenora*, Juillet-Août 1937, Istanbul, p. 9.

²⁸*Ibid.*

²⁹Cf. Galante (Abraham), *Histoire des Juifs d'Istanbul*, tome I, Istanbul, 1941, p. 166.

³⁰Cf. Galante (Abraham), *Documents officiels turcs concernant les Juifs de Turquie*, Istanbul 1931, pp. 242 à 245.

ou Poli Hadache, fondée par des membres qui quittèrent Pul Yachan à la suite du différent entre les Grands Rabbins Colon et Capsali, a quant à elle, disparu.

L'Alliance Israélite

Face à Pul Yachan ainsi que plus loin sur la rive de la Corne d'Or, s'étend le quartier dit Dubek ou Dibek de l'ancien nom porté par l'avenue. Il comptait parmi ses bâtiments l'école de l'Alliance Israélite de filles et de garçons de Balat, fondées en 1875 pour la seconde et en 1882 pour la première, ainsi que la synagogue de Guérouche. Toutes ces constructions furent détruites dans l'incendie de 1911. Ces écoles de l'Alliance, parmi les premières fondées à Istanbul, apportèrent une alternative excellente, selon le Révérend A. Löwy³¹ aux *maazike tora* ou écoles religieuses. On y introduisit l'usage du français et des méthodes modernes qui permirent un essor nouveau de la communauté. L'école de garçons comptait à son ouverture 236 élèves dont 71 payants et 165 gratuits et celle de filles 275 élèves dont 32 seulement payantes, contre 243 gratuites, ce qui nous donne une idée de la pauvreté relative du faubourg à la fin du XIX^e siècle puisqu'à la même époque à Hasköy et Kuzguncuk on trouvait plus d'élèves payants que d'élèves gratuits.³² Soulignons aussi l'état des mentalités, qui faisait que l'éducation des filles ne semblait pas à ce point indispensable qu'on se sente tenu de payer leur scolarité. Les professeurs et les directeurs de ces écoles de l'Alliance venaient souvent de l'étranger où ils avaient enseigné dans d'autres établissements. On y enseignait un peu le turc pour lequel il n'y avait qu'un seul professeur et l'hébreu qui était pris en charge par les rabbins locaux. Ceux-ci s'appuyaient dans leur enseignement sur le judéo-espagnol, ce qui leur était d'ailleurs vivement reproché par les responsables de

³¹Cf. Löwy (Rev. A.), *The Jews of Constantinople*, London 1890, p. 5.

³²Cf. *Bulletin de l'Alliance Israelite Universelle*, 2^e série-N° 18, Paris 1889-1896, p. 78.

l'Alliance, qui souhaitaient voir le français remplacer l'usage du judéo-espagnol mal considéré. Cette attitude est en grande partie à l'origine de la disparition actuelle de l'usage du judéo-espagnol et de l'image négative qui est la sienne parmi les Juifs d'Istanbul, qui l'assimilent à un parler vulgaire propre à la *klasa bacha*, la basse classe.³³ La même démarche d'ailleurs se produira à l'égard du faubourg même de Balat, nombre de nos informateurs nous ayant assuré dans un premier temps qu'ils n'étaient pas de Balat, et qu'ils ne parlaient pas le judéo-espagnol... en judéo-espagnol !

L'école de l'Alliance de Balat n'avait pas de classes de lycée pour les jeunes filles, qui allaient poursuivre leurs études à celle de Galata. Cet état de fait entraîne en partie un déplacement de familles vers ce quartier. Quand l'école brûla dans l'incendie de 1911 les élèves furent dirigés vers celle de Hasköy où fut créée une section féminine. L'école de Balat ne fut pas reconstruite.

La Synagogue Guérouche

Avec elle disparut dans l'incendie la synagogue Guérouche. Le nom de cette synagogue provient, d'après Abraham Galante, du mot hébreu qui signifie expulsion. Il cite Rozanes, qui ajoute au mot *guérouche* le mot Castille pour définir le pays d'expulsion. Samuel de Medine, toujours selon lui, l'appelle *guerouche sépharade*, (expulsion d'Espagne). D'après le journal *El Tiempo*, principal journal juif d'Istanbul à la fin du siècle précédent et au début de celui-ci, elle fut la proie des flammes.³⁴

Les maisons de ce quartier, reconstruites au cours des années 30, ont un aspect cossu : il s'agit de solides bâtisses de deux étages

crépies, avec des avancées et des décors de grilles de fer forgé du style art-nouveau.

Il se trouvait aussi dans ce quartier un *midrache*, ou salle de prière, du nom de *Bet Israel*, qui servait de *Yechiva* (école religieuse supérieure) aux cabbalistes. Administré par des familles de notables du quartier, les Altabay puis les Aben Yakar il existait encore en 1890. D'après Galante, il aurait été détruit dans l'incendie de Dubek-Karabaş de 1890.³⁵

Los Ornos de Balat

(Illus. 12)

Lorsqu'on continue l'avenue Demir Hisar vers Ayvansaray on trouve à droite une bâtisse imposante dont on remarque les hautes cheminées et les fenêtres rondes. Ce bâtiment désaffecté appartenait après la deuxième guerre à l'office turc *Et ve Balik Kurumu*³⁶ auquel elle servait d'entrepôt. Cette bâtisse a une place à part dans l'imaginaire des Juifs de Balat et dans celui de la communauté entière dont elle est connue sous le nom de *Los ornos de Balat*, les fours de Balat. Nombre d'informateurs nous ont raconté qu'il s'agissait de fours crématoires construits au début de la deuxième guerre mondiale dans l'éventualité d'une entrée en guerre de la Turquie aux côtés de l'Allemagne. Cet immeuble n'est devenu propriété de *Et ve Balik Kurumu* qu'après guerre, mais il est probable qu'il a focalisé à tort l'angoisse des Juifs en cette période troublée où les tendances s'affrontaient à l'intérieur du gouvernement entre partisans et adversaires de l'engagement aux côtés de l'Allemagne, où des nouvelles alarmantes parvenaient d'Europe à la communauté, où les campagnes antisémites allaient bon train, reprises par des éléments fanatiques de tout poil répétant à l'encan *sizi firinda yakacağiz*, (nous vous brûlerons dans les fours). Ces

³³Cf. Sephiha (Haïm Vidal), *L'agonie des Judéo-Espagnols*, Paris 1977, p.45

³⁴Cf. Galante (Abraham), "Synagogues d'Istanbul", in *Revue Hamenora*, Juillet- Août 1937, Istanbul, p. 13

³⁵Cf. Galante (Abraham), *Histoire des Juifs d'Istanbul*, Tome I, Istanbul 1941, p. 170.

³⁶Soit à peu près : Société d'état pour la viande et le poisson.

menaces étaient d'autant plus prises au sérieux qu'elles s'accompagnaient du traumatisme créé par le *varlik vergisi* et les déportations à Aşkale.

Quant à nous cependant, nous voulons pour preuve de l'inanité de cette menace précise, le fait que *los ornos de Balat* furent aussi assimilés à une maison de bains moderne, construite alors dans le quartier de la Lonca, qui faisait face à celui de Dubek, et dont les cabines étaient équipées de douches. Quelquefois encore on nous a parlé de *ornos de Hasköy*. Notons cependant que de nombreux témoignages désignent le bâtiment décrit, et que cet élément est révélateur de l'état psychologique de la communauté juive à cette époque.

L'Hôpital Or Ha Haïm

(Illus. 13-14)

En continuant sur le bord de la Corne d'Or vers Ayvansaray, l'avenue Demir Hisar Caddesi on arrive à l'hôpital Or Ha Haïm qui doit sa construction à l'autorisation impériale du 18 mars 1858 et à l'initiative de Jacques Mendil Pacha, Nesim Kalderon de Balat, et Rafael Bey Dalmédico.³⁷ L'hôpital consistait d'abord en une simple maison dont l'usage fut de courte durée. Lors d'une conférence prononcée en 1984 monsieur Roditti en rappelait les étapes : "Tout d'abord fut fondée en 1884 une société de bienfaisance, la société Or Ha Haïm de Balat, délivrant des soins médicaux à domicile. On nomma un comité administratif sous la présidence du docteur Dalmédico lors d'une réunion générale des adhérents dans la synagogue de Tchana. On installa des troncs à domicile, on multiplia les quêtes et les bals de charité afin de recueillir les fonds. On créa un dispensaire à Çeşme kaya, quartier en bordure de Balat du côté de Fener. On loua ensuite la maison voisine pour y recevoir des malades que l'on aliterait. Ce projet rencontra une vive opposition

³⁷Cf. Galante (Abraham), *Histoire des Juifs d'Istanbul*, tome I, Istanbul 1941, pp. 206-207

semble-t-il de la part des éléments les plus pauvres qui ne voulaient pas qu'on séparât les malades de leur famille. Cette résistance était encouragée par des guérisseurs obscurantistes. Enfin après de généreuses donations, la première pierre fut posée le 10 mai 1896 par le Grand-Rabbin Moché Halévi après une cérémonie à la synagogue Guérouche, voisine de l'emplacement*." L'hôpital actuel fut construit en 1897 selon les plans de l'architecte Tedeschi. Dans un article du journal *Şalom*, on annonce en 1947 une cérémonie d'ouverture de l'hôpital après son agrandissement (le nombre des lits passe de 72 à 102).³⁸ Monsieur Kadoori riche Juif de Baghdad ayant fait fortune aux Indes, fait en 1922 une donation à l'hôpital où l'on construit dans les jardins une synagogue portant le nom de sa femme : Laura Kadoori. L'hôpital et la synagogue sont toujours en service.

LA LONCA

(Illus. 15-17)

En face de ce quartier, au-dessus de Ayvansaray et faisant suite à Dubek, dans le bout de la rue Mahkeme Altı, se situe le quartier de la Lonca. La partie juive de ce quartier occupe plus particulièrement la base de la colline à partir des remparts. Une synagogue devait s'y trouver, dite *el kal de la Lonca*, qui fut détruite par un incendie. Peut-être s'agit-il de la synagogue Hevra dont il subsiste peu de traces dans les mémoires et dans les documents. Or nous savons par Moïse Franco³⁹ que dans la nuit du 17 mai 1874 brûla une synagogue située dans le quartier de Balata dans la rue dite La Hebra, adossée aux bastions des antiques murailles de Constantinople. Or nous constatons que

* Cf. le journal *Stamboul*, Istanbul, Lundi 11 mai 1896.

³⁸Cf. le journal *Şalom*, 6 Kasım 1947, (6 novembre 1947), Istanbul.

³⁹Cf. Franco (Moïse), *Essai sur l'histoire des Israélites de l'Empire ottoman*, Paris 1897, p. 238.

sur un plan du XIX^e reproduit en 1958,⁴⁰ figure à peu près dans cette même zone une synagogue située dans un îlot aujourd'hui disparu, compris entre Ayvansaray caddesi et Hisar sokak, ainsi qu'une école juive. D'après M. Franco le feu aurait détruit outre la synagogue 7 maisons, 22 boutiques, et 37 bâtisses dont la description correspond à celle que nous avons donnée précédemment des *yahudhâne* : "véritables caravansérails où s'entassaient 140 familles juives", enfin une *yechiva* qui, confrontée à la liste de celles-ci, établie par Abraham Galante pourrait être la *yechiva* Michna.⁴¹ Il est dans ce domaine souvent très difficile d'arriver à des certitudes, les éléments dont nous disposons étant imprécis, incomplets voire contradictoires.

Une indication supplémentaire allant dans le sens de cette thèse nous est cependant fournie par la confrontation de deux listes des *hachgahot* de Balat, ou communes religieuses, administrées par un rabbin nommé *Mare de Atra*. Dans la première de ces deux listes données par A. Galante, figure le nom de la Londja (ainsi orthographié) aux côtés de Balat, Toh Balat (intérieur), Dubek, Sigri Castoria et Istipol. Dans une autre liste, celle des élections de 1865,⁴² la Lonca ne figure pas mais on trouve à sa place le nom de Hevra, aux côtés de Dibek, Sigri, Istipol Castoria et Dörtyol qui correspond à l'intérieur de Balat. Avec 1 élu et 160 votants le quartier de Hevra-Lonca était au XIX^e siècle assez important et venait juste après Dubek.

La Lonca comptait au début de ce siècle des habitations juives disséminées. Ses habitants fréquentaient *el banyo de la Lonca*, le bain de la Lonca, en fait *Arabacılar hamamı* et leur présence se limitait aux quelques rues du bas. Au-dessus se trouvaient les

Arméniens et plus haut encore les Gitans dont les batailles font partie du folklore de ce quartier et parmi lesquels on recrutait les musiciens pour les fêtes.

La Synagogue Siğri (Illus. 18)

Situé à l'opposé vers Fener, sur l'avenue Demir Hisar Caddesi dans la zone de Balat Afuera encore, quoique ce quartier englobât quelquefois celui de Tahta Minare, à l'intérieur des murailles. La synagogue dite *el kal de Sigiri*, du nom du quartier, Siğri, ou bien encore *kal de Selaniko*, ce dernier nom figurant sur la porte, se situe près de la porte de Balat au numéro 261. La fondation de cette synagogue remonte sans doute à l'époque de Fatih Mehmet II, qui fit venir un grand nombre de Juifs de Salonique en 1453.⁴³ L'intérieur, constitué d'un grand bâtiment de bois, actuellement en ruines aurait été détruit par une tempête de neige. Jusqu'aux années 60, elle possédait une *maazike Tora*, école religieuse primaire, ouverte en semaine. Notons qu'elle fut sans doute détruite une première fois dans l'un des fréquents incendies qui ravageaient Istanbul, puisqu'on trouve un ordre de reconstruction de la synagogue de la porte extérieure de Balat, quartier Karabaş, appartenant à la communauté de Saraydiyé (Sarayico), vers 1836.⁴⁴ La date qui figure sur le portail actuellement est 5686, soit 1926.

La Synagogue Eliaou (Illus. 19-20)

Plus loin, au numéro 231 de la même rue, se trouve le mur de ce qui fut la synagogue Eliaou qui existait encore en 1890,

⁴⁰Cf. Ayverdi (Ekrem Hakkı) *19ncu asırda Istanbul Haritası*, Istanbul 1958-D7

⁴¹Cf. Galante (Abraham), *Histoire des Juifs d'Istanbul*, Tome I, Istanbul 1941, p. 148.

⁴²Cf. Galante (Abraham), *op. cit.*, p. 55

⁴³Cf. Galante (Abraham) *Recueil de nouveaux documents inédits concernant l'histoire des Juifs de Turquie*, Istanbul 1949, p. 32.

⁴⁴Cf. Galante (Abraham) *Documents officiels turcs concernant les Juifs de Turquie*, Istanbul 1931, p. 243.

d'après Abraham Galante.⁴⁵ Cette synagogue fut utilisée pour laver les morts puis vendue comme dépôt. Aujourd'hui il n'en reste que les murs et la porte surmontée d'inscriptions en hébreu dans deux médaillons, l'un indiquant le nom de la synagogue, l'autre les mots *ezrat nachim* c'est-à-dire : service féminin.

Enfin c'est dans cette zone que devait s'élever la synagogue Neve Şalom, qui existait à Sigri, d'après Galante, en 1853 et n'existe plus même dans les mémoires aujourd'hui.⁴⁶ Elle avait été fondée en 1493 par les Juifs sépharades expulsés d'Espagne, à leur arrivée.

BALAT ARYENTRO

(Illus. 21-24)

La deuxième grande zone d'habitation juive à Balat, la plus importante aussi, concerne la part dite Balat aryentro, ou intérieure aux remparts et particulièrement la partie qui les longe et contient la plupart des synagogues.

La Puerta de Balat et la Kanfafaná

On entrait dans cette zone par la porte de Balat. Cette porte mise en chanson, comme nous l'avons vu, dans le jeu de Karagöz, était située exactement en face de l'embarcadère à bateaux. Elle aurait été détruite selon Reşat Ekrem Koçu, le 10 juillet 1894 par un tremblement de terre.⁴⁷ Sans doute en partie seulement car nombre de nos informateurs se souviennent qu'elle existait encore au début du siècle et fut détruite dans les années 30, lorsqu'on fit des travaux pour élargir la rue, car son étroitesse rendait l'accès du quartier difficile. Le tracé des rues arrières, parallèles à la muraille en grande partie disparue, donne

d'ailleurs une bonne idée de sa configuration. Les anciens définissent la porte comme un mur en pleine rue, qui séparait les deux parts de Balat, et avait l'aspect d'une forteresse.

La porte passée, le quartier dans lequel on arrive est composé d'une suite de boutiques le long des rues Leblebiciler et Lapıncılar. C'est la zone commerçante de Balat, la *kavafhane*, littéralement la rue des bottiers, nommée par les Juifs la *kanfafaná*. Il y avait là au début du siècle une succession de commerces tenus presque tous par des Juifs qui entre autres activités y fabriquaient des fez jusqu'en 1928 et y possédaient dans les années 30 et 40, des boutiques de savetier et de cordonnier auxquelles le quartier doit son nom.

On y trouve plusieurs bâtiments d'affaires, composés d'ateliers dont le Millet han, qui appartenait à des Arméniens, mais dont le premier étage était loué à des tailleurs juifs. On comptait aussi dans ces rues quelques *manifaturacı*, ou marchands de tissu et de bonnetterie, secteur dans lequel les Juifs géorgiens, *los gurdjis*, étaient très présents. Malgré l'abandon du quartier par la communauté juive dans les années 50, certains commerçants y ont conservé leur magasin.

A la fin du XIX^e siècle la *kanfafaná* possédait des portes que l'on fermait le soir. Le vendredi soir, elle était parcourue par les *gabay*, les fonctionnaires de la synagogue de Yanbol, tenant à la main un bâton, escortés de policiers turcs qui obligeaient les commerces à fermer pour l'observance du sabbat.

Lorsqu'on tourne à droite immédiatement après la porte, dans la rue Eski kasap, on trouve face aux numéros 6 et 8 de cette rue, deux maisons juives de deux étages avec encorbellement. La façade de celle de gauche est décorée d'une étoile de David et porte en hébreu l'inscription "Ben porat

⁴⁵Cf. Galante (Abraham) *Histoire des Juifs d'Istanbul*, Tome I, Istanbul 1941, pp. 162 à 173.

⁴⁶*Ibid.*

⁴⁷Koçu (Reşat Ekrem), "Balat kapusu", *Istanbul Ansiklopedisi*, Istanbul, pp. 1970-1971.

Yosef", soit prospérité sur la famille.⁴⁸ Le haut de la maison est orné d'une frise de cœurs.

La Synagogue de Yanbol (Illus. 25-29)

A l'endroit où les deux rues se recoupent, se trouve la synagogue de Yanbol, actuellement fermée au culte, quoiqu'en bon état. Dans la cour, des bâtiments très anciens ont dû faire partie de l'ancienne synagogue, dont la fondation remonterait à l'époque byzantine.⁴⁹ Le bâtiment principal, aux beaux plafonds de bois peint, décorés de paysages daterait de la fin du XVIII^e siècle. Il comporte une *azara*, galerie protégée par un treillis de bois ajouré, réservée aux femmes. La synagogue fut fondée par un groupe de Juifs romaniotes venus de Yanbol, en Bulgarie ; la *yechiva* Yanboli, fondée par la famille Benzonana, qui était attachée à cette synagogue a disparu aujourd'hui.

El Banyo de Balat (Illus. 30-33)

A l'angle des rues Ferruh Kâhya et Mahkeme Altı, se trouve le *hammam* nommé aujourd'hui Çavuş hamamı mais anciennement connu sous le nom de Ferruh Kâhya hamamı. Il fut construit sur l'ordre de Fatih Mehmet II. Ce bain était très fréquenté par les Juifs qui l'appellent *el banyo de Balat*. Il existe d'ailleurs tant du côté des femmes que du côté des hommes un bassin ou *mikva* réservé au bain rituel de purification : la *tevila*. Les Turcs surnommaient cette pièce *batakhane*, c'est-à-dire littéralement l'endroit où l'on se trempe. Du côté des hommes, il s'agit juste d'une piscine étroite, dans une pièce fermée, au fond d'un petit couloir. On y descend par quelques marches.

⁴⁸Littéralement : "Fils du fruit de Joseph".

⁴⁹Cf. Galante (Abraham), *Histoire des Juifs d'Istanbul*, Tome I, Istanbul 1941, p. 164.

Du côté des femmes c'est une jolie pièce très haute située dans l'entrée du hammam et fermée par une lourde porte de fer qui n'avait pas été ouverte depuis vingt années, si l'on en croit la directrice du hammam. Elle est éclairée par le haut de la voûte et l'on descend dans la fosse par quelques degrés.

C'est là qu'après la fête du bain de la mariée, on plongeait la fiancée par sept fois. Cette eau était bénie rituellement par le rabbin. Les femmes juives se rendaient au bain de Balat, en moyenne une fois tous les quinze jours, de préférence le vendredi, en famille et avec des amies. D'autre part lors de la soirée du *henné*, le bain de la fiancée, on y conduisait la jeune fille accompagnée des femmes de la famille et des amies, portant en grande pompe les accessoires de bain *el bogo de la novya*, ainsi que des plateaux de sucreries, et des victuailles, escortées par des musiciens, gitans le plus souvent, recrutés dans le quartier de la Lonca.

Ce bain est toujours en service et le côté des hommes vient d'être restauré par les propriétaires. On en trouve le plan et plusieurs croquis très exacts dans l'ouvrage de Reşat Ekrem Koçu.⁵⁰

La Synagogue de Veria et l'école

Lorsqu'on continue la rue Mahkeme Altı, en poursuivant par la rue Derye sokak, on passe devant l'église arménienne et son école, et le mur arrière de la synagogue de Yanbol. On passe alors devant une bâtisse abritant aujourd'hui un garage, qui fut l'endroit où s'élevait la synagogue de Veria ou Caraferia. Elle aurait été fondée à l'époque byzantine par des Juifs venus de Veria, en Macedoine.⁵¹ La confusion qui règne dans les renseignements qu'Abraham Galante donne à son sujet ne rendent pas les recherches

⁵⁰Cf. Koçu (Reşat Ekrem), "Balat hamamı", *Istanbul Ansiklopedisi*, Istanbul, p. 1969

⁵¹Cf. Galante (Abraham), "Synagogues d'Istanbul", in *Revue Hamenora*, Juillet-Août 1937, Istanbul, p. 10.

situe la synagogue tantôt à Hasköy, tantôt, à Balat, puis note son existence en 1897 alors qu'elle ne figure nulle part en 1890 et ne donne pas la date de sa destruction par un incendie.⁵²

Cependant elle existait encore en 1879, et s'il faut croire à une destruction par le feu, peut-être a-t-elle brûlé vers 1890 dans l'incendie qui détruisit le quartier de Kürkçü Çeşme où elle se trouve. Elle possédait une école de *Talmud tora*, puisqu'il est question de sa reconstruction dans un document de 1879, date à laquelle l'école est en ruine.⁵³ En 1926 la synagogue n'existe plus, mais on a construit sur le terrain une grande école qui est signalée sur le plan de Pervititch en 1929, comme une école juive en deux parties. La partie école maternelle, et la partie postérieure donnant sur l'impasse Kürkçü Çeşme çıkmazi, était un *talmud tora*, ou école primaire. Nous savons qu'un *gan Yeladim* fut ouvert en 1912 à Balat pour lutter contre l'influence des missions protestantes qui s'étaient installées à Hasköy, mais nous ne savons s'il le fut dans ce local ou dans celui d'Ahrida, les deux endroits ayant abrité des écoles maternelles.⁵⁴

Cet endroit servit aussi un temps de local à la *Makabi*, société juive de gymnastique, organisation sioniste pour la promotion du sport parmi la jeunesse. La *makabi* donna une fête d'inauguration à cet endroit le 4 mai 1913. Après la disparition du mouvement, dans les années 25 à 30, le local devint celui de l'*Ha Hemla*, organisation de jeunesse qui permettait aux jeunes gens de se retrouver et de se distraire le dimanche, dans les années 40. Dans les années 50, le local revint à sa fonction de *Gan Yeladim*, sur l'initiative d'Isaac Eskenazi et du docteur Jak Kurtaran,

⁵²Cf. Galante (Abraham), *Histoire des Juifs d'Istanbul*, Tome I, Istanbul 1941, p. 170.

⁵³Cf. Galante (Abraham), *Documents officiels turcs concernant les Juifs de Turquie*, Istanbul 1931, p. 244.

⁵⁴Cf. *Revue Hamenora*, IVe année, Istanbul, Mai 1926, n°5, p. 136.

tous deux notables de Balat. Il ne reste à l'heure actuelle aucune trace de toutes ces constructions.⁵⁵

La Synagogue d'Ahrida (Illus. 34-40)

La rue Derye sokak débouche dans la rue Kürkçü Çeşme, large et bien éclairée, dans laquelle se trouve la principale synagogue de Balat en taille et en importance : Ahrida.

Elle comporte un groupe de bâtiments très anciens, en briques et en pierres, appartenant probablement à la construction primitive. Le grand bâtiment principal, refait au XVIII^e siècle, s'il faut en croire les experts de la municipalité d'Istanbul, est surmonté d'une coupole de bois et de plafonds décorés, comme ceux de Yanbol, de médaillons représentant des fleurs. Il comporte aussi une *azara*, protégée par des croisillons de bois peint, ainsi qu'une *tevah*, ou chaire, très originale en bois verni figurant une arche.

Dans la cour de la synagogue se trouve un *midrache*, une salle de prières plus petite, où l'on se réunit pour les offices quotidiens, la synagogue n'étant plus ouverte que pour quelques grandes fêtes. Faisant suite à ces bâtiments, une construction massive de briques et de pierres, portant des traces d'anciennes ouvertures en ogives obstruées, est ce qu'il reste de l'ancienne *odjará* ou entrepôt d'objets précieux que l'on confiait à la synagogue par crainte des vols et des incendies. Ce bâtiment sert aujourd'hui d'asile à de vieilles personnes très démunies, prises en charge par la section de Balat de l'organisation de charité *Matan Baseter*.

La synagogue, fondée par un groupe de Juifs venus d'Ohri, en Macédoine, existait

⁵⁵Cf. Romero (Elena), *Repertorio de noticias sobre el mundo teatral de los sefardies orientales*, C.S.I.C., Instituto Arias Montano, Madrid 1983, pp. 242, 243.

selon Galante avant la conquête d'Istanbul.⁵⁶ Il dit aussi, s'appuyant sur une tradition, qu'au XVIII^e siècle Sabetay Sevi y aurait prononcé ses sermons. Lors d'un premier voyage à Istanbul, peut-être y prit-il en effet la parole, cette synagogue étant à l'époque une des plus vastes de la ville. Elle fut réparée plusieurs fois et sa dernière réparation daterait de 1893.⁵⁷ Pendant la deuxième guerre mondiale, elle fut réquisitionnée par l'armée qui y logea un régiment de cavalerie au grand émoi de la communauté. Lorsqu'elle fut rendue au culte, la population du quartier vint la nettoyer, et participa à sa remise en état. Elle était considérée avant l'abandon du faubourg, comme la synagogue la plus élégante de l'ensemble de ses quartiers, et il était de bon ton de s'y marier ou d'y faire célébrer l'office funèbre. A ces occasions les familles aisées ne manquaient pas de doter la synagogue. A la mort de l'antiquaire Isak Babani, en 1934, sa famille offrit des tentures brochées dont il faisait le commerce et que l'on peut encore y voir.

A l'arrière de la synagogue d'Ahrida était située une école primaire *or torah*, qui en dépendait. En 1877 elle était patronnée par la famille Amon,⁵⁸ de Balat. En 1912 on y enseignait l'allemand et le turc et le rabbin Şimon Asayas, figure célèbre du faubourg, y était professeur d'hébreu. En 1929 elle apparaît comme école israélite sur le plan de Pervititch.⁵⁹ Il semble qu'il y ait eu aussi un *gan geladim* à cet endroit.

Comme il est d'usage de loger le plus près possible de la synagogue et qu'une hiérarchie selon la fortune s'établit en fonction de la

proximité ou de l'éloignement de celle-ci, il n'est pas étonnant de trouver toute une série de belles maisons juives en face de la porte de la synagogue d'Ahrida. L'une d'elles, qui fait l'angle d'une rue au numéro 14 de la rue Kürkçü Çeşme, nous fut indiquée comme la résidence de Nahoum Efendi, Grand Rabbin d'Istanbul de 1908 à 1919. Ces maisons, bâties de briques revêtues d'un crépis gris ou teint de couleurs pastel, comportent des encorbellements et des grilles de fer forgé de type art-nouveau. Les portes hautes, auxquelles on accède par quelques marches, sont souvent situées dans un renforcement qui forme une sorte d'auvent. Celles-ci qui portent des dates correspondant au calendrier hébreu, datent pour la plupart des années 20, soit 5680.

Il est à noter à ce propos qu'il n'existe pas d'architecture juive à proprement parler. On trouve à Balat des maisons de bois, de briques, d'anciennes maisons construites selon les techniques et les modes en usage à leur époque, et donc de styles très différents. Le seul type de bâtiment lié à la présence des Juifs, dont la conception était particulière, sont ces *yahudhâne* dont il a été question plus haut. Encore pouvaient-elles être construites par des membres d'autres communautés, et adoptaient-elles aussi les formes en usage à leur époque. Notons cependant que plusieurs anciens habitants turcs du faubourg ont attiré notre attention sur la tendance qu'ils jugent propre aux Juifs à construire des "maisons jumelles" pour reprendre leurs termes. Ils entendent par là deux maisons identiques ou symétriques côte à côte. De fait l'exemple en est très fréquent. Pour les Turcs il constitue un facteur d'identification des maisons juives plus sûr que les motifs décoratifs des façades.

Ce qui différencie les maisons juives des autres, c'est quelquefois le décor qui orne leur façade, comme nous en avons déjà eu l'exemple dans le quartier de Karabaş. Tout près d'Ahrida, nous pouvons en voir un nouvel exemple au n° 22 de la rue Hacı Rıza.

⁵⁶Cf. Galante (Abraham), "Synagogues d'Istanbul", *Revue Hamenora*, Juillet-Août 1937, Istanbul, p. 9.

⁵⁷Cf. Galante (Abraham), *Documents officiels turcs concernant les Juifs de Turquie*, Istanbul 1931, pp. 242 à 245.

⁵⁸Cf. Romero (Elena), *Repertorio de noticias sobre el mundo teatral de los sefardies orientales*, C.S.I.C., Instituto Arias Montano, Madrid 1983, p. 34.

⁵⁹Cf. Pervititch, *Plan d'assurance*, Corne d'Or-Balat, Istanbul 1929, pl. 27.

Cette maison du début du siècle, à la porte haute et arrondie, a de grandes fenêtres protégées par de belles grilles renflées. Le premier étage est surplombé par un encorbellement, orné par dessous d'une étoile de David. Le toit comporte un auvent et la façade est entièrement décorée de figures géométriques et de frises tracées sur le crépi. C'est dans le choix des motifs plutôt que dans le procédé que réside son originalité. Dans le même quartier, au n° 6 de la rue Toptancı, une maison juive construite en 1921, selon la date figurant sur la façade, est ornée de fleurs à six pétales.

Signalons enfin qu'à l'angle de la rue Kürkçü Çeşme et de l'impasse du même nom, se trouve la maison où habita le rabbin Moshe Benhabib, *Mare de atra* de cette circonscription et membre du *Beth din*, de 1912 à 1942. Un peu plus loin, une élégante maison de deux étages, rose et verte, située à un carrefour, est ornée elle aussi de fleurs à six pétales, variante de l'étoile de David.

La Kavané de Kumriyel

(Illus. 41)

A l'autre bout de cette rue, lorsqu'on prend la rue Tahta Minare, on coupe la rue Ayan sokak, qui possédait (au n°106 sur le plan de Pervititch) la plus ancienne pharmacie de Balat : *Belediye Ezcanesi*, tenue par la famille Nassi au début de ce siècle et par la famille Aranya au cours du précédent.

En face, au n° 97 se trouvait la *kahvane* de Kumriyel, le café de Nesim Kumriyel. C'était encore un café en 1929, d'après le plan de Pervititch.⁶⁰ Ce café était le lieu de rassemblement de l'équipe de pompiers volontaires de Balat Aryentro, portant le nom de *Balat Bahriyeli*, et placée sous les ordres de Bensyon Adila.

⁶⁰Cf. Pervititch, *Plan d'assurance*, Corne d'Or-Balat, Istanbul 1929, pl. 27.

La Makabi et l'Ha Hemla

(Illus. 42)

En continuant la rue Tahta Minare, on coupe la rue Bucak sokak où se trouve au n°28 un bel immeuble de marbre avec un balcon. Cet immeuble appartenait à des Arméniens. Un café occupait le rez-de-chaussée et le premier étage fut loué un temps comme local à la *Makabi*, peut-être après qu'elle eût cessé d'occuper les locaux de l'école de Veria. La section de Balat de cette organisation était très active, organisant des défilés accompagnés par la fanfare de Hasköy. Ce fut la section makabiste de Balat qui se mêla et dirigea la foule vers le grand rabbinat et les locaux du journal *El Tyempo* accusés d'être trop favorables à la cause turque en 1918, ce qui allait contre les intérêts des sionistes pro-anglais. Cette expédition qui reflétait bien les contradictions entre les différentes tendances agitant la communauté, est présentée de façon partisane par Abraham Galante,⁶¹ qui y voit un embrigadement de la pègre manipulée par des obscurantistes. Il précise que Balat en fut le point de départ, mais minimise l'incident. Nos informateurs, anciens membres de la *Makabi* de Balat, qui furent mêlés à ces événements, nous ont confirmé le rôle prépondérant de leur organisation dans cette affaire.

Le café, dans le même local, semble avoir été connu de la communauté sous le nom de *kahvane del kambur*, (café du bossu), un peu plus tard. Il est signalé sur le plan de Pervititch comme café en 1929.⁶² La *Makabi* qui vit son importance décliner après la Première Guerre, avouait elle même en 1923 que ses sections des faubourgs n'existaient plus que de nom.⁶³ Elle fut remplacée dans ce local par la société *Ha Hemla* qui s'y retrouvait le dimanche pour des bals ou des réunions.

⁶¹Cf. Galante (Abraham), *Turcs et Juifs*, Istanbul 1932, pp. 47-48.

⁶²Cf. Pervititch, *Plan d'Assurance*, Istanbul 1929, pl. 27.

⁶³Cf. *Revue Hamenora*, Istanbul, Nov.- Déc. 1923, N°11-12, p. 177.

Cette sorte de club de jeunesse disparut vers 1948. Le local est aujourd'hui à l'abandon.

LE QUARTIER DE TAHTA MINARE

Lorsqu'on continue son chemin vers Fener, en prenant la rue Çilingir sokak, on arrive dans le quartier dit Hızır çavuş mahallesi où se trouvent face à face deux exemples de *yahudhane*. L'une très délabrée, rose et bleue, au n°42 est une lourde bâtisse de briques décrépite à un étage, percée de fenêtres alignées, et divisée en de nombreux appartements. Celle d'en face, au n°81-83, fait l'angle avec la rue Çiçekli Bostan. Mieux entretenue, elle est aussi plus importante puisqu'elle compte deux étages. Elle est percée de nombreuses fenêtres hautes et étroites. Le crépis gris est en bon état. Cette maison servit semble-t-il un temps d'hôpital juif, peut-être avant l'agrandissement de Or Ha Haïm. Ces renseignements donnés par l'un de nos informateurs sembleraient confirmés par l'allusion dans le journal *Şalom*, à la réunion vers 1908 de la société *Joventud israelita de Balat*, fondée dans ce quartier, "dans le local du vieil hôpital juif"⁶⁴. L'aspect et le bon état du bâtiment ne contredisent pas cette hypothèse. Il s'agit probablement du dispensaire de Çeşmekaya évoqué plus haut.

La Synagogue de Tchana (Ill. 43-45)

Lorsqu'on redescend par la rue Çiçekli bostan vers la rue Vodina (ou Tahta Minare), on trouve au n°186 la porte de la synagogue de Tchana. Il reste la porte et son inscription, mais la synagogue est fermée et la partie réservée au culte, dans un étage de bois surélevé, est pratiquement effondrée. La partie ancienne et probablement primitive de la synagogue subsiste cependant. Sa construction remonterait d'après A. Galante à l'époque byzantine. Sur le plan de Pervititch,

⁶⁴Cf. Journal *Şalom*, Istanbul daté du 5 novembre 1953.

elle n'est pas notée comme synagogue mais comme "vieille construction".⁶⁵ Cette synagogue romaniote fut vendue aux sépharades en 1663 lors de la fusion des deux communautés par suite des grands incendies qui ravagèrent les quartiers juifs. Elle devait sa fondation à des Juifs originaires de la ville épirote de Tziana, à proximité de la ville de Castoria.⁶⁶ Ceci nous conduirait plutôt à considérer sa fondation comme postérieure à la conquête et la situerait aux alentours de 1453, en liaison avec celle de Kasturiya.

La partie ancienne, probablement primitive, est une lourde construction de pierre et brique, avec un toit de tuiles en auvent, percé de rares fenêtres. Les salles intérieures aux murs très épais sont voûtées et le sous-sol (qui abrite aujourd'hui un atelier), a une galerie dont les arcades s'appuient sur des piliers. C'est là que se trouvait aux siècles précédents la prison du *Beth din*, le tribunal religieux, qui siégea à Tchana jusqu'en 1908, le jeudi et le lundi.

Le haut du bâtiment contenait une *yechiva*, la *yechiva Yani* du nom de son fondateur, qui existait encore dans les années 40. Elle fut remplacée dans les années 50 par une *maazike torah*, ouverte le dimanche.

Après le transfert du *Beth din* à Galata, la prison qui avait valu à Tchana le surnom turc de *hahamhane*, étant désaffectée, on y lavait les morts.

A la fin de la première guerre mondiale, quand arrivèrent les émigrés de Russie, en 1917 et 1918, la communauté y installa des cuisines au premier étage, à côté du *midrache*, pour distribuer de la nourriture à ces Juifs pauvres. Puis elle revint à son ancien office. Pendant la seconde guerre, il semble que l'armée turque y ait logé des soldats.

⁶⁵Cf. Pervititch, *Plan d'Assurance*, Istanbul 1929, pl. 27

⁶⁶Cf. Galante (Abraham), "Synagogues d'Istanbul", *Revue Hamenora*, Istanbul, Juillet-Août 1937, p. 11.

Dans les années 30, déjà, on avait percé les ouvertures que l'on peut encore voir dans le mur arrière, et il s'y trouvait une petite boutique louée à un marchand de *likorino*, qui y séchait et fumait ces poissons. A l'heure actuelle, il y en a trois sur cette façade.

La synagogue ferma dans les années 50, après celle de Pul Yachan et avant celle de Selanikô.

La Kaleja Babani

(Ill. 46-51)

La partie arrière de la synagogue donne sur la rue Köprübaşı ou Hacı İssa, surnommée par les Juifs la *kaleja Babâni*, du nom d'une famille très riche qui y possédait bon nombre de maisons. Le bijoutier David M. y habitait aussi avec sa famille

La plus ancienne demeure de cette famille était une grosse bâtisse attenante à la synagogue qui fut donnée en 1913 en location à plusieurs familles. Elle appartenait à Aaron Babâni qui était en 1862 fonctionnaire du gouvernement, pour le compte duquel il fabriquait des uniformes. Il fit construire en outre cinq maisons à la file, sur le même modèle, en face du mur de Tchana. Ces maisons existent encore aujourd'hui. Ce sont des maisons destinées à une seule famille, avec un rez-de-chaussée surélevé, un étage avec un encorbellement dont le toit forme le balcon du deuxième étage, et un sous-sol avec une ouverture au niveau de la rue, servant de cave ou de dépôt. L'ancienne maison Babâni, qui fut par la suite détruite pour devenir le premier cinéma de Balat, le *Milli sinema*, contenait un sous-sol très développé par des souterrains, que l'on appelait de façon curieuse et assez intéressante *el siginak*, "l'abri". On y gardait les jarres d'huile et de vin et la glace pour l'été.

Isâk Babâni, fils d'Aaron faisait faire et vendait à Kapalı Çarşı des tapis et des tissus brochés qu'il exportait vers Le Caire et Londres. Notable du quartier, il en fut le

muhtar, autorité civile élue et responsable devant les autorités turques, pendant la première guerre. Il fit construire en 1913 la belle maison de trois étages qui existe encore au n°62, et qui fut la première à posséder l'électricité, en 1918, ce qui obligeait ses habitants à bien cacher leur intérieur le samedi, comme la lampe restait allumée, pour ne pas risquer d'être accusés de contrevenir aux ordonnances du sabbat, à cette époque où la religiosité était grande.

L'agencement de cette maison construite pour répondre aux besoins d'une famille juive, est typique de cette sorte d'habitat dans le quartier. On accédait au vestibule par quatre degrés de marbre, puis trois marches conduisaient à la grande salle meublée d'un long sofa à la turque, de buffets et de tapis et d'une grand table où les six membres de la famille prenaient chaque jour leurs repas. A côté se trouvait la cuisine avec l'évier et le dépôt d'eau, le fourneau à charbon et un grand chaudron de cuivre pour faire bouillir la lessive, les garde-manger et les armoires à vaisselle (la vaisselle de Pâque étant réservée à part), enfin une jarre d'eau à boire que l'on achetait au *saka*, le porteur d'eau. La cuisine donnait sur un petit vestibule où l'on gardait une jarre qui recueillait l'eau de pluie, et qui donnait sur le jardin. Au sous-sol on entreposait le bois de chauffage et charbon. Au premier étage se trouvait le grand salon meublé à l'européenne, très décoré et qui ne servait que pour les fêtes ou les grandes occasions. A côté se trouvait la chambre des parents, meublée richement à l'européenne. Derrière se trouvaient les chambres des enfants et la terrasse. Au-dessus, un autre étage servait de grenier. (La façade actuelle date de 1932)

Il s'agit dans ce cas d'une famille riche mais la plupart des maisons du début du siècle quoique plus petites, avaient la même ordonnance. Les familles pauvres partageaient la maison, louant chacune un étage. Cette maison fut vendue avec d'autres possessions de la famille Babâni, en 1942 pour

faire face au *varlık vergisi*. La maison est à l'heure actuelle en bon état. Dans le haut de la rue, près du marché, se trouvait la "meyané" de Koronel, l'une des *meyhane* juives de Balat. L'immeuble actuel est plus récent (1936) mais c'est encore un restaurant qui sert des boissons. Tout à côté une maison de trois étages avec avancée porte un dessin de bateau et un nom : "Furtuna Marmara" qui nous semblait être un nom grec. D'après Mr. Brudo, ancien habitant de Balat qui y possède toujours son magasin de bonnetterie dans la "Kanfafaná", et qui est l'actuel propriétaire de la maison, elle a été construite (en 1933) par un Juif originaire des îles grecques qui faisait principalement le commerce de vin. Le dessin représenterait les bateaux transportant ses marchandises et le nom serait celui de sa femme. Il est intéressant de remarquer que le prénom Furtuna, en judéo-espagnol Fortuna, soit fortune en français, signifiait à l'origine tempête comme "firtına" en turc. L'inscription n'est peut-être pas innocente si l'on considère la sensibilité des Judéo-espagnols aux jeux de mots interlinguistiques et au mauvais présage que pouvait contenir une telle proximité sémantique.⁶⁷

Dans la petite rue fait qui face, Yarım Balat, on trouve coupée en deux parties jointes par une treille au-dessus de la rue la *Meyhane* "Asmalı". La partie droite comportait un jardin où l'on disposait des tables. Son propriétaire juif résidait encore entre les deux guerres au-dessus de la partie gauche. Cette *meyhane* existe sur les plans de Pervititch.⁶⁸ Son existence à la fin du siècle dernier est relevée par Reşat Ekrem Koçu dans son ouvrage sous le nom de "Yarım Balat".⁶⁹

⁶⁷Cf. Sephiha (Haïm Vidal), "Dialinguistique, le sort du hasard dans les langues" in *Mélanges offerts à Maurice Molho*, Linguistique, Volume III, Les Cahiers de Fontenay n°46-47-48, e.n.s. Fontenay/Saint-Cloud, septembre 1987, p. 335.

⁶⁸Cf. (59)

⁶⁹Cf. Koçu (Reşat Ekrem), "Eski İstanbulda Meyhaneler-Meyhane Köçekleri", *İstanbul Ansiklopedisi Bürosu notları* 1, İstanbul, sans date.

A côté de cette "meyhane" habitait le vendeur d'œufs Israel E.

Les Juifs de ce quartier, se rendaient au *hammam* de Tahta Minare situé au bout de la rue, qui est toujours en fonction, et possédait lui aussi une *mikva*. Ce bain marque la limite, vers Fener, du quartier juif.

LA KASTURIYA (Illus. 52-55)

Les deux quartiers situés vers le haut du faubourg, Kasturiya et Içtipol, sont séparés de Balat Aryentro par des rues où la population était assez mélangée, avec une dominante grecque.

On montait à la Kasturiya de Balat, au début du siècle encore par des escaliers : *las eskaleras de la Kasturiya*, disposés à la rencontre des rues Kürkçü çeşme et Püskülü. Ses escaliers ont disparu, il reste des ruines de toutes sortes sur cette colline nue, notamment celles très anciennes d'une maison de briques, du type phanariote contenant un *hamam* à demi effondré. Devant cette construction il y eut un temps dans les années 20, un *gazino* ou café de plein air où les Juifs se rendaient le dimanche, mais il ne dura pas longtemps.

Le quartier de la Kasturiya auquel on arrive ensuite était constitué de quelques rues entre la synagogue et les remparts et autour de l'école. Pour avoir une idée de sa population il faut savoir qu'en 1865 le quartier comptait 96 votants et 2 élus aux élections communales sur les 886 votants et 10 élus de Balat.⁷⁰ La Kasturiya de Balat est un quartier aux rues claires où demeuraient en principe des familles aisées, comme les B., verriers, les Z., antiquaires, les P., fabricants de fez.

⁷⁰Cf. Galante (Abraham), *Documents officiels turcs concernant les Juifs de Turquie*, İstanbul 1931, pp. 242 à 245.

La Synagogue de la Kasturiya

L'entrée principale de la synagogue, dont il ne subsiste que la porte et le mur d'enceinte, se trouve rue Hoca Çakır. Fondée en 1453 par une centaine de familles juives venues de Castoria, la synagogue existait encore en 1937. La porte principale date de 5653, soit 1893.

Elle comportait plusieurs bâtiments. A gauche en entrant se trouvait une chambre de service pour les *gabayim*, les employés de la synagogue, où l'on distribuait la *matza*, à Pâque. Il y avait ensuite quelques marches de marbre qui menaient à la grande synagogue, qui pouvait contenir 150 personnes environ. Elle avait une coupole de bois décorée de peintures, cinq grands lustres et une *azara* de bois peint. Ce bâtiment fut réparé en 1801 comme en témoigne un ordre rédigé à cette époque.⁷¹ L'électricité y fut installée tard, vers 1935, grâce à une collecte organisée par un *gabay* de la synagogue, M. Yontov Sullam, professeur de *maftirim*, chants religieux, à la Kasturiya, qui y donna un récital avec sa famille.

En face, dans la cour, se trouvait un *midrache*, une petite salle que l'on ouvrait pour les prières du matin et pour les fêtes de *Roch Hachanah* et de *Yom Kippour*, quand la synagogue est trop pleine. Ce *midrache* fut reconstruit, semble-t-il en 1865, à moins que l'ordre de reconstruction ne concerne la deuxième pièce.⁷²

Avant d'arriver à celle-ci, et juste après le *midrache*, il y avait une citerne qui jouait le rôle du puits au-dessus duquel on secoue rituellement ses péchés, afin de s'en débarrasser lors de la fête de *Roch Hachanah* qui célèbre le début de l'année juive. Avec

cette citerne on trouvait deux fontaines où on lavait les morts.

Un peu plus loin s'élevait la seconde pièce qui pouvait accueillir 75 personnes et était bien plus simplement décorée que la première. Elle était toute en bois, avec un sol de marbre. Elle recevait les invités lors des grandes fêtes.

Au-dehors de l'enceinte, face à l'entrée principale, se trouve encore ce qui fut l'*odjara* de la synagogue. C'est une très ancienne construction de briques et pierres, aux murs épais, avec une porte basse en forme d'arche. Elle sert aujourd'hui, de dépôt à un marchand de bicyclettes.

La Kaza de los Paltis

A côté de cette très ancienne bâtisse se trouvait la *kaza de los Paltis*, la maison appartenant à la famille Palti. Cette famille importante avait compté un médecin du *Saray*. La maison existait déjà au début du XIX^e siècle, et au début du nôtre, trois familles de Palti y vivaient à l'aise, alors que le rez-de-chaussée était loué. Pendant la première guerre mondiale Mr. Isak Palti, fabricant de fez à la *kanfapaná* de Balat et *muhtar* de la Kasturiya y habitait. Le souvenir de cette maison est resté à travers une expression ironique qui salue dans toute la communauté d'Istanbul l'annonce de voyages mirifiques : *a tomar aver la kozina de Palti* (il s'en va prendre l'air dans les toilettes des Palti). Cette célébrité leur fut conférée par le fait que la maison avait un très grand jardin dont les rosiers grimpants parvenaient jusqu'aux fenêtres des toilettes. Il était coutume en effet, d'avoir à cette époque des jardins bien entretenus. On y trouvait toujours un pied de *ruda*, la rue, plante odorifère qui jouait un grand rôle dans les cérémonies comme dans les superstitions. On en offrait par exemple un bouquet aux jeunes accouchées pour éloigner d'elles le mauvais sort. On y trouvait aussi quelques arbres fruitiers dont l'indispensable prunier aux prunes aigres, ou

⁷¹Cf. Galante (Abraham), *Histoire des Juifs d'Istanbul*, Tome I, Istanbul 1941, pp. 152 à 155.

⁷²Cf. Galante (Abraham) *Documents officiels turcs concernant les Juifs de Turquie*, Istanbul 1931, pp. 242 à 245.

avramilás, dont les Juifs d'Istanbul font un grand usage dans leur cuisine.

Les maisons de la Kasturiya, en haut de la colline, ont souvent un balcon, formé par une avancée de l'encorbellement du premier étage, et couvert d'une treille, d'où l'on pouvait admirer le paysage.

Dans la rue Eğri Kapı, ou Mumhanesi, face au mur de la synagogue se trouvait au début du siècle l'école de la Kasturiya, qui était un *Talmud Torah*. En 1929, elle n'est plus signalée comme école sur le plan de Pervititch.⁷³ Pendant la première guerre mondiale, on y enseignait encore l'hébreu et le judéo-espagnol. Toutes les maisons situées autour de la synagogue appartenaient à des familles juives. Dans l'une d'entre elles, à côté de l'école, résidait Mme Mazaltuça L. la *komadre*, sage-femme réputée de la Kasturiya et l'une des rares à être en son temps diplômée de l'Empire ottoman. Elle partit en 1921 exercer à Kuzguncuk. Dans le bas une impasse : "İsrael çıkmazı" a gardé dans son nom celui d'un ancien habitant juif.

Au carrefour des rues Ulubatlı et Limoncu, se trouvait la maison du rabbin de la Kasturiya Mr. David K. En face, à l'angle des deux mêmes rues qui formait, si l'on peut dire, le cœur de la Kasturiya, se trouvait la boutique de l'épicier juif du quartier : Jak A. A côté, un long bâtiment ne comportant pas d'étage et remontant une bonne partie de la rue Limoncu, au n°2, fut le siège de la section makabiste de la Kasturiya, puis celui de *Ha Hemla*. De l'autre côté de la rue Ulubatlı, s'élevait un groupe de maisons dites *las kazas de Alfasa*, aujourd'hui démolies.

La Chichané

Dans la muraille du palais de Tekfur, dans l'angle de la rue Şişhane, il y avait au début du siècle une sorte de grotte, qui servait

⁷³Cf. Pervititch, *Plan d'assurance*, Corne d'Or-Eğri Kapı, Istanbul 1929, pl. 30

de dépôt aux pompiers juifs de la Kasturiya. Leur équipe nommée *Tekirsaray meydanı* avait pour chef David Taragano. Le *saka*, le porteur d'eau, de la Kasturiya, Ezra, portait la lanterne dans cette équipe. Cette partie du quartier était appelée *las kalés* par les juifs qui y résidaient.

La rue Şişehane sokak déjà notée sur les plans de la municipalité de la fin du XIX^e siècle⁷⁴, semble tenir son nom de la présence de l'atelier de verrerie où travaillait M. Eliya S. souffleur de verre surnommé "la Kara kemada", le visage brûlé. Vers 1905 il exerçait son art et les enfant des écoles venaient visiter l'atelier. Certaines veilles personnes se rappellent qu'il y avait un grand feu allumé près de l'atelier qu'ils nomment *la chichané*. La famille S. qui fit par la suite le commerce du verre d'importation est souvent mentionnée au nombre des notables de la Kasturiya.

Au début du siècle, les hommes se retrouvaient à la *kahvane* de Yusef Toros, surnommé Yusefaçi, située près de la synagogue, vers la Lonca. Ce café n'existe plus aujourd'hui. Les Juifs ne dédaignaient pas non plus de fréquenter la taverne d'un Grec, Podromos, la *meyana de Podromos*, dont le souvenir s'est perpétué parmi les anciens habitants de la Kasturiya.

LE CIMETIÈRE D'EĞRİ KAPI

Au-delà des fortifications s'étendait le cimetière d'Eğri Kapı où fut enterré en 1497, le grand rabbin Moşe Kapsali. On y enterra jusqu'en 1839, date à laquelle le grand rabbin Samuel Haïm conseilla de transporter les morts à Hasköy, compte tenu du manque de place à Eğri Kapı. Mal protégé, le cimetière fut pillé quelquefois, ce qui justifia en 1875 une intervention du *locum tenens* du rabbinat auprès du ministère de l'*evkâf* (les biens

⁷⁴Y. Ekrem Hakkı Ayverdi, *19uncu Asır İstanbul Haritası*, 1958.

religieux).⁷⁵ A l'heure actuelle il est complètement abandonné.

LE QUARTIER D'ICHTIPOL

(Illus. 56-58)

Dans une rue qui joignait la Kasturiya et Ichtipol, une rue en escaliers qui pourrait bien être Merdivenli sokak, se trouvaient au siècle précédent toute une série de maisons de bois à un étage appartenant à la famille Palti, qui furent détruites par un incendie.

Il est à remarquer que dans le quartier d'Ichtipol les maisons sont pour la plupart en bois. Les plus belles font face à la synagogue aux numéros 63, 65 et 67 de la rue Salma Tomruk. Les familles qui y résidaient, comme les Gomez, les Palti, étaient liées à celles de la Kasturiya. Les maisons sont de belles constructions, sur le même modèle, avec des murs de côté en briques et des façades de bois, des encorbellements au premier étage, un rez-de-chaussée surélevé avec une porte à laquelle on accède par quelques degrés de marbre dans un renfoncement. Au deuxième étage, un balcon de bois est protégé par un auvent et une avancée du toit, et décoré de balustrades et d'arabesques de bois ouvragé. A côté, au n°69, se trouve une maison plus modeste typique de ce quartier. Elle est au fond d'un *kortijo*, une cour, contenant le puits où l'on puisait l'eau pour le service de la maison, et un jardin planté d'arbres fruitiers.

La Synagogue d'Ichtipol

La synagogue d'Ichtipol, aujourd'hui fermée et en ruines, est elle aussi en bois. Assez petite, elle est protégée par une enceinte de briques et une porte de fer, et elle est décorée par un vitrail au double motif d'étoiles de David enchâssées dans une fenêtre ronde. De part et d'autre on peut voir

⁷⁵Cf. Galante (Abraham), *Histoire des Juifs d'Istanbul*, Tome I, Istanbul 1941 pp. 177-178.

deux grandes fenêtres arrondies en haut. Celles qui sont situées à l'arrière de la synagogue ont été obstruées, et cette façade aveugle n'est marquée que par une sorte de cheminée cylindrique en briques et la répétition du même motif de vitrail en forme de double étoile.

Fondée par les Juifs venus d'Ichtip ou Chtipo, en Macédoine, elle appartenait donc à la communauté romaniote.⁷⁶ Elle dut brûler dans les dernières années du siècle précédent, puisqu'on trouve un ordre daté de 1899 dans les registres du gouvernement, concernant la reconstruction sur les fondements existants de la synagogue brûlée.⁷⁷

A en juger par le nombre d'électeurs, 91, de la commune ou *hachgaha*, en 1865, Ichtipol avec l'élu était le plus petit quartier juif du faubourg de Balat.⁷⁸

Signalons encore, tout près de la synagogue une belle maison de bois en ruines, dans un grand jardin entouré d'un muret de pierres. Située face à la rue Merdivenli Hamam, dans une petite montée, cette construction isolée comporte un étage en avancée sur toute la façade. Assez vaste, elle compte six hautes fenêtres, au premier étage, sur le devant. Elle est encore surnommée le *hahambaşlık*, ce qui laisse à supposer qu'elle fut la demeure d'un rabbin, probablement celle du *mare de atra* de cette circonscription.

Ichtipol est le dernier quartier juif appartenant à Balat. Situé au-dessous de Kahriye Cami, il est un peu une enclave dans le quartier grec.

⁷⁶Cf. Galante (Abraham), *Documents officiels turcs concernant les Juifs de Turquie*, Istanbul 1931, p. 245.

⁷⁷Cf. Galante (Abraham), "Synagogues d'Istanbul", *Revue Hamenora*, Juillet-Août 1937, Istanbul, p. 10.

⁷⁸Cf. Galante (Abraham), *Histoire des Juifs d'Istanbul*, Tome I, Istanbul 1941, pp 152 à 155.

II. LA VIE QUOTIDIENNE A BALAT

LES RELATIONS INTERCOMMUNAUTAIRES

Les relations avec les communautés voisines, particulièrement les Grecs, si elles étaient dans l'ensemble assez bonnes traversaient des crises périodiques. En 1867 les Grecs de Balat prirent ombrage, par exemple, d'un épouvantail en forme de croix dans un jardin juif et organisèrent avec leur compagnie de pompiers de sanglantes batailles qui ne prirent fin qu'avec l'intervention du grand-rabbin Yakir Gueron et du patriarche grec.¹ Une autre crise survint en juin 1874² entre Balat et Fener en raison de la disparition d'un enfant grec. Le journal grec *Typos* évoqua largement le meurtre rituel, calomnie selon laquelle les Juifs prépareraient la *matza* de Pâque avec du sang d'enfant chrétien, croyance très répandue dans le peuple, tant chez les Grecs que chez les Turcs où la menace du "tonneau aux aiguilles", *iğneli fiçi*, servait à dissuader les enfants de traîner dans les rues. On leur racontait que les Juifs plaçaient leur victime dans un tonneau parsemé de clous et d'aiguilles afin que le sang s'écoulât lentement de ses plaies. La sottise et l'invraisemblance d'un tel conte ne découragea pas les fanatiques, puisqu'il fallut l'intervention du grand rabbinat et un ordre impérial pour faire cesser les troubles. Le journal *Typos* fut suspendu.

Au moment de leurs Pâques, les Grecs fabriquaient souvent un mannequin déguisé en rabbin qu'ils promenaient dans les rues en lui jetant des détrit. Dans les années 1925, l'un de ces cortèges venu de Köprübaşı, entre Fener et Balat, s'aventura dans le quartier des Juifs. Ceux-ci eurent tôt fait de rassembler leurs hommes derrière leurs équipes de pompiers, et se battirent avec les Grecs qui avaient fait de même. Prenant l'avantage, ils

¹Cf. Franco (Moïse), *Essai sur l'histoire des Israélites de l'empire ottoman*, Paris 1897, p. 174,

²Cf. *idem* p. 228-229.

les poursuivirent jusqu'au patriarcat de Fener, et il fallut l'intervention de la police pour régler la situation. Comme on le voit les autorités turques jouaient le rôle de médiateurs dans ces conflits.

De la même façon les bagarres entre écoliers pouvaient dresser les communautés l'une contre l'autre. A la sortie du lycée, les batailles étaient fréquentes entre les collégiens juifs et les élèves du lycée arménien de Balat, qui regagnaient la Lonca. Les insultes et jets de pierre étaient monnaie courante, mais restaient sans conséquence tant que les adultes ne s'en mêlaient pas.

En général cependant les relations étaient bonnes et les cas de bon voisinage fréquents, ainsi que l'attestent les anciens habitants de chaque communauté. Le Samedi les voisines grecques ou arméniennes leur faisaient du café, et chacun avait soin d'honorer l'autre lors de ses fêtes. Les Grecs du quartier offraient à Pâques des œufs colorés à leurs voisins juifs, qui offraient à leur tour le gâteau de *Pesah* à leurs voisins chrétiens ou musulmans.

En effet les Turcs habitaient également nombreux à Balat quoique nos informateurs évoquent rarement d'eux-même leur présence, disséminée dans le faubourg qui comptait pourtant neuf mosquées.

Cependant leur présence est sensible dans les récits, même lorsqu'elle n'est pas directement évoquée.

De fait on l'a vu, les autorités turques jouent dans le faubourg, au début du siècle un rôle d'assistant des autorités juives (comme l'officier de police turc qui accompagnait le gabay de la synagogue pour la fermeture des commerces le vendredi soir) ou d'arbitre entre les différentes communautés lors des conflits. Assistance réciproque : au début du siècle le pharmacien de Balat Aryentro prévient les autorités dès qu'il est appelé à soigner les blessures après une bagarre entre mauvais garçons. En effet dans

dans la zone des échelles, où les bateliers laz sont nombreux et les fiers-à-bras juifs également, les contacts et les querelles sont fréquents. Nous avons déjà parlé de Perendeoğlu mais il faut préciser qu'il ne représentait pas un cas d'exception.

Mises à part ces relations conflictuelles mais suivies entre les marginaux des deux bords, les relations entre les familles juives et turques étaient quant à elles réduites à leur plus simple expression à l'intérieur du quartier. Nos informatrices consultées disent que leurs voisines turques ne sortaient pas de chez elles, ce qui est très exagéré, pour s'en expliquer. Mais il faut aussi rappeler que les Juives ne parlaient pratiquement pas le turc ou fort mal. D'autre part la crainte que l'on avait de ceux qui se trouvent être *los patronos del pais*, les maîtres du pays, se manifeste notamment dans le fait qu'on hésite à les nommer directement, les désignant du terme *los vedres*, les verts (en raison de la couleur symbolisant l'Islam).

Cependant là encore une convivence de fait, harmonieuse, au dire des Turcs comme des Juifs s'établissait. Ainsi les commerçants adaptaient leurs horaires et leurs produits aux goûts de leurs principaux clients : le boulanger turc de la porte de Balat vendait de la *mersa*, rate rôtie aux enfants qui sortaient de l'école juive, le confiseur turc fabriquait à Pâque du sirop blanc, *charope blanco de pesah* que les Juifs consomment pour cette fête. En échange les Juifs savaient rendre leur présence discrète, comme il sied à des "invités polis" ainsi que nos interlocuteurs le recommandent souvent. C'est ainsi que se rendant aux bains, les femmes emportaient des *meze* à la turque, qu'elles n'avaient pas l'habitude de manger chez elles pour ne pas choquer les usages des clientes turques du bain.

Quand la population turque devint majoritaire dans le quartier, après les années 40, les Juifs redoutant les mariages mixtes,

mal considérés, y virent une raison supplémentaire pour quitter le faubourg.

LES FÊTES RELIGIEUSES

La rue vivait à Balat au rythme des fêtes religieuses. Avant la fête de *Purim*, on dressait aux alentours des synagogues des étalages de sucreries et de petits jouets. On vendait des *koladikos*, sorte de chaussons remplis de bonbons. On organisait des loteries, et les enfants circulaient la nuit d'une maison à l'autre pour quêter des sucreries en chantant des chansons comme celle-ci :

Purim purim lanu
Pesah en la mano
Ya vino enverano
para ir al kampo

(Pourim Pourim pour nous, Pâque dans la main. Voici l'été venu pour aller à la campagne)

Dans la rue encore, on jouait aux dés : *los dados de Purim*. Le jour même de la fête, on défilait par les rues avec un pantin représentant Aman, que l'on rudoyait, puis brûlait. Les vendeurs de pâtisserie proposaient les gâteaux appelés "oreilles d'Aman" que l'on a coutume de manger à cette occasion. Les écoles juives donnaient des représentations théâtrales, et les organisations de charité de Balat (dans les années 50, *Hevra Kedoşa*, *Gemilut Hasadim*, *Bikur Holim* et *Matan Baseter*, en 1915 "Les Dames Israélites", pour les pauvres et *Chemirat Holim* pour les malades, en 1894 *Karidad i Relijion* pour les élèves des *talmud torah*, et *Heset ve Hemeth*, pour ne citer que les principales),³ recueillaient lors de cette fête les dons pour leurs œuvres.

³Cf. Galante (Abraham), *Histoire des Juifs d'Istanbul*, Tome I, Istanbul 1941 pp. 218 à 220.

Pour *Pesah*, la Pâque juive, le *sanmaz*,⁴ en quelque sorte le bedeau de la synagogue parcourait les rues, dès le premier matin de la fête, à dix heures, en psalmodiant : *ya empeso la biyüük hames*, phrase qui annonçait le début des restrictions alimentaires. Dès les premiers mots les mères se hâtaient d'ôter les moindres restes de pain de la maison. A Balat entre les deux guerres on fabriquait encore plusieurs sortes de pain azyne, avec du vin, du jus d'orange, et plus ou moins épais. La catégorie la plus fine portait le nom de Galas, puis venait Marsilia, et enfin Triesta, la plus épaisse. Cette fabrication était souvent à l'origine de conflits avec le rabbinat car certains marchands de *börek*, peu scrupuleux, cuisaient dans leur four ordinaire des pains non conformes aux prescriptions, ou *hames*. Les gens pauvres en achetaient en dépit des interventions du rabbinat parce qu'ils étaient moins chers. L'un de ces *börekçi* de Balat, résista si bien aux tentatives du rabbinat qui envoya même des policiers de la municipalité fermer son four, que le rabbinat pour sortir de l'impasse n'eut d'autre recours que de le nommer au four de Galata, comme préposé à la fabrication de la *matza* cachère.

La fête des cabanes, *Sukhot*, était très respectée à Balat, d'où l'utilité d'avoir toujours un jardin ou du moins un balcon pour y construire la cabane. Pour *Simha Torah*, la fête de la loi, les enfants organisaient la nuit des processions avec des bougies, faisant le tour de la synagogue en chantant cette chanson qui mêle l'espagnol et l'hébreu :

*Mipiyel mipiyel
mevorah kon Israel
De boka del Dyo*

*ya semos benditchos
a todo Israel
No ay fuerte
komo Adonay*

⁴La transcription exacte serait "samaz" mais nos informateurs prononcent ainsi.

*i no ay benditcho
komo Ben Avram
No ay santa
komo muestra ley
No ay kyen la melde
komo Israel*

(Qui comme Lui (bis) Béni avec Israel Par la bouche de Dieu nous sommes bénis tout Israel entier Nul n'est aussi fort que notre Dieu et nul n'est béni comme le fils d'Abraham Rien n'est plus saint que notre loi Nul ne peut la lire si bien qu'Israel).

Pour la fête des fleurs *Chavuoth*, les familles juives organisaient des pique-niques. De Balat ils louaient une barque et se rendaient à la *Ketaná*, c'est-à-dire à Kâğit hane, les Eaux-douces d'Europe, au bout de la Corne d'Or. Lorsqu'on rompait le jeûne de *kippour*, on se rendait aussi en barque à la *Ketaná*. Au début du siècle, bien sûr, car dans les années 50 on se rendait simplement dans les jardins du côté de Fener. Si les fêtes sont toujours respectées, toutes ces coutumes ont aujourd'hui disparu.

Chabad et Alhad

Le quartier vivait tout entier selon l'ordonnance de la semaine juive. A la fin du siècle précédent dès le vendredi soir, le *sanmaz* de la synagogue parcourait les rues en (chantant : *Asender k'es tadre*, (allumez, il est tard), ce qui marquait le début du sabbat. Jusqu'au début de ce siècle, on fermait les portes de la *Kanfananá*, et la semaine de travail s'arrêtait. Le vendredi vers cinq heures, le *gabay* de chaque synagogue, accompagné de représentants de la loi turcs, parcourait les rues, et se chargeait de l'observance de la règle religieuse, obligeant tout le monde à fermer boutique. Les rares commerçants non juifs se pliaient à cet usage, à cause de la fermeture du quartier des boutiques, ou bien faute de clientèle.

Dès lors, n'ayant plus le droit de toucher au feu ni aux lumières, les Juifs avaient recours à défaut de voisine chrétienne, aux services des *ateşçi*, sujets musulmans qui parcouraient les rues, le vendredi soir et le samedi, rallumaient les feux ou réchauffaient la nourriture pour quelques sous. A Balat, il s'agissait le plus souvent de gitanes de la Lonca, appelées *atehdjiyas* en judéo-espagnol.

Le matin du samedi, le *sanmaz* appelait par les rues à la prière du matin : *Altos sinyores, ya van a dizir Baruh chemah*. L'après-midi, après le service religieux les hommes se réunissaient dans les maisons pour boire du raki accompagné de *meze* (hors d'œuvres) froids et bavarder. Après cela les familles "endimanchées" se rendaient visite, plutôt en fin d'après-midi. Une des distractions favorites consistait à aller écouter de la musique à la turque dans un des *gazino*, proche du quartier. Indépendamment de celui qui se trouvait en haut des escaliers de la Kasturiya et qui eut une très courte existence, c'est sans conteste celui de Sarikoç, situé près de l'échelle de Fener qui était le plus en vogue. Dans l'une des chansons populaires judéo-espagnoles *Ermoza sos en kantida...* l'un des nombreux couplets commence par cette phrase : *En el gazino del Fener ay un saksi de rozas*, c'est-à-dire : "dans le café de Fener, il y a un pot de fleurs"... L'autre café à musique que les Juifs fréquentaient était situé à l'opposé, à Eyüp, au bout de la Corne d'Or. Dans ces *gazino* avaient souvent lieu les premières entrevues entre promis et promise et leurs familles, après que les pères se fussent mis d'accord par l'entremise d'un *kazamentero*, ou marieur. Ceux-ci, hommes ou femmes, tenaient à la main un parapluie, quel que soit le temps, comme insigne de leurs fonctions. Après la rencontre le promis marquait par un signe convenu à l'avance entre le *kazamentero* et lui, si la jeune fille lui convenait et la date des fiançailles (*el espozoryo*) était fixée. Les jeunes gens avaient alors le droit de marcher côte à côte et de se promener, mais toujours en compagnie. La

rupture des fiançailles était une affaire grave qui exposait la réputation de la jeune fille qui n'osait plus paraître en public. *El espozoryo* était un acte officiel requérant l'intervention du rabbin tout comme sa rupture.

Outre la promenade au gazino, les soirées de samedi, appelées *notche de alhad*, nuit du dimanche, on se réunissait dans les maisons pour jouer en famille aux *findjanes*, jeu qui consiste à découvrir un objet caché sous une tasse en les retournant une à une et chacun à son tour. On distribuait des gages qui amusaient l'assistance. On jouait aussi à la tombola, jeu de loto, où les numéros étaient annoncés de façon comique par le maître du jeu. Le dimanche, la semaine de travail reprenait son cours.

LES ENFANTS

Les tout petits enfants, surtout dans les familles où les naissances étaient nombreuses, et lorsque les mères n'étaient pas aidées à la maison, étaient conduits à la *mestra*, sorte de crèches qui n'avaient pas toujours très bonne réputation. C'étaient des portefaix qui venaient le matin chercher les enfants pour les conduire à la *mestra* et qui les ramenaient le soir. Les rues étant souvent boueuses, ils chargeaient un enfant sur le dos et en prenait un autre sur chaque bras. Ces *mestras de basines*, surnommées ainsi par dérision (littéralement, crèches des pots de chambre), étaient surtout fréquentées par les enfants de familles pauvres, ce qui ajoutait encore à leur discrédit. Mieux considérées étaient les *eskolikas*, petites écoles qui en l'absence de *gan Yeladim* jouaient le rôle d'écoles maternelles. Elles étaient tenues, chez elles, par des dames, pour la plupart d'anciennes maîtresses d'école, qui enseignaient des rudiments de français, des chansons, un peu de lecture. Dans les années 20, l'école de madame Aneta était réputée. Quant à madame Aneta elle était l'objet de chansonnettes satiriques fredonnées par les petits du quartier :

A madame Aneta
le kayó la teta
La buchko i no la topó.

(madame Aneta le sein lui est tombé Elle l'a cherché sans le trouver) avec sans doute un jeu de mot sur *la teta*, le sein en judéo-espagnol dans le langage familier, et la tête qu'elle a perdue, et qui ressemble à ce mot-là, malice d'enfants qui apprenaient le français. Si les *mestras* sont une institution ancienne, qui existait déjà au siècle précédent, les *eskolikas* sont plus récentes.

Les garçons allaient ensuite dans l'une des écoles primaires dépendant d'une synagogue que nous avons pu voir à Balat. Ces *maazike tora* étaient au siècle précédent de sinistres endroits si l'on en croit les observations du Révérend Löwy : [à Istanbul] "plus de 2500 garçons entre 4 et 12 ans sont entassés ensemble dans 70 à 80 pièces, qui sauf rare exception sont sans air et malsaines". Il ajoute que les horaires sont de 9 heures quotidiennes, que leurs professeurs sont ignorants, et se bornent à faire traduire sans rien expliquer, des fragments de textes religieux en judéo-espagnol.⁵ Ceci, à la fin du XIX^e siècle. Le roman d'un membre de l'Alliance Israélite Mr. Navon, dont l'action se déroule à Balat, nous donne une description semblable : "... dans une boutique désaffectée, une vingtaine de marmots ânonnaient des prières en langue hébraïque sous la férule d'un magister borgne." Les observations de l'auteur portaient sur le tout début du siècle, mais les membres de l'Alliance Israélite étaient connus pour leur virulence vis à vis de ces écoles de quartier.⁶

Après l'école, les enfants, quand ils n'aidaient pas leurs parents, jouaient dans les rues aux osselets, *los kotches*, et l'été avec des hannetons qu'on élevait dans des boîtes

⁵Cf. Löwy (Rev.A.), *The Jews of Constantinople*, London 1890, 11p., p.5

⁶Cf. Navon (A.H.), *Joseph Perez*, Paris 1925, p. 10.

d'allumettes pour les faire voler avec un fil, *las mavlatchas*.

Les jeunes filles en attendant un parti aidaient leur mère ou se plaçaient chez des couturières qui les aidaient à préparer leur trousseau ou leur apprenaient un métier. La plus célèbre d'entre elles madame Roza Almaleh, habitait non loin de la synagogue d'Ahrida entre les deux guerres et tenait de véritables classes de couture .

Comme on l'a vu elles recevaient une moindre éducation que leurs frères et quittaient l'école plus tôt. Au siècle précédent elles étaient mariées très jeunes ainsi que les chroniqueurs s'accordent à le rapporter.

Les plus pauvres étaient placées comme servante, "mosa" dans des familles plus aisées, ou bien travaillaient pour aider leur famille particulièrement s'il n'y avait pas de fils aîné. Ainsi, auprès d'un père commerçant tenaient-elles la comptabilité avec les rudiments appris dans les écoles de l'Alliance. D'autres fois encore elles travaillaient à domicile : dans le haut de Balat, par exemple, existaient plusieurs entreprises familiales qui fabriquaient des cigarettes ou des emballages. Après la République, quand fut créé le monopole d'état "tekel", toutes partirent travailler à la fabrique de Cibali, peu éloignée, dont les ouvrières étaient pour la plupart des Grecques, des Juives et des Arméniennes des faubourgs avoisinants. Il arrivait aussi que telle ou telle jeune fille allât travailler à Istanbul dans une boutique ou un bureau ; cependant la plupart des familles renonçaient à faire travailler leur fille à l'extérieur tant pour des raisons de décence ou de statut social que pour des questions religieuses, l'obligation de chômer le samedi n'y étant pas toujours respectée.

Les jeunes filles plus aisées quant à elles avaient à cœur de participer aux activités des organismes de bienfaisance et l'un de ces

emplois consistait à être infirmière bénévole à l'hôpital Or Ha Haim.

Le temps des femmes était aussi partagé inégalement suivant leur fortune. Si les mariages étaient précoces à la fin du siècle précédent, les enfants étaient nombreux et rapprochés, ce qui obligeait les mères à recourir aux "mestras". Qu'elles soient aidées ou non par des bonnes ou des parentes, les femmes avaient en charge l'économie domestique, l'entretien de la maison, l'éducation des enfants et le respect des règles religieuses et de l'observance des fêtes.

Leurs distractions étaient les fêtes privées, domestiques ne réunissant que des femmes, telle que celle où l'on coupait la première chemise de l'enfant à naître : "kortar fachadura".

Du même type étaient la visite du trousseau de la future mariée, la cérémonie du bain de la mariée la veille de son mariage, la compagnie faite à la jeune accouchée la première semaine. Des cérémonies aujourd'hui disparues nous furent rapportées par des informatrices âgées telle que la proclamation de la nubilité de leur fille, au cours de laquelle on offrait aux voisines et amies qui en répandraient la nouvelle, du sirop rouge au clou de girofle que les Turcs appellent *lohusa şerbeti*. Enfin une autre cérémonie dont il ne subsiste que le souvenir, remontant au siècle précédent, consistait pour une femme âgée à convier ses amies à une fête où elle coupait son linceul : "kortar mortaja".

Mais la distraction la plus répandue parmi les femmes était les parties de cartes qui recouvraient eu même temps un aspect de pratique de charité de l'ordre des kermesses. En effet les dames les plus aisées décidaient d'aller jouer de préférence chez une veuve à laquelle elles allouaient un pourcentage non négligeable de leurs gains. Ou bien, tout au long des parties une fraction de la mise était réservée à l'une des nombreuses associations

nombreuses associations charitables de Balat au sein desquelles ces personnes étaient actives.

LES MÉTIERS

Le rabbin

Un personnage essentiel de la vie du quartier était le rabbin, qui cumulait de nombreux offices. Professeurs d'hébreu ou de religion dans les *talmud tora* et *maazike tora*, conférenciers, comme Rebi Şimon Asayas, très célèbre à Balat autour des années 30, on avait également recours à eux pour arranger des fiançailles, trouver une maison à louer, ou régler un différend. Dans une affaire qui opposa Liya Kavé, fier-à-bras juif bien connu à Balat, au bandit turc Güzel Hasan, on eut justement recours à l'entremise de Rebi Şimon Asayas. Güzel Hasan ayant gravement blessé Liya Kavé dans le café de Zakaryas qui avait la préférence de ce dernier, se mit à redouter la vengeance de celui qu'il avait laissé pour mort. Il sollicita tout d'abord l'intervention du capitaine de la compagnie de pompiers à laquelle appartenait Liya, mais il refusa de s'entremettre. Güzel Hasan, bien conseillé, s'adressa alors au rabbin Asayas qui usa de toute son autorité pour contraindre Liya, hospitalisé à Or ha Haim, d'accepter la réconciliation, et servit de témoin à celle-ci.

On avait enfin recours à certains rabbins dans le cas de maladies inexplicables, attribuées presque toujours à l'*espanto*, la peur, ou au mauvais œil, et dans les affaires de fantômes, les redoutables *mijores de mozotros* (les meilleurs d'entre nous), que l'on ne saurait désigner à haute voix autrement que par cet euphémisme. A cet office s'entendait, au début du siècle, Rebi Moche, connu sous le surnom de *haham kocho de Balat*, le rabbin boiteux. On faisait appel à lui pour exorciser les victimes, trouver les personnes *akompanyadas*, c'est-à-dire accompagnées par les esprits, et les en

délivrer par des formules, pratique que l'on appelait *aprekantar*.

La voyante

On avait également souvent recours aux services des voyantes, *laz endivinas*, comme madame H. qui résidait au début du siècle sur l'avenue, en face de la synagogue de Selaniko, et qui lisait dans les cartes.

Tavernes et cafés

Balat ayant été de tous temps célèbre pour ses tavernes, il est difficile de ne pas parler de cet élément de la vie du quartier même si nos informateurs sont très discrets à ce sujet. En 1812⁷ un certain Çuhacioğlu est propriétaire de la plus célèbre meyhane de Balat, vers 1825 les cahiers du *Bostancıbaşı* relèvent les noms des marchands de vin, İsağ et Yakovaci, pour la seule zone de Karabaş où ils possédaient des *yahudhâne*⁸. Vers 1880, parmi les tavernes, les *meyhâne* les plus réputées d'Istanbul, Reşad Ekrem Koçu⁹ ne cite pas moins de 21 noms pour l'ensemble des quartiers de Balat. Il en compte cinq fameuses à Tekfur saray, c'est à dire à la Kasturiya, dont deux au moins tenues par des Juifs : Enserci Mişon et Çubukçu Nesim, huit à Balat dont celle de Yasef et d'Enserci Nesim, deux à la Lonca : Aynali et Yavaşko dont le propriétaire est juif, et dont l'auteur pense qu'elles n'en forment peut-être qu'une seule,¹⁰ et six hors de la porte de Balat dont celle d'Hacı Avram, les autres portant des noms turcs qui ne permettent pas en général de savoir si leurs propriétaires étaient ou non juifs (si ce n'est celle de "Yaum Balat" comme nous l'avons vu plus haut). Parmi les rares *meyhâne*

d'Istanbul méritant une mention spéciale pour leur abondante clientèle d'habitues, on relève le nom de Bahçeli à Balat. Encore ne s'agit-il là que des plus célèbres. On y buvait bien sûr mais on y récitait des poèmes, on y jouait de la musique, on y chantait et l'on y dansait. Un de ces danseurs ou *köçek*, Fistikçi Nesim, qui faisait partie d'un corps de pompiers juifs de Balat au temps du Sultan Hamid,¹¹ c'est-à-dire à la fin du siècle dernier est resté célèbre.

Les cafés étaient également des endroits où l'on récitait des poèmes et où l'on jouait de la musique. Nous avons vu à Karabaş le café de Perendeoğlu et évoqué ses démêlées avec les bateliers lâzes. Les Juifs à Balat fréquentaient les cafés pour y jouer aux cartes, mais cela n'était pas bien vu. Il était encore plus mal considéré de fréquenter les tavernes. C'était le fait des pompiers, des vendeurs de rue, des bateliers, ou des bandits juifs de chaque quartier. La profusion de ces établissements à Balat s'explique plutôt par les autorisations faites aux Juifs en différentes époques de fabriquer et vendre du vin, nécessaire à leurs offices religieux, et du vinaigre.

En 1948 il y avait à Balat 30 cafés et 20 *meyhâne*.¹² Notons enfin que d'après nos informateurs, au début du siècle, sur dix tavernes huit étaient juives et qu'elles étaient toujours pleines.

Les bouchers

Les bouchers de Balat au nombre de trente en 1827¹³ étaient encore nombreux au début du siècle, surtout dans les quartiers d'en bas. En 1949, d'après une étude superficielle, ils auraient été au nombre de 14.

⁷Cf. Koçu (Reşat Ekrem), "Balat yangınları" *Istanbul Ansiklopedisi*, İstanbul, pp. 1977-1978.

⁸Cf. Koçu (Reşat Ekrem), "Balat", *Istanbul Ansiklopedisi*, İstanbul, p. 1962.

⁹Cf. Koçu (Reşat Ekrem), *Eski İstanbulda meyhaneler-Meyhane köçekleri*, İstanbul, sans date, pp. 2-3.

¹⁰Cf. Koçu (Reşat Ekrem), "Ayvansarayda Lonca meyhaneleri", *Istanbul Ansiklopedisi* p. 1650.

¹¹*Ibid.*

¹²Cf. Koçu (Reşat Ekrem), "Balat", *Istanbul Ansiklopedisi*, İstanbul, p. 1964.

¹³Cf. Galante (Abraham), *Recueil de documents officiels turcs concernant les Juifs de Turquie*, İstanbul 1931, p. 68

L'abattoir propre aux Juifs, noté vers 1825 dans le quartier de Karabaş, d'après les registres du *Bostancıbaşı* semble avoir disparu, rappelons-le avant la fin du XIX^e siècle.¹⁴

Les vendeurs de rue

Les rues de Balat étaient parcourues à toute heure du jour par de nombreux marchands ambulants qui faisaient partie du petit peuple du quartier, souvent également fiers-à-bras et pompiers.

Ezra, le porteur d'eau de la Kasturiya transportait deux seaux sur un bâton quand il ne tenait pas le phare des pompiers. A la Kasturiya également le *saka* Bitón apportait l'eau potable avec ses ânes. Les porteurs d'eau des quartiers d'en bas étaient juifs eux aussi.

Les plus en verve étaient certainement les vendeurs de fruits et de légumes qui cherchaient à attirer l'attention et la préférence des ménagères par des cris particuliers, des plaisanteries quelquefois douteuses, toujours en judéo-espagnol. Tel criait : *tomate, tomate, a komo la tomate, pimiyentón de boda* (La tomate, la tomate, comment est la tomate, un piment pour la noce) Tel autre *Ayşe de Beykoz kon l'awa de Terkoz* (Haricots frais de Beykoz avec l'eau de Terkoz).

Il est coutume en effet d'annoncer la provenance des fruits, certains faubourgs du Bosphore (comme Beykoz) ou des environs d'Istanbul étant réputé pour tel ou tel produit. Terkoz est un lac naturel qui alimente Istanbul en eau, c'est donc là sa spécialité ! On entendait encore : *Tresyen i sikuenta, pera almendra i şeftali* (A trois cent cinquante, la poire amande et la pêche). Autre manière des vendeurs de primeurs qui comparent souvent un fruit voire un légume

à un fruit rare ou cher qui a les faveurs du public, l'amande par exemple.

Citons enfin l'ineffable : *Portokales, charope, tokadikas son* (Les oranges, du sirop, elles sont un peu mâchées) Le charope est une sorte de crème blanche faite de sucre travaillé consommé à Pâque notamment. Les fruits mâchés étaient moins chers et nous rejoignons ici les observations faites par Sermed Muhtar Alus lors de sa première visite de Balat que nous évoquions au début de cet article.¹⁵

Dans la rue derrière la synagogue Tchana un autre vendait des œufs au cri de *Voyvooo* repris par tous les enfants du quartier qui le poursuivaient. Quant à Perendeoğlu, un marchand d'œufs de la famille du cabaretier, il n'hésitait pas à crier : *Mira guevo de ben Adam* que nous traduirons : voyez les œufs du fils d'Adam par respect de l'intention, ben Adam pouvant signifier "le fils d'Adam" comme "une honnête personne". Ce type de plaisanterie n'était d'ailleurs pas rare puisqu'on nous a cité un vendeur d'aubergines qui au début du siècle ne dédaignait pas de crier : *Mira, a boy de guevo, yuhaaa* (Regarde, de la taille d'un œuf) en désignant à la fois les aubergines et ses culottes bouffantes, le mot *guevo* ayant comme dans l'exemple précédent, la connotation sexuelle qui lui est courante.

Le fait que le souvenir de ces annonces ait survécu prouve l'efficacité du procédé qui consistait à choquer un peu les mentalités, et l'appartenance des vendeurs de rue au monde marginal et coloré des fiers-à-bras et des forts en gueule.

Le vendredi soir, on vendait des œufs cuits dans le four du boulanger, *guevos ruvyos*, œufs roux, qui font partie des repas froids du samedi, et là encore cela permettait semble-t-il d'écouler à meilleur marché une

¹⁴Cf. Koçu (Reşat Ekrem), "Balat" *Istanbul, Ansiklopedisi*, Istanbul, p. 1964.

¹⁵Cf. Koçu (Reşat Ekrem), "Balat", *Istanbul Ansiklopedisi*, Istanbul, p. 1962.

marchandise qui n'était pas toujours de la toute première fraîcheur.

D'autres vendeurs proposaient aux gens *Reyá i papada*, c'est-à-dire la trachée et les poumons, car rien ne se perdait, même les plus bas morceaux. Il y avait enfin abondance de vendeurs de toutes sortes de poissons salés, marchandise très prisée par les Juifs d'Istanbul. On vendait ainsi des *gupas*, petit poisson qu'on salait, au cri de : *La gupika, almástiga* (La petite *gupa*, c'est de la résine [la *mastika*])

On vendait aussi, avant l'été, très exactement en *tyempos de letchugua*, au temps de la laitue, des *liparidas*, minuscules poissons séchés vendus au cornet le vendredi soir pour être grignotés comme les pépins de courge durant la longue veillée. Le marchand les vantait ainsi : *Liparida, toda havyarliya, toda chalvarliya* (La *liparida*, toute en caviar, toute en *chalvar*), évoquant par l'image de la culotte bouffante les flancs gonflés d'œufs du petit poisson.

Entre les deux guerres, au coin du commissariat de police, à l'angle des rues Ayan et *Kürkçü Çeşme*, Yusef T., qui cumulait les fonctions de chef *sanmaz* de la synagogue d'Ahrida et de pompier volontaire, vendait l'hiver à la criée toutes sortes de poisson salés *Eskumriya, garata, lakerda, truchi balik* (Maquereau, palamide au sel, poissons en saumure) inventaire précis puisque le *garato*, mis au féminin pour la rime interne désigne en judéo-espagnol la même chose que le *lakerda* en turc. Ce *garato* était fabriqué par les Juifs chez eux.

A la même époque Davitcho el Marmarali, riche marchand de Hasköy, faisait proposer dans les rues de Balat sa *keyadura de Marmara*, pâte salée d'anchois. Il y avait encore des vendeurs de *likorino* maquereau fumé qui participait aux repas de réjouissance, celui offert par exemple lors d'une naissance :

*Que venga el parido
que mos trayga vino,
por meze likorino..."*

(que vienne le jeune père qu'il nous apporte du vin, pour plat du *likorino*) comme il est dit dans cette *Kantika de parida*, chanson d'accouchée, très connue à Istanbul.

En 1950 encore, il y avait trois poissonniers juifs dans le marché, près de la synagogue de Yanbol. Ajoutons pour preuve de ce goût très particulier aux Juifs d'Istanbul, que certains poissons ne sont pêchés et vendus que pour eux, personne d'autre ne les consommant. Il en est encore ainsi d'un poisson que les Juifs nomment *Gaya* sans doute en raison d'une raie sur leur dos et les Turcs *gelincik*, tout en le surnommant *yahudi balığı*, c'est-à-dire poisson juif.

A l'extérieur de Balat, le quartier le plus pauvre comme nous l'avons vu, certains marchands cuisinaient dans la rue, et dans tout le quartier de Karabaş on trouvait des chaudrons de riz et de haricots, des boulettes grillées vendues à la portion aux clients qui apportaient leur assiette. C'est sans nul doute un de ces marchands que représente une photographie de Sedat Pakay parue dans un ouvrage de John Freely, avec pour légende "un vieux Juif et son petit fils dans le quartier de Balat".¹⁶

Ces cantines de plein air suscitèrent par leur manque d'hygiène l'intervention d'un docteur juif appartenant à la municipalité : M. De Alfandari. Il se chargea de faire respecter l'interdiction de vendre cette marchandise avec l'aide de la police municipale et les marchands disparurent.

¹⁶Cf. Freely (John), *Stamboul Sketches*, with photographs by Sedat Pakay, Istanbul 1974. p. 129.

Les pompiers

Nous avons souvent évoqué dans cette étude les pompiers volontaires de Balat, très présents dans l'histoire quotidienne du quartier et toujours à vaquer par les rues en raison de leurs multiples occupations. Certains d'entre eux furent à l'époque d'Abdülhamit II parmi les plus célèbres. Les noms de Aron, du quartier de Sultanhamam (Balat aryentro), qui sans avoir reçu aucune éducation composait et récitait de longs poèmes,¹⁷ celui de Fistikçi Nesim, danseur (*köçek*), et celui de David Reis¹⁸ ont survécu. Craints ou respectés, ils dictaient leur loi. Ils recevaient des subsides de la communauté et lorsqu'ils estimaient les gains insuffisants, ils se livraient à des manœuvres d'intimidation auprès des commerçants et créaient des troubles, forçant les autorités religieuses à intervenir pour arbitrer la querelle et mettre fin aux exactions.

Nous avons vu s'affronter les compagnies de pompiers lors de troubles entre communautés, mais en dehors de ces événements la rivalité était incessante entre équipes juives et grecques ou turques. Bien souvent, courant vers un feu, les pompiers de Balat croisaient ceux de Fener ou ceux d'Eyüp, des batailles rangées s'ensuivaient qui avaient pour enjeu le signe qui ornait la pompe à eau ou la lanterne. En effet les Grecs arboraient une croix, les Turcs un croissant et les Juifs une étoile de David. Le signe ou la lanterne dérobés étaient ensuite exposés dans le café qui servait de point de ralliement à la compagnie.

Les pompiers juifs qui avaient en outre leur propre métier et quelquefois même des responsabilités dans la communauté au sein de la synagogue étaient également chargés d'enlever les morts et de les transporter au cimetière sur leur dos. Cela faisait partie de leurs obligations. Ils contribuaient donc pour une large part à la vie sociale du quartier.

Évoquons enfin les escrocs qui exerçaient principalement dans le quartier de Karabaş, près de l'embarcadère. Les *papeldjis* bernaient leurs victimes en mélangeant des liasses de billets vraies et fausses, proposaient des jeux faciles et truqués, comme une carte à deviner entre trois retournées dans un parapluie.

*
* *

Ainsi à Balat du pompier au rabbin, du pharmacien au maître d'école, du *börekçi* au porteur d'eau, de l'escroc au portefaix, du tavernier au marchand de rue, du batelier au boutiquier, du savetier au docteur, du *muhtar* au cafetier, tous ou presque tous étaient juifs sauf les *atehdjjs*, les allumeurs de feu, par nécessité et les *arenadjjs*, ces gitans de la Lonca qui parcouraient les rues en vendant du sable à récurer les marbres et les cuivres. Encore s'intitulaient-ils eux-même *arenadji* du mot judéo-espagnol *arena*, qui signifie le sable.

¹⁷Cf. Koçu (Reşat Ekrem), *Istanbul tulumbacıları*, Ana yayınları, İstanbul 1981, p. 119.

¹⁸Cf. Koçu (Reşat Ekrem), "Balat yangınları", *Istanbul Ansiklopedisi*, İstanbul, p. 1978.

Faint, illegible text covering the majority of the page, appearing as bleed-through from the reverse side.



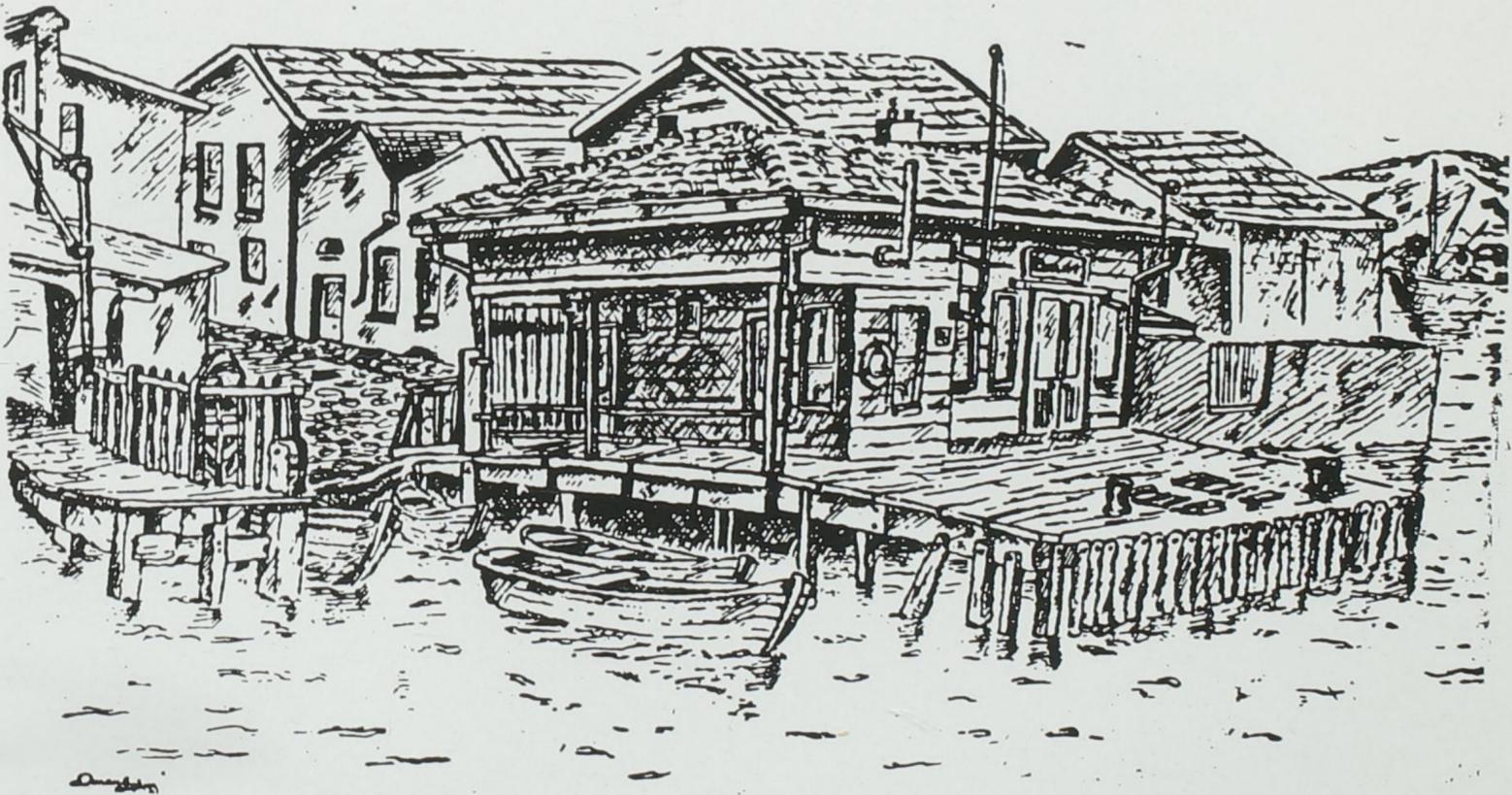
ILLUSTRATIONS



Les photos n^{os} 1, 2, 4, 7, 8, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 18, 19, 20, 20, 21, 23, 30, 31, 32, 33 37, 38, 39, 52, 53, 54, 55, 56, 57, sont de Paul Veysseyre ; les photos n^{os} 5, 6, 9, 24, 25, 25, 27, 28, 34, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 58 sont de V. Yenibahar; la photo n^o 35 est de C. Aksakal.



1. Karabaş. *La skala de los kayikes*, embarcadère pour Hasköy.



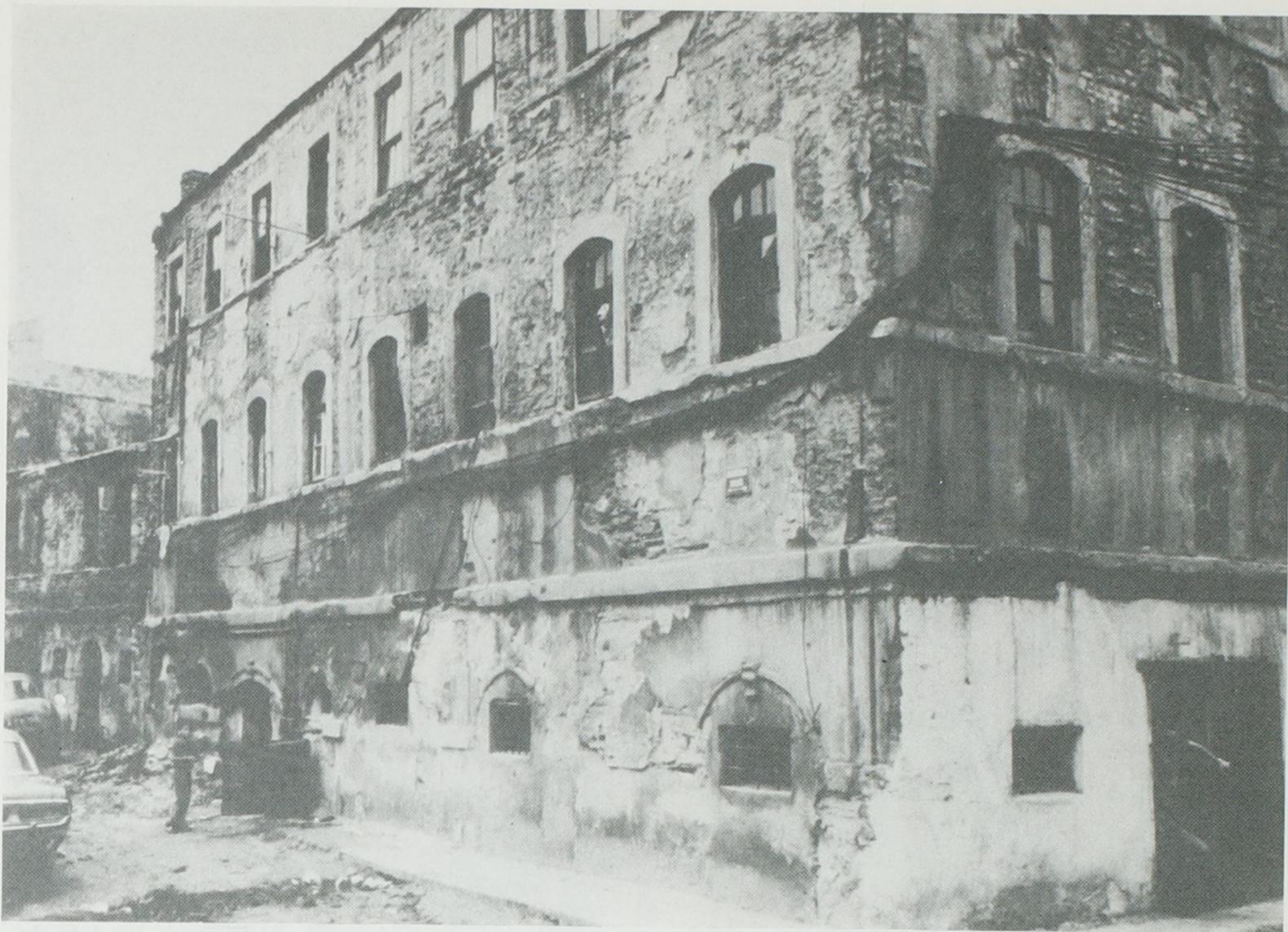
2. L'embarcadère de Balat, par Turan Açıkgöz



3. Karabaş. *Las kazas de Perendeoğlu*. A l'angle, le café (détruits). Au fond, Simitçi Veli sokak.



4. Karabaş. Maisons près de l'embarcadère.



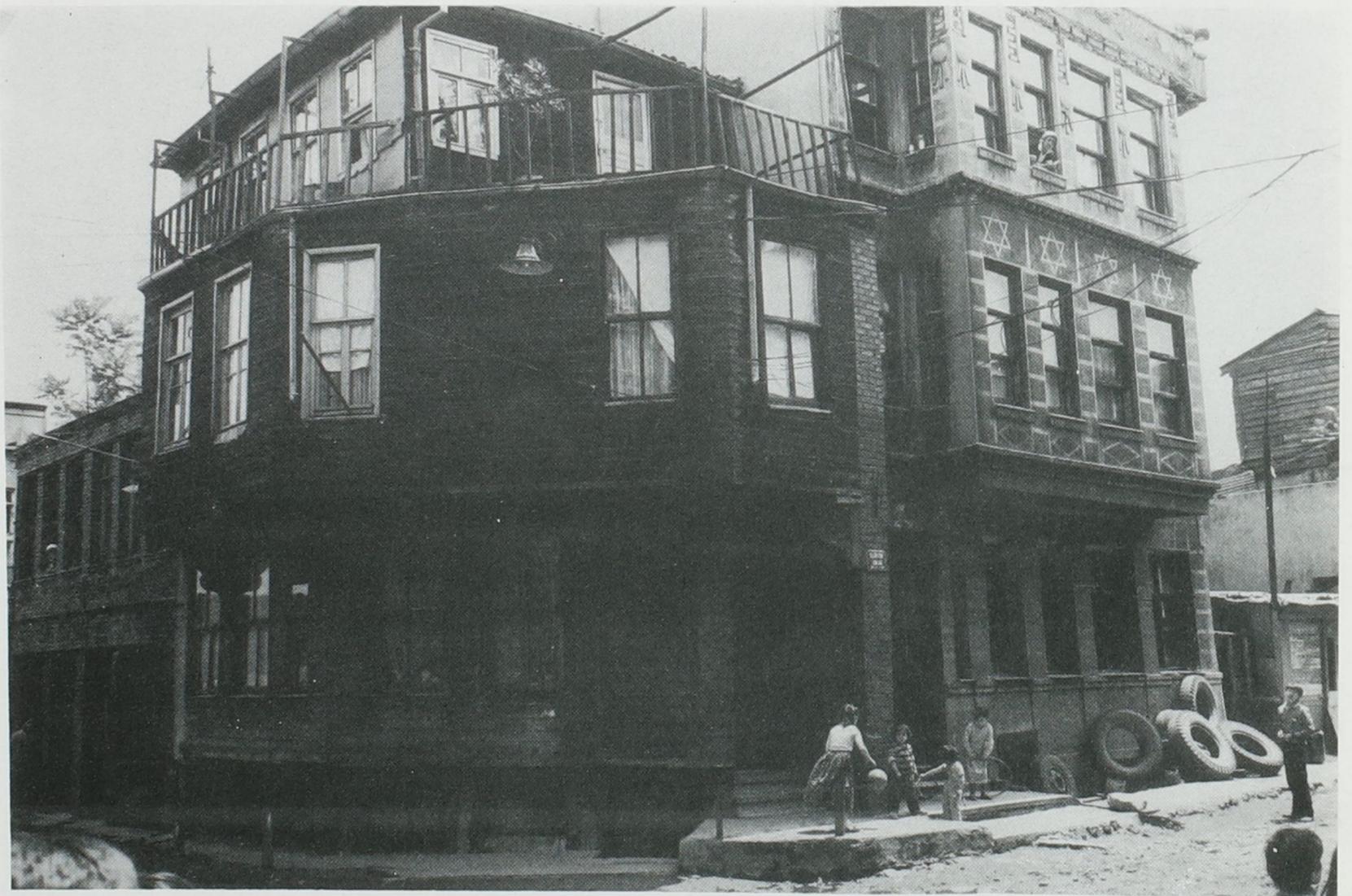
5. Karabaş. Ancienne *yahudhane* transformée en ateliers.



6. Le quartier de Karabaş avant sa destruction. Au fond la *yahudhane*



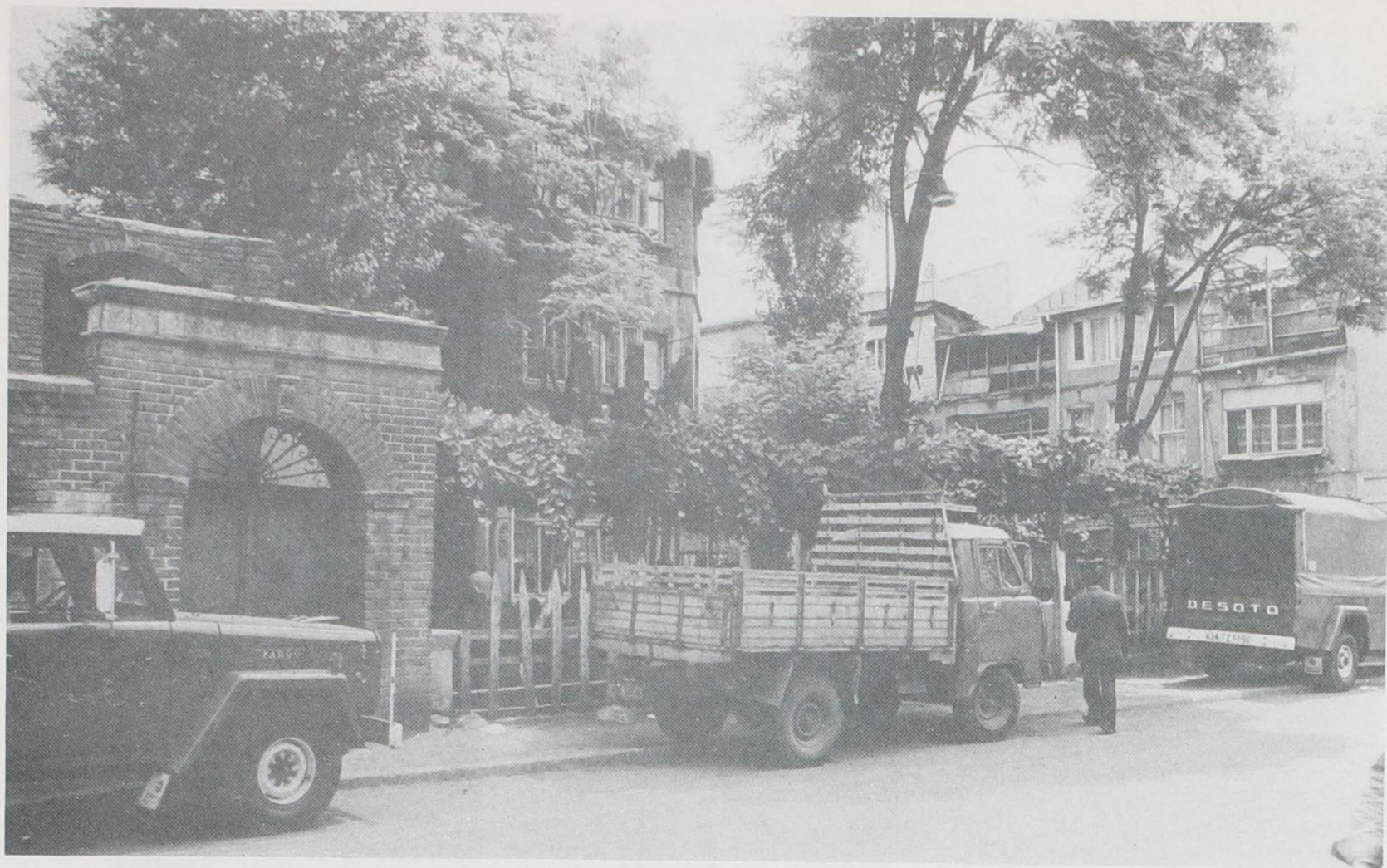
7. Karabaş. Quelques unes des rues qui menaient aux échelles. A dr., Odun iskelesi sokak. Le café de Zakaryas se trouvait dans les bâtiments à droite.



8. Karabaş. Maisons juives à Eldiven sokak (détruites).



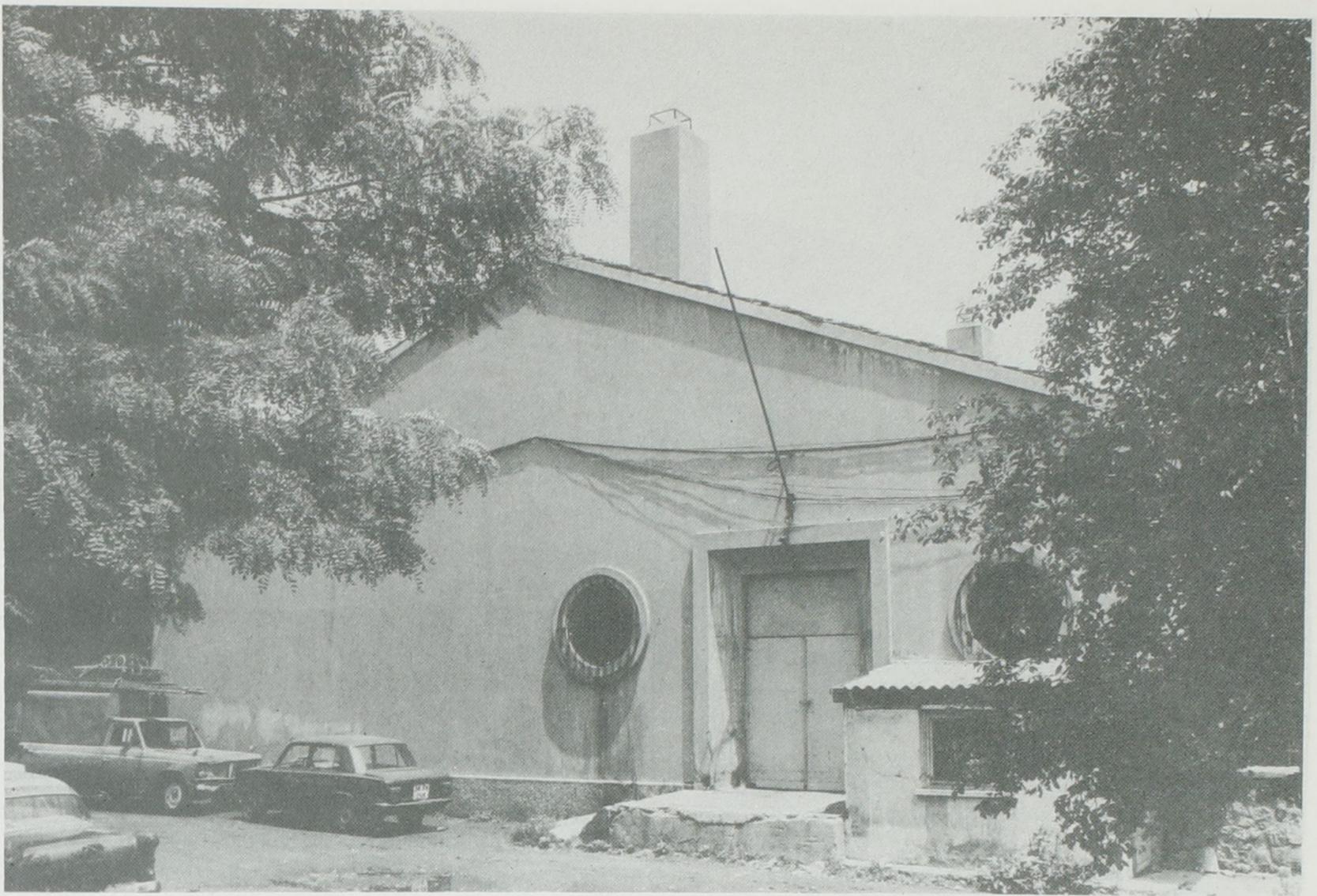
9. Karabaş. Maisons juives à Karabaş salhanesi sokak (détruites).



10. Karabaş. La synagogue de Pol Yachan (détruites).



11. Dubek. Maison juive face à la synagogue de Pul Yachan.



12. *Los ornos de Balat (détruits).*



13. *L'hôpital Or Ha Haïm.*



14. La synagogue Laura Kadoorie de l'hopital Or Ha Haïm.



15. La Lonca. Maison juive.



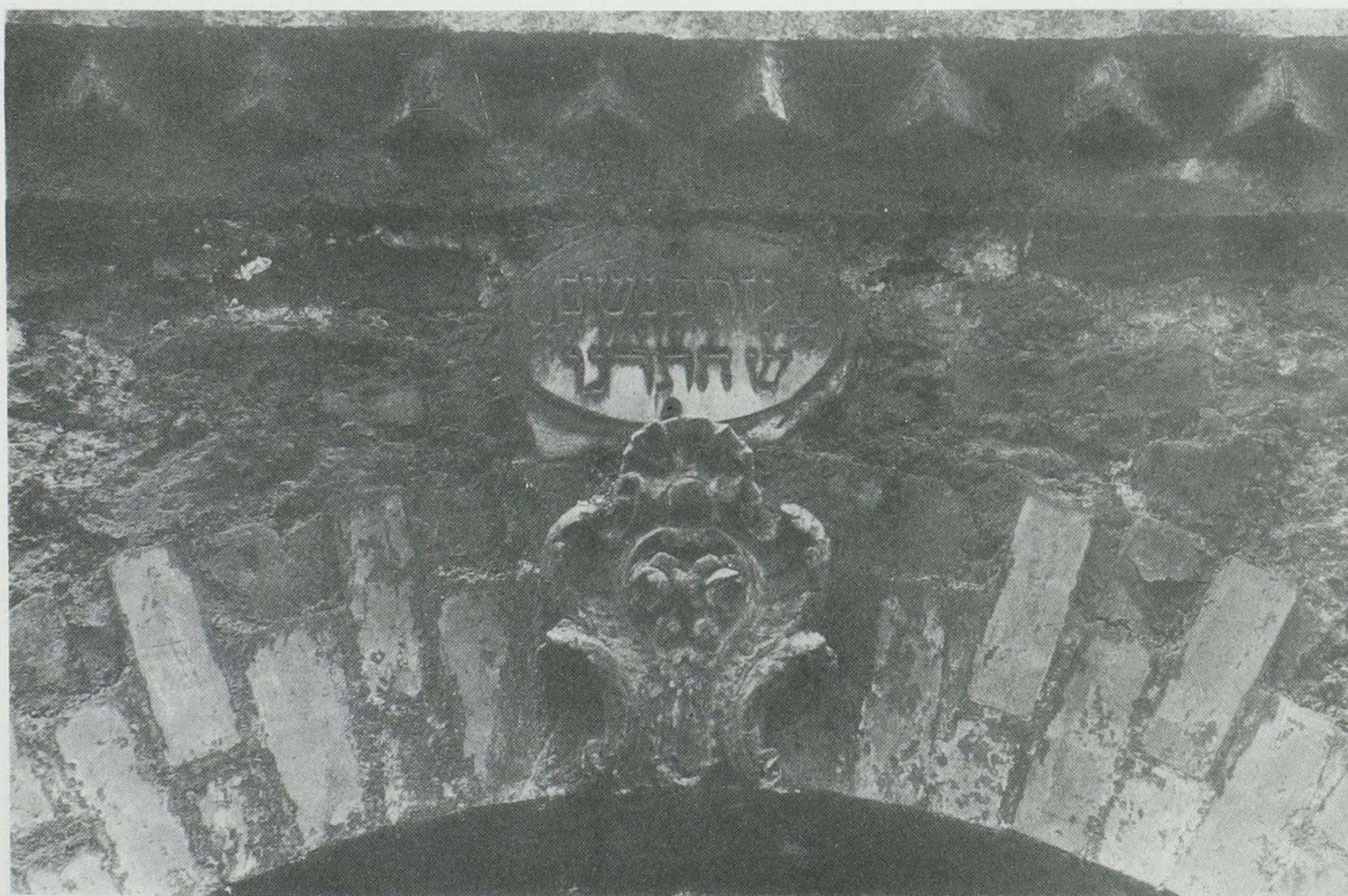
16. La Lonca. Maisons de la partie supérieure près du hammam.



17. La Lonca. Maisons juives symétriques.



18. Entrée de la synagogue Selaniko au *Kal de Sigiri*.



19. Inscriptions sur la porte de la synagogue Eliaou.



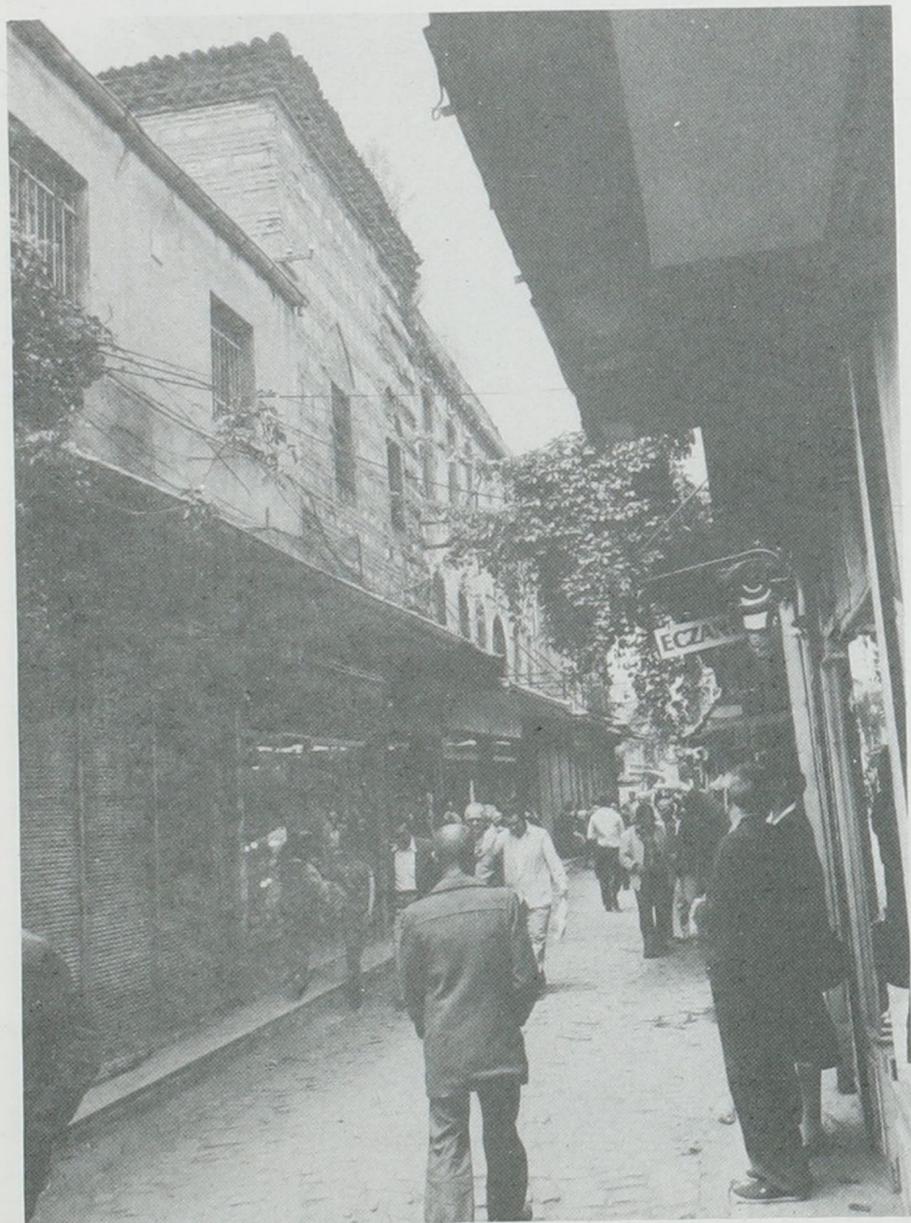
20. Inscriptions sur le fronton de la synagogue Eliaou.



21. Entrée de Balat et vestiges de la muraille byzantine. Ancien emplacement de la *Puerta de Balat*.



22. Eski Kasap sokak no. 6-8. Inscription en hébreu et étoile de David



23. La Kanfahaná. Rue de la synagogue de Yambol. A g. le Millet Han.



24. Lapıncılar sokak. Rue marchande de la Kanfana.



25. Cour et partie ancienne de la synagogue de Yanbol.

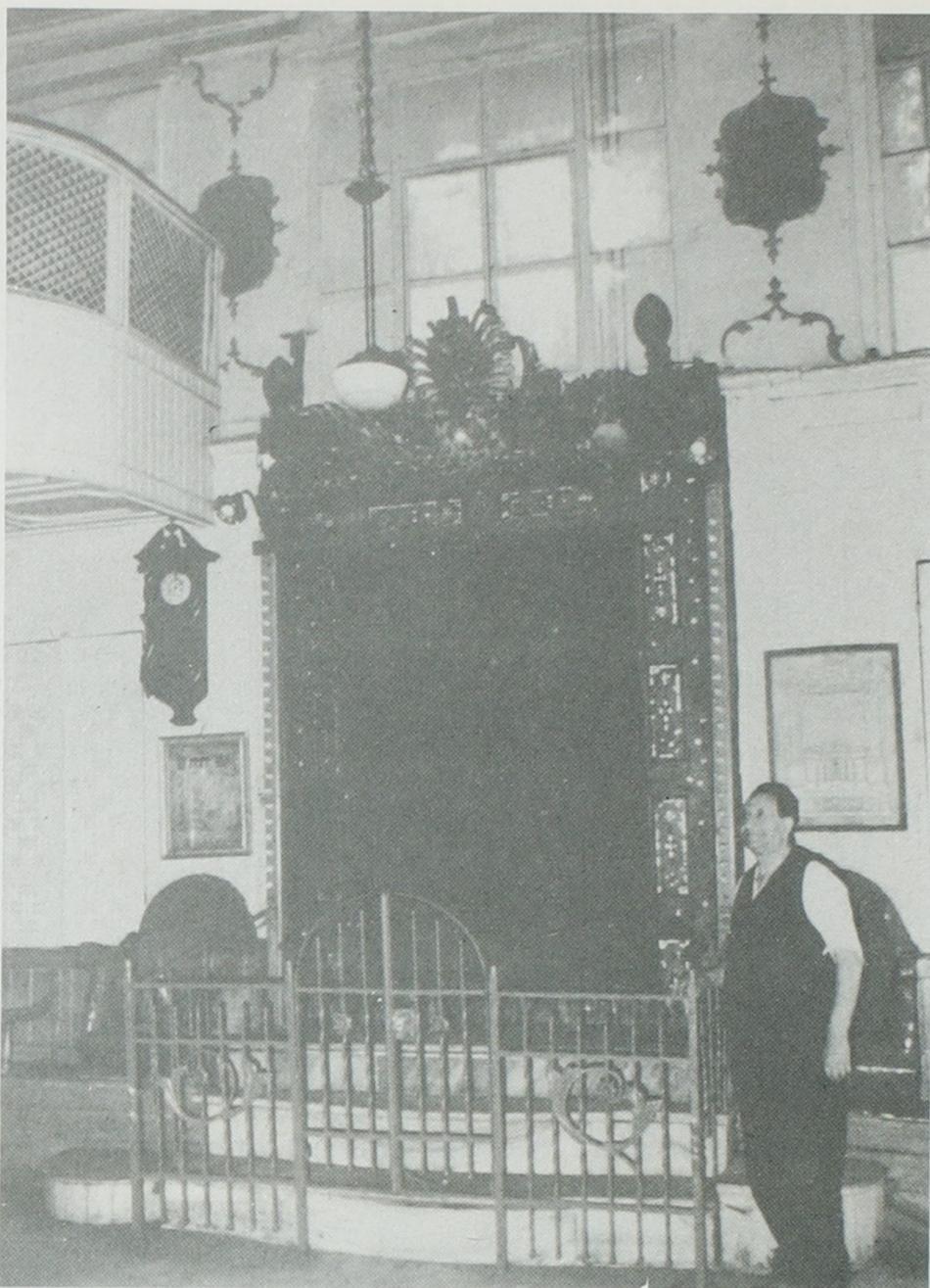


26. Bâtiment principal de la synagogue de Yanbol. A g. la *saka*.

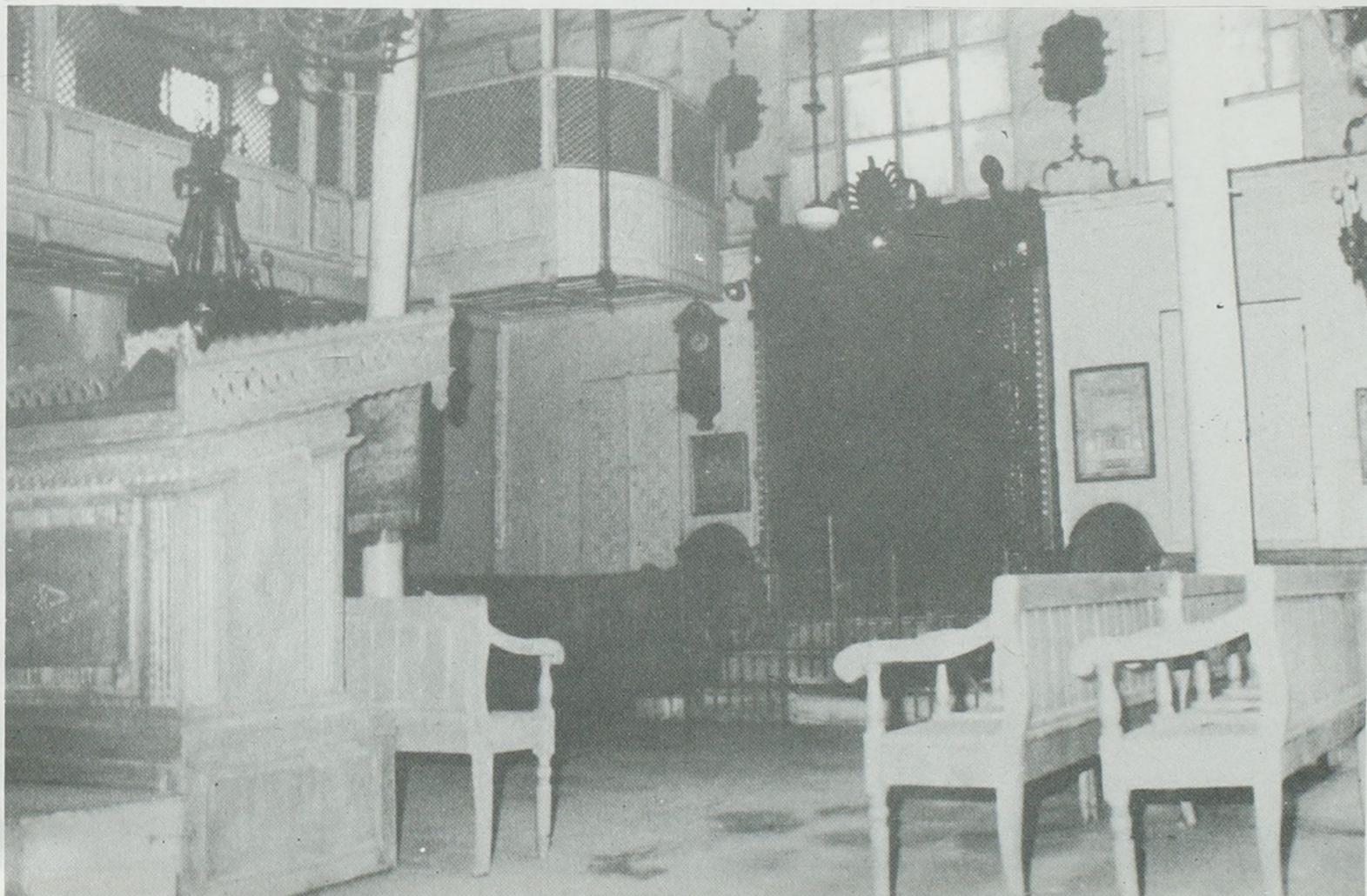


27. Plafont peint de la synagogue de Yanbol.

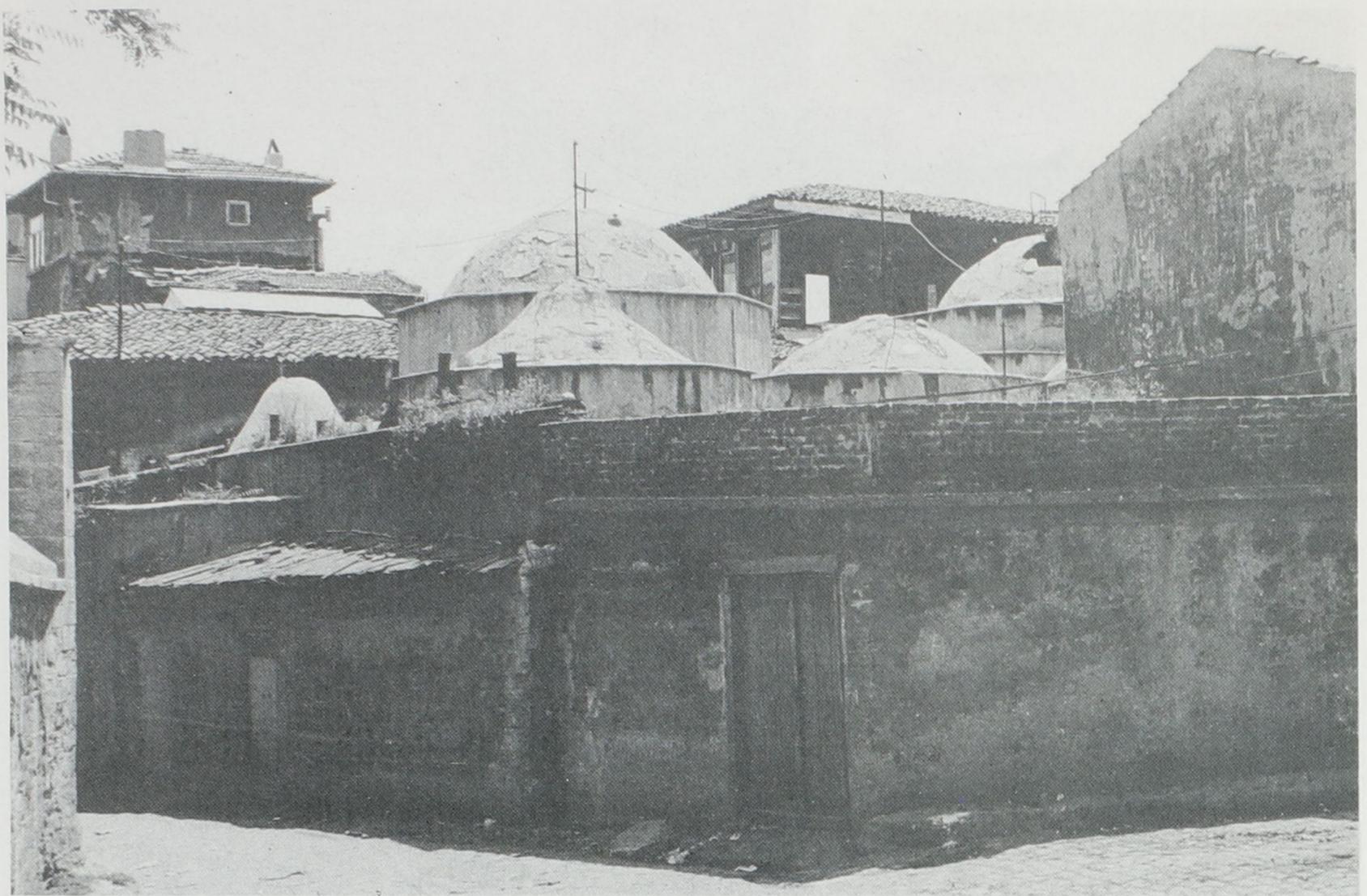




28. Intérieur de la synagogue de Yanbol. A d. Simnto Sisa-Gabay.



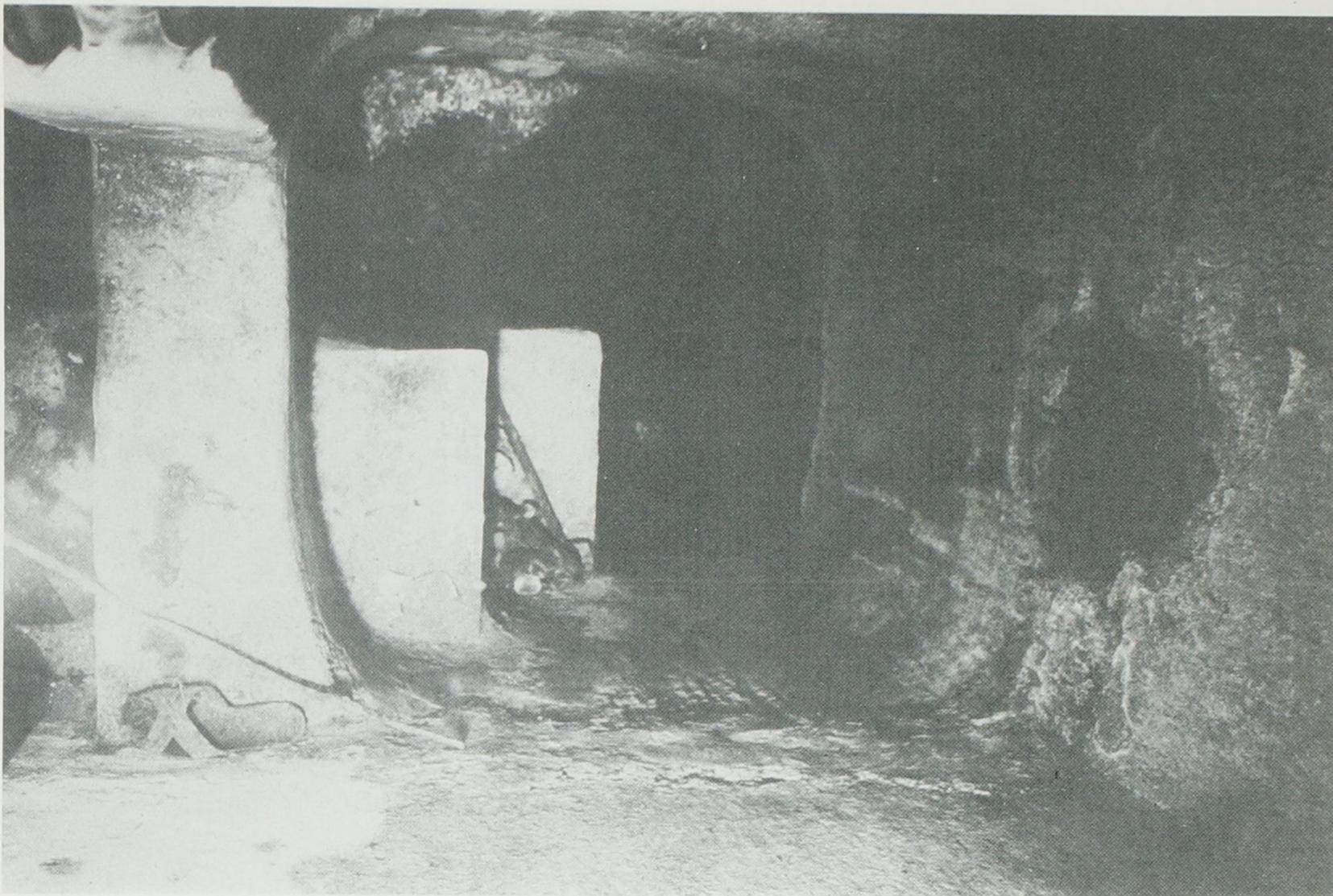
29. Extérieur de la synagogue de Yanbol. A g. en haut la *tevá* et l'*azará*.



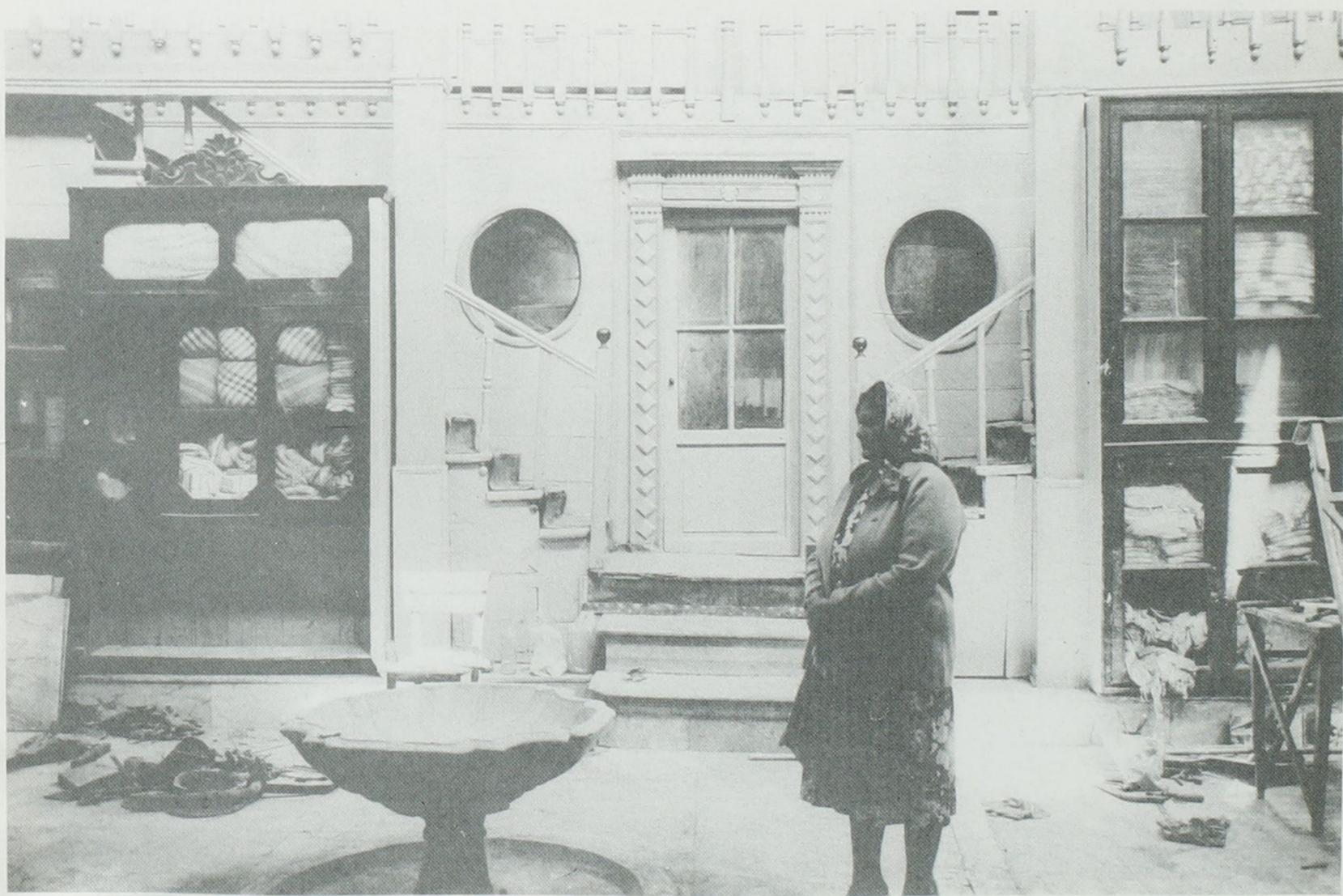
30. Vue extérieure arrière (côté des femmes) du hammam de Ferruh Kâhya.



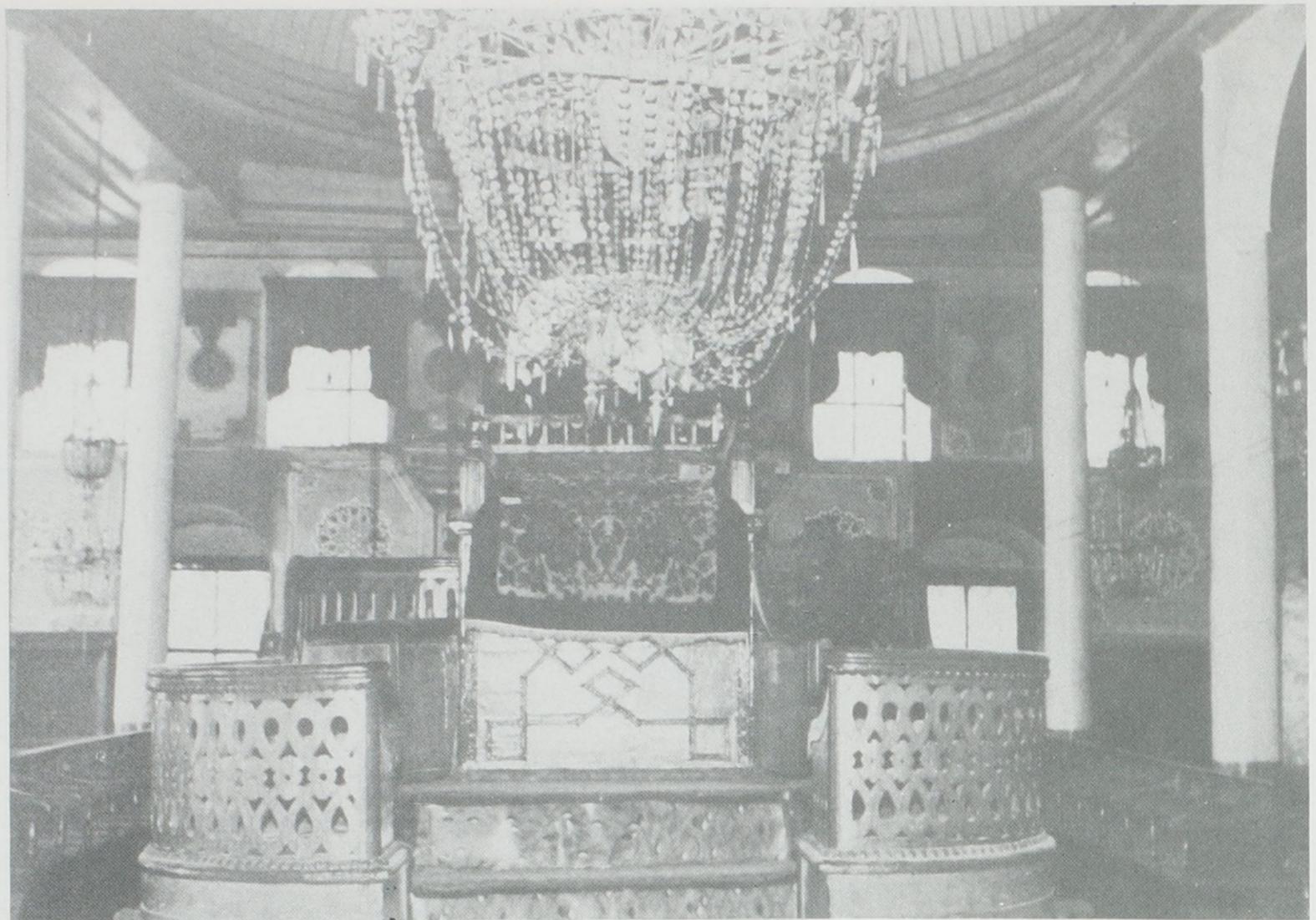
31. Intérieur du hammam de Ferruh Kâhya (côté des hommes) en cours de réfection.



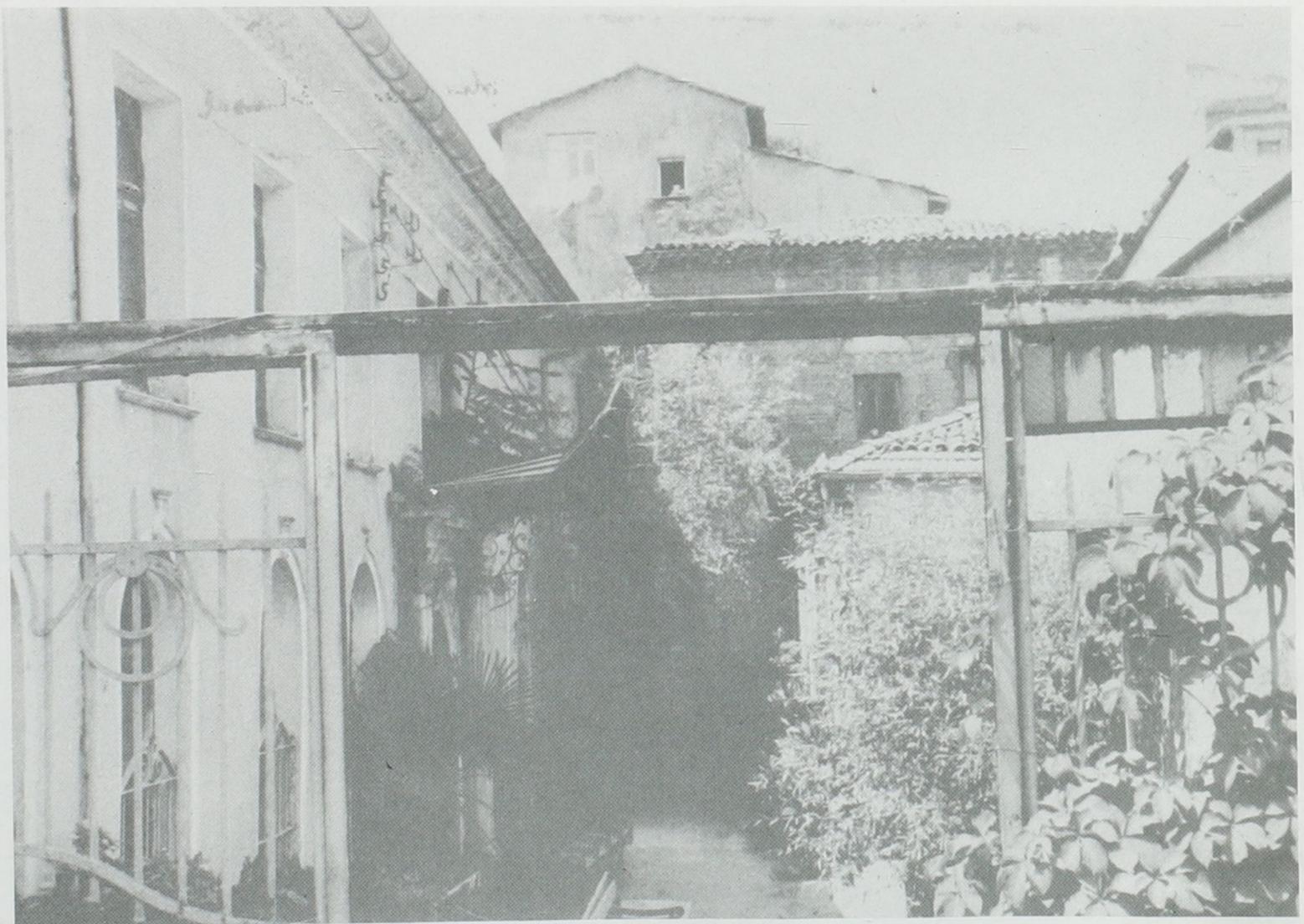
32. Vestige du bain rituel (coté des hommes), *mikva*.



33. Le hammam de Ferruh Kâhya. Première salle du côté des hommes (en cours de réfection).



34. Téra de la synagogue d'Ahrida.



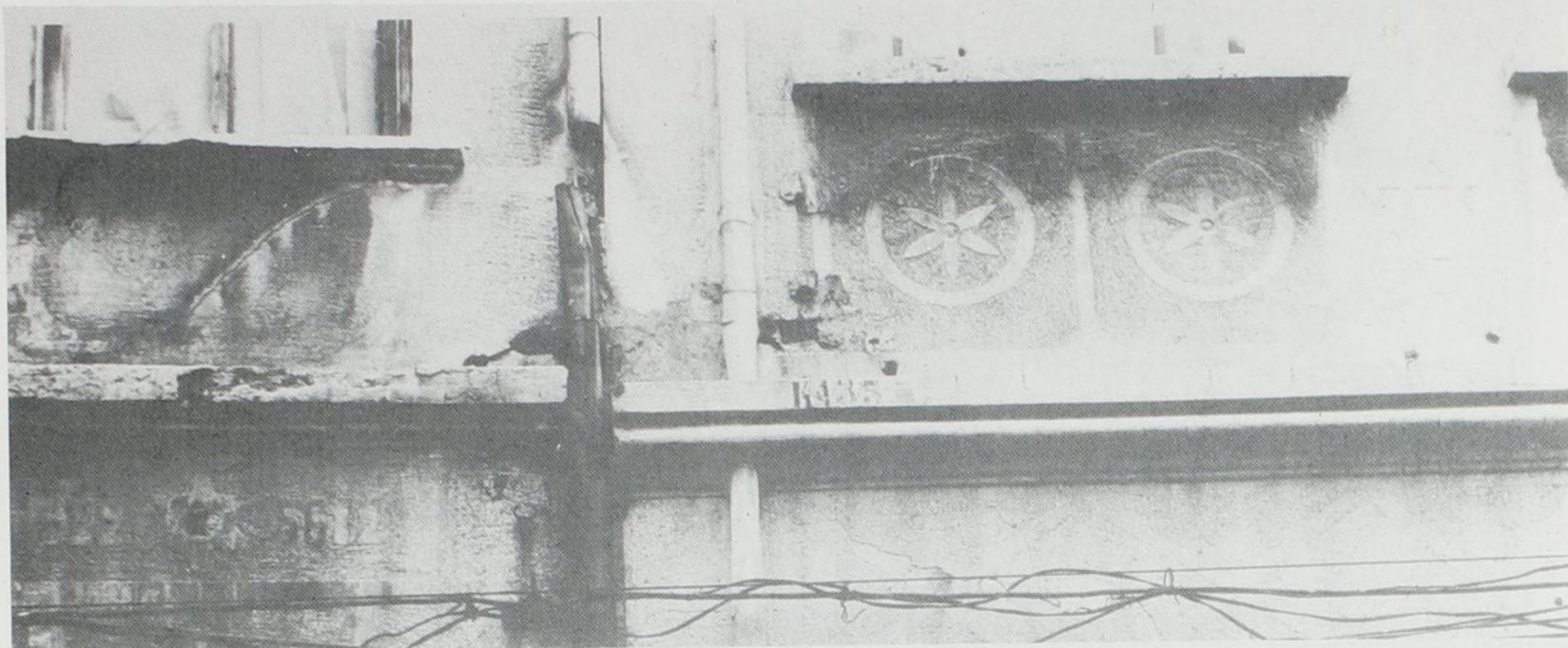
35. Cour et bâtiment principal de la synagogue d'Ahrida. A dr. le *midrache* ; au fond la *odjará*.



36. Maisons juives face à la synagogue d'Ahrida, rue Kürkçü çeşme.



37. Maison juive de Balat aryentro, rue Hacı Rıza (sous le balcon, une étoile de David).



38. Étoile à six branches, fleur à six pétales et date hébraïque sur deux maisons de Balat aryentro, rue Toptancı.



39. Rue de Balat aryentro. A dr. maison juive construite en 1921.



40. Exemples de maisons juives "jumelles".



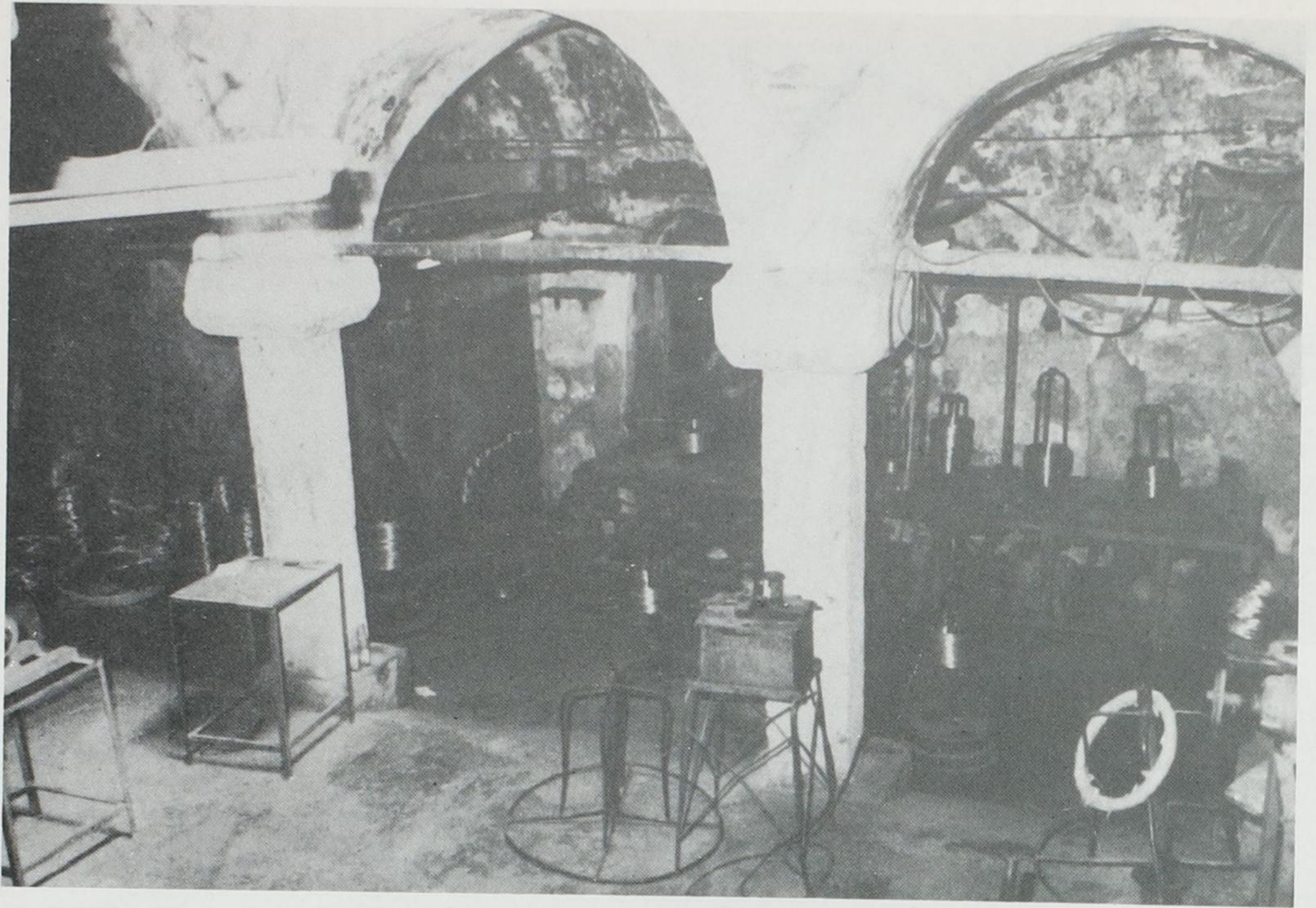
41. La *kahvane* de Kumriyel.



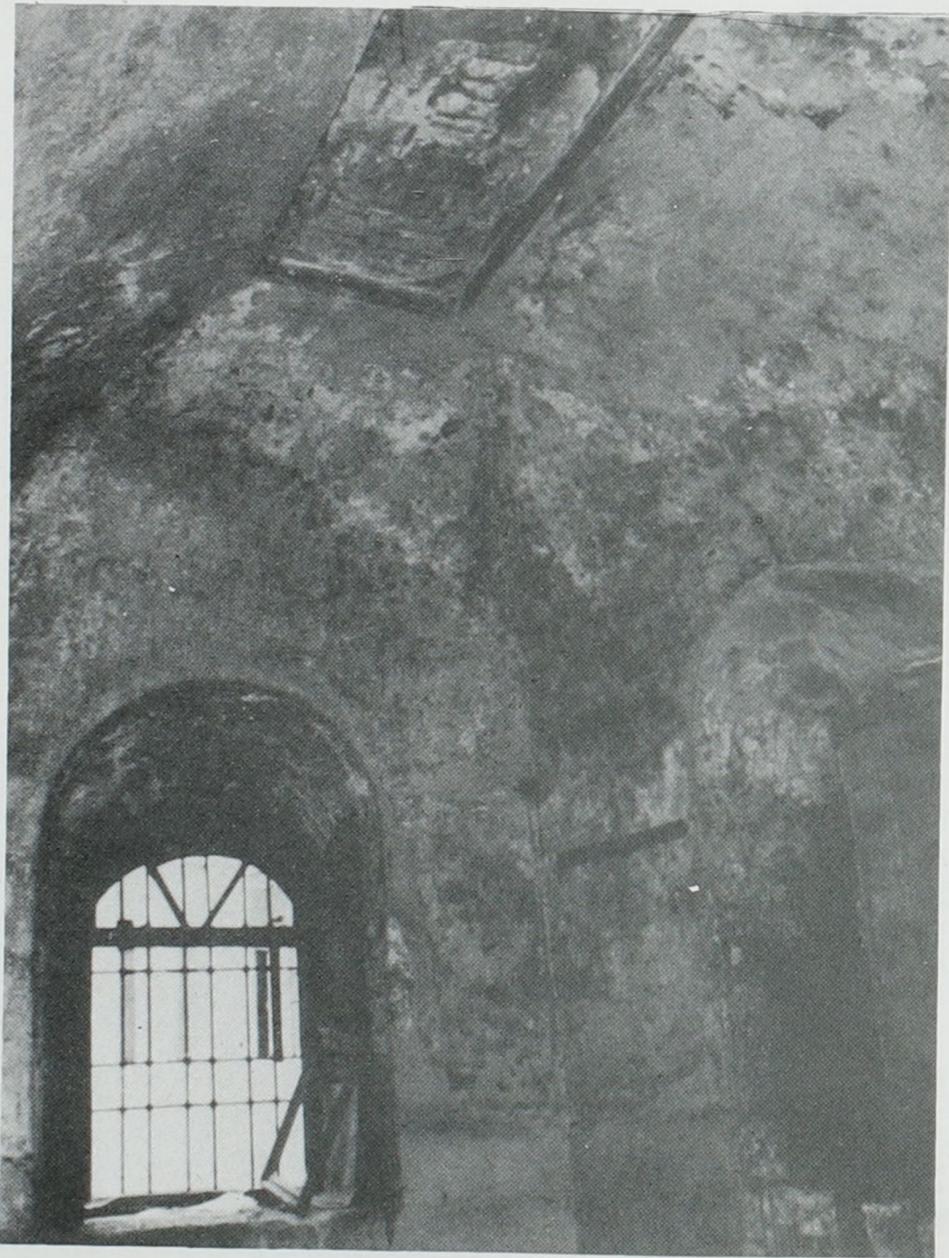
42. Immeuble désigné comme le local de la Makabi, puis de l'Ha Hemla. Au rez-de-chaussée, le café.



43. Cour de la synagogue de Tchana (en ruines). A dr. la salle de prière en bois.



44. Dans les sous-sols de la synagogue de Tchana, l'ancienne prison du Beth Din, occupée par des ateliers.



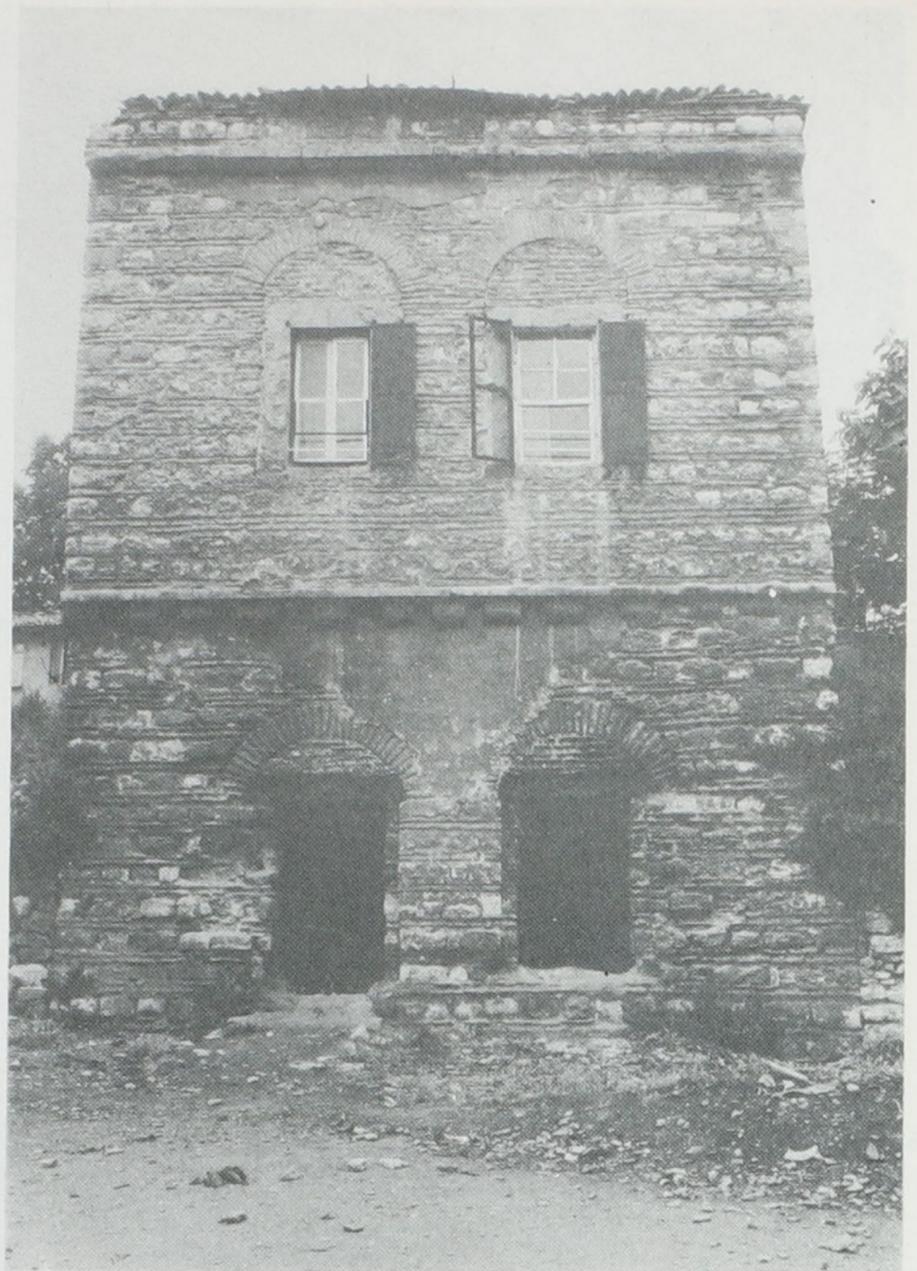
45. *Yechiva* de la très ancienne synagogue de Tchana.



46. Ancienne maison Babani, face à l'arrière de la synagogue de Tchana, (*Kaleja Babani*).



47. *El banyo de Tahta Minare*, le hammam de Tahta Minare qui marquait la limite du quartier juif.



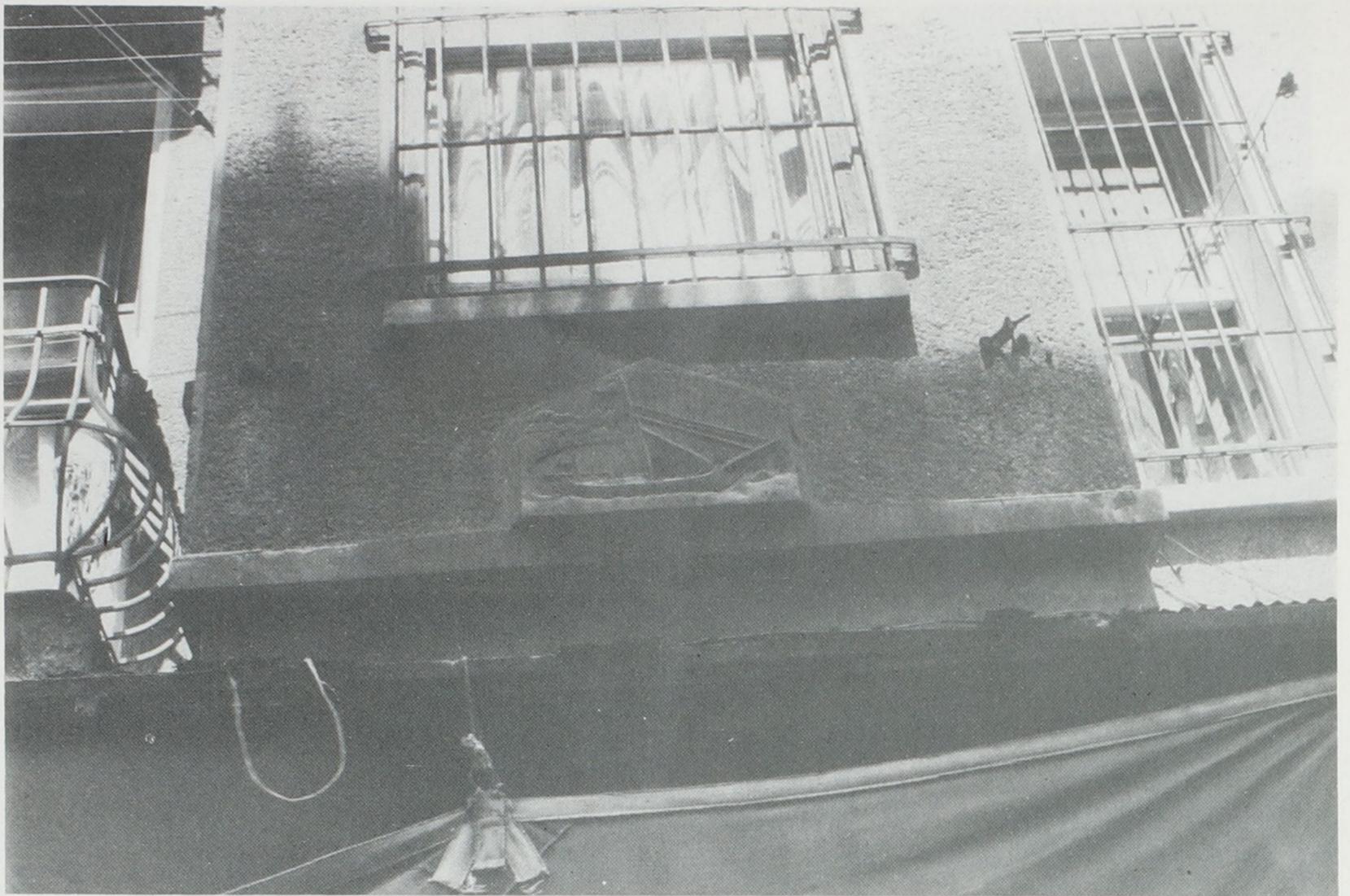
48. Ancienne maison avec hammam dans la montée vers la Kasturiya.



49. La Kaleja Babani, vue d'ensemble. A dr. l'arrière de la synagogue de Tchana.



50. Partie de gauche de "Asmalı" ou "Yarım Balat."



51. "Furtuna Marmara".



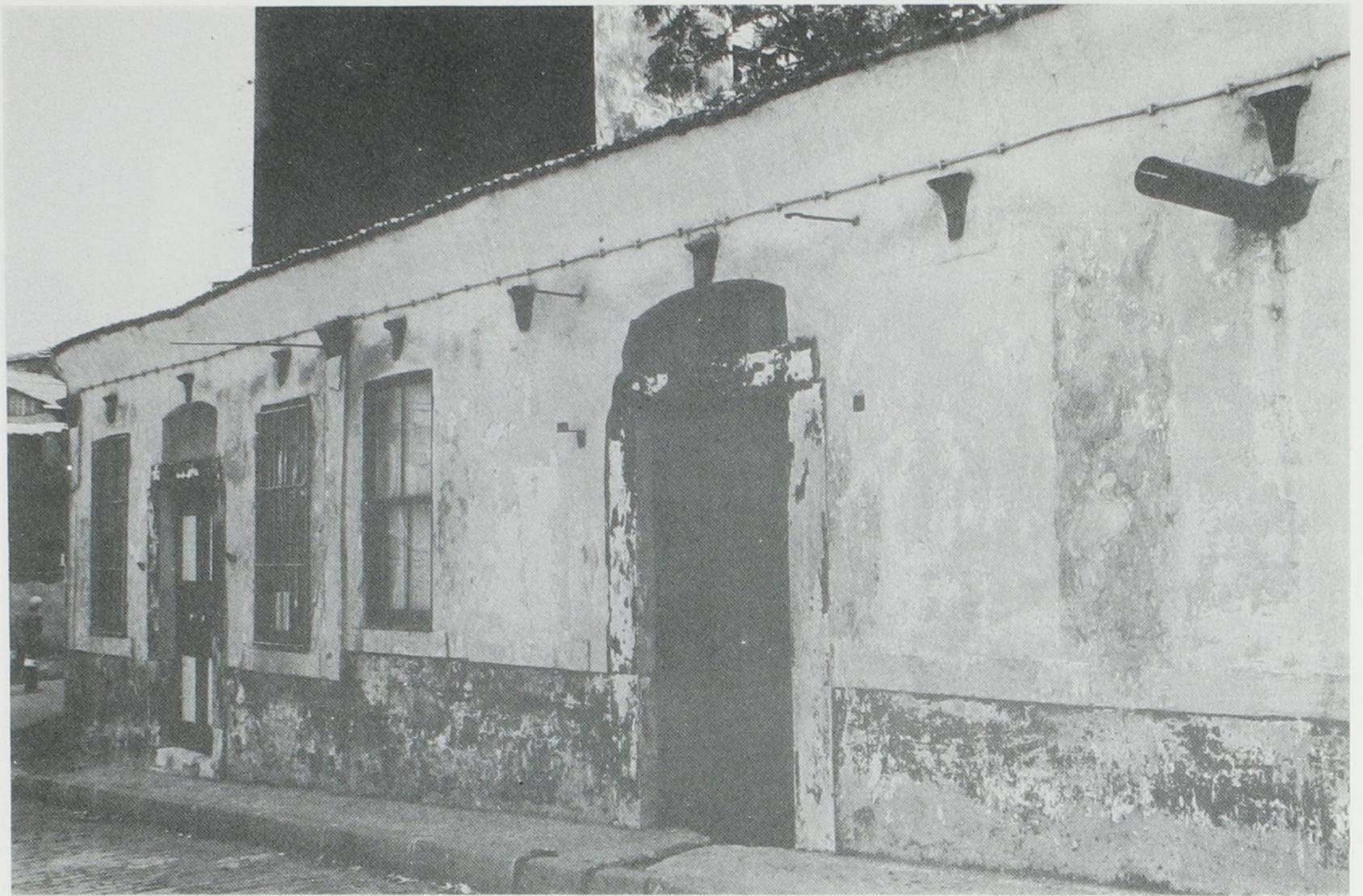
52. Kasturiya. A g. porte de la synagogue (détruite). A dr. la odjare.



53. Groupe de maisons de la Kasturiya. La première, de face, était une maison grecque.



54. Maisons juives derrière la synagogue de Kasturiya.



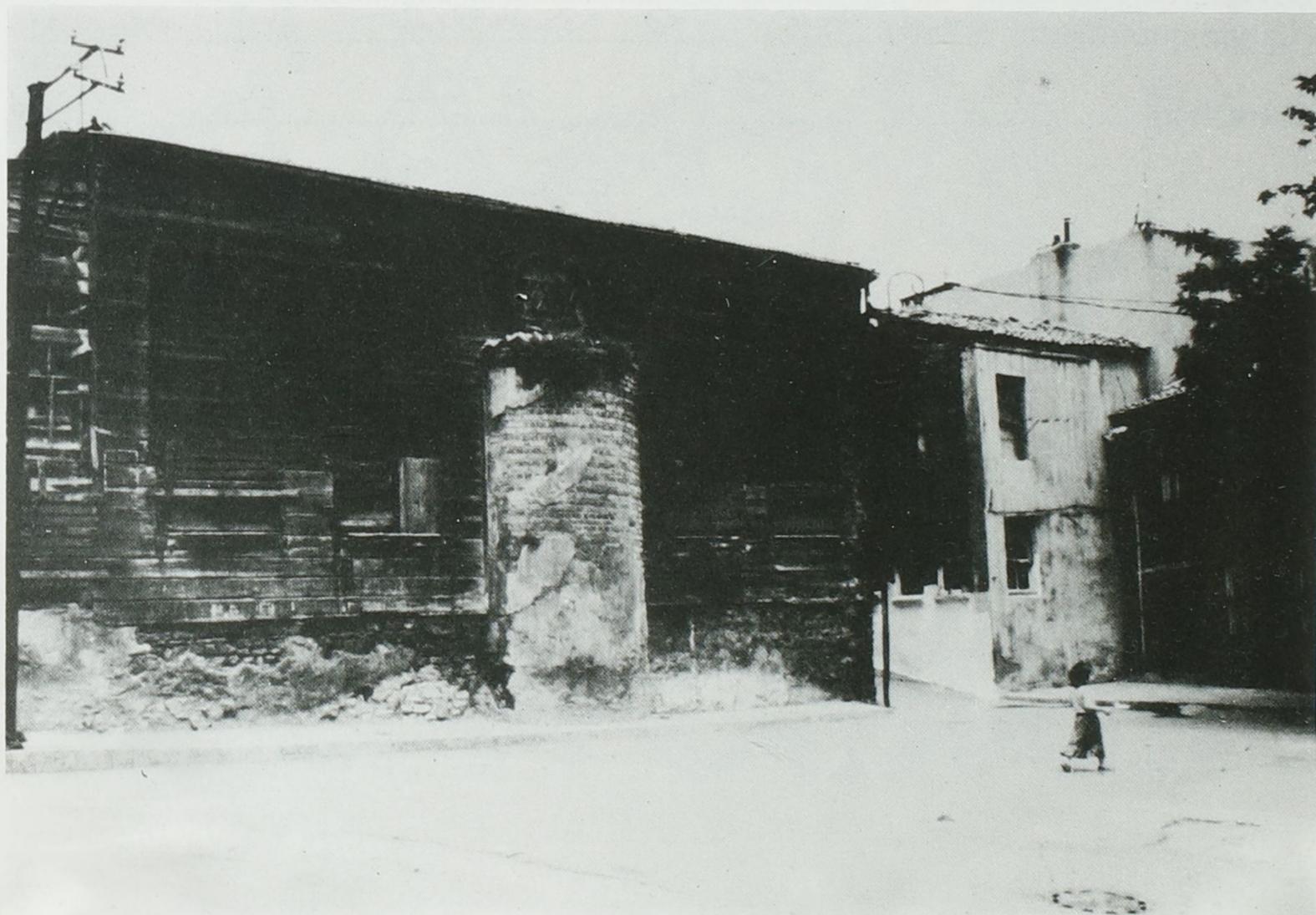
55. Limoncu sokak à la Kasturiya. Le centre de la Makabi, puis l'Ha Hemla.



56. Maisons juives face à la synagogue d'Ichtipol.



57. Ichtipol. Portail de la synagogue (fermée).

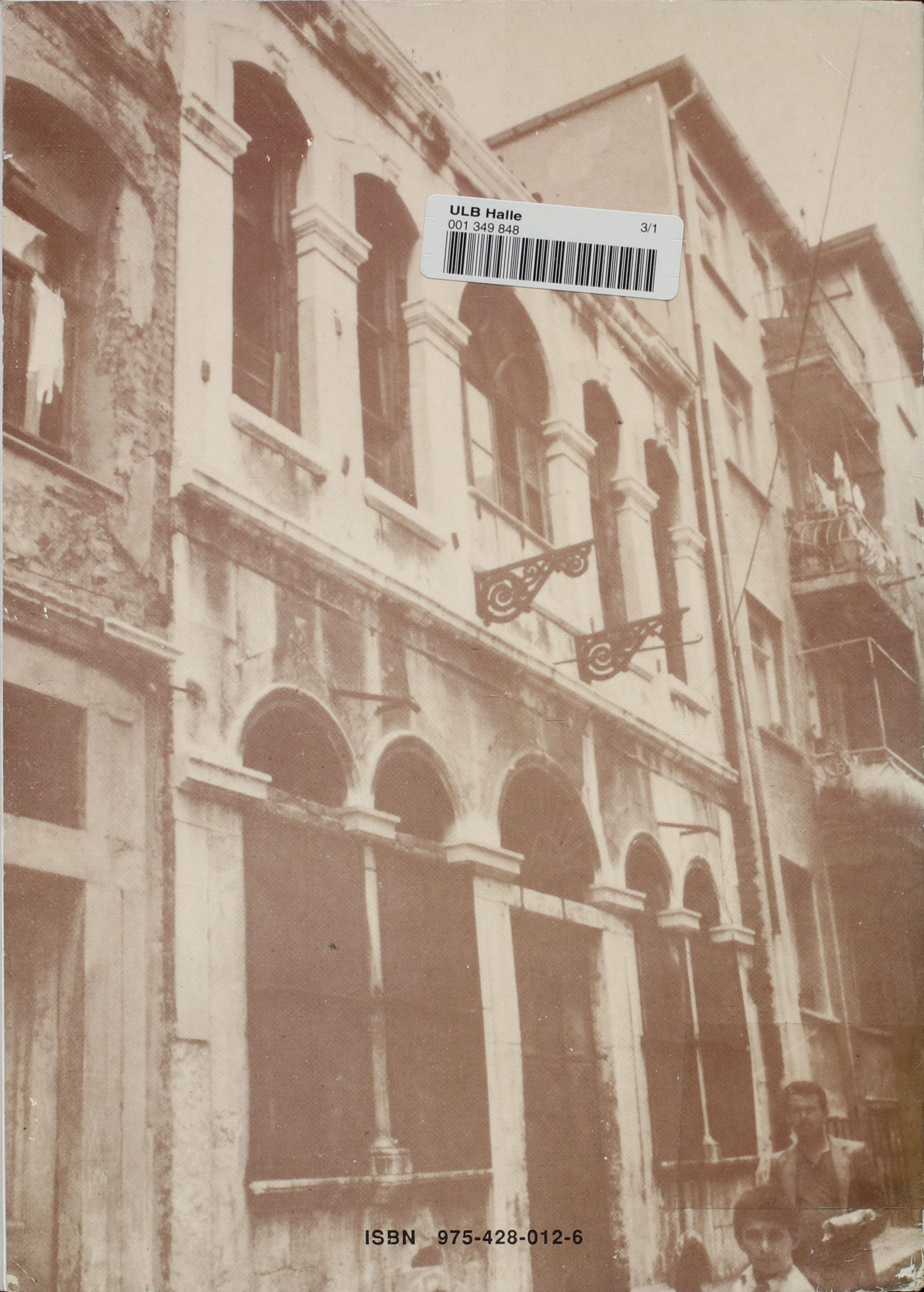


58. Arrière de la synagogue d'Ichtipol (en ruines).

TABLE DES MATIÈRES

Préface d'Ilber Ortaylı	V
Avant-propos	VII
I. Les quartiers de Balat	1
II. La vie quotidienne à Balat	24
Illustrations	35





ULB Halle
001 349 848 3/1



ISBN 975-428-012-6



LES CAHIERS DU BOSPHORE
III

Marie-Christine VAROL

BALAT

FAUBOURG JUIF D'ISTANBUL



ONS ISIS
ANBUL